



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

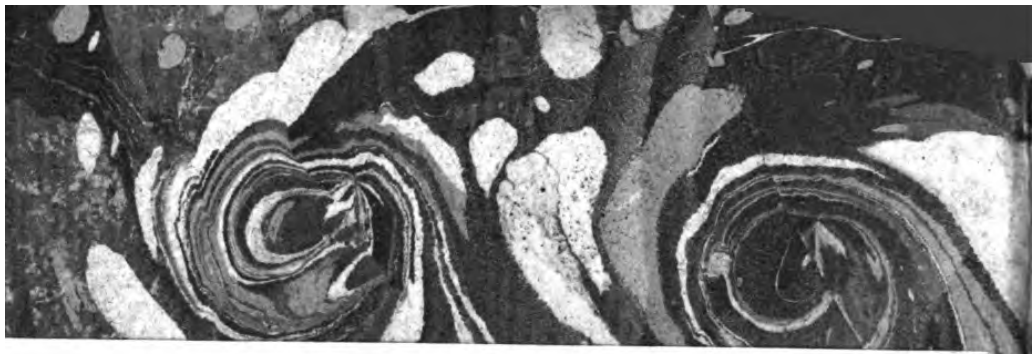
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



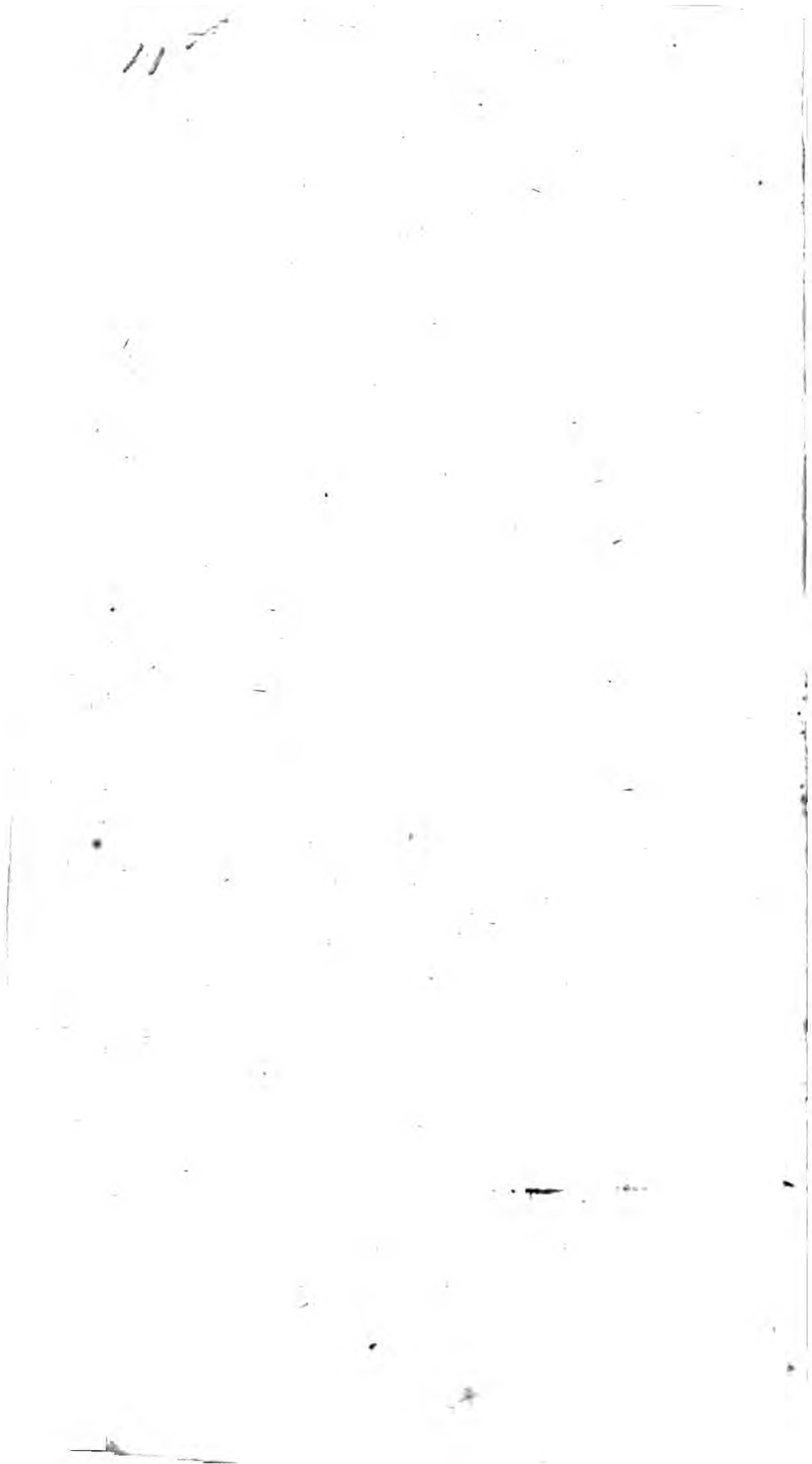


2 a 30





11



232 a. 30

100+

partie originale

LE

SPECTATEUR

FRANÇOIS,

TOME PREMIER.

Handwritten text, possibly a signature or name, located in the lower right quadrant of the page. The text is written in a cursive style and appears to be "C. J. ...".

LE
SPECTATEUR

FRANÇOIS,

PAR M. DE MARIVAUX.

NOUVELLE EDITION,

*Augmentée de plusieurs Ouvrages du même Au-
teur dans le même genre.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PRAULT jeune, Quai des Augustins,
près la rue Gît-le-cœur, à la Lyre d'or.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A V I S

D E

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

L Es Ouvrages de Monsieur de Marivaux portent presque tous l'empreinte d'une pénétration peu commune; personne n'a fait plus subtilement que lui l'analyse des mouvemens du cœur : il en connoît les ressorts les plus déliés, il a la vûe si perçante, pour découvrir les objets moraux, qu'un Lecteur est étonné d'appercevoir ce que souvent il n'auroit pas vû sans lui : ces sortes de découvertes ont exigé de sa part un style convenable à ce qu'il appercevoit : C'est ce style particulier, & le seul qui convenoit à la chose, qui l'a fait regarder comme un Auteur singulier dans ses expressions; on n'a pas

ij
ſçu ſentir d'abord que la fineſſe de ſes penſées ne pouvoit être rendue autrement ; on a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à ſa pénétration , & j'oſe dire qu'alors on le condamna ſans l'entendre. Depuis long-tems les perſonnes judicieuſes ſont revenues à la vérité , & l'on ſçait gré à M. de Marivaux d'avoir pû affujettir ſon ſtyle au genre des matieres qu'il traitoit. Il ſera chez la poſtérité un Auteur ſingulier , qu'on lira avec plaifir & utilité , mais qu'il ſeroit dangereux de vouloir prendre pour modele : on voit chez les peintres des génies pittoresques qu'on ne tente point d'imiter ſans riſque d'être ridicule , bien loin de leur reſſembler.

Entre les ouvrages de M. de Marivaux, le Spectateur doit être regardé comme la production d'un Philoſophe agréable qui

connoît le monde & qui sçait ^{ij}
donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la probité. Ceux qui le connoissent déjà n'ont pas besoin d'un plus long détail, & nous invitons les autres à le lire avec l'attention qu'il mérite; leur goût & leur discernement en garantiront l'apologie.

On promet dans le courant de cet ouvrage de rendre compte de l'Indigent Philosophe. Il est certainement de M de Marivaux, quoiqu'il ne l'avoue point, n'ayant pas voulu le continuer, & ne l'ayant fait qu'au hasard, laissant une liberté entière à son imagination. Pour ce qui est des pièces détachées elles ont été prises dans différens Mercurès, & y ont été jointes, se trouvant écrites dans le même genre.



TABLE

ALPHABETIQUE

DES PRINCIPALES

Matières contenues au présent Livre.

A

- | | |
|---|---|
| <p>Admiracion du
Peuple, <i>Page</i> 49
Tome I.</p> <p>Adresse d'un Pere,
pour faire goûter
avec plaisir à son
fils les instructions
qu'il lui donne, 303.
T. I.</p> <p>Adresse finguliere
d'une Gouvernante,
pour prouver à
son élève la perfidie
de son Amant,
135. T. I.</p> <p>Adversité, 295. T. I.</p> <p>Afflictions, <i>ibid.</i></p> <p>Airs du monde, 94.
T. II.</p> <p>Ami trompé par son</p> | <p>Ami, 378. T. II.</p> <p>Amitié; 239. T. II.</p> <p>Amant trompé par sa
Maitresse <i>ibid.</i></p> <p>Amant, espèce de
Créancier, 346. &
suiv. T. II.</p> <p>Amour, 14. 63. 254.
T. I. 35. T. II.</p> <p>Amour brutal, 224.
T. I.</p> <p>Amour cavalier, 223.
T. I.</p> <p>Amour de Roman,
178. T. II.</p> <p>Amour entre les gens
mariés, 210. T. I.</p> <p>Amour tendre & in-
nocent, 224. T. I.</p> <p>Anacharsis, 159. T. I.</p> <p>Anciens & Modernes,</p> |
|---|---|

TABLE DES MATIERES. V

81. 87. T. I.
 Athées, 456. T. II.
 Aventure étrange, 259. T. I.
 Auteurs. Les caractères de la plûpart d'entr'eux, 1. 86. T. I. 109. 104. 214. 226. T. II.
- B**
- B** Abillard rempli de lui-même, 198. T. I.
 Beaux Esprits, 107. T. II.
 Bonne foi, 75. T. II.
 Bourgeois de Paris, 67. T. II.
 Bourgeoises, 80. T. II.
 Boutiques de quelques Marchandes, vrais coupe-gorges, 74. T. II.
- C**
- C** Ampagnarde de qualité, 88. T. II.
 Caractères, 95. T. II.
 Censeurs. Avis pour eux, 57. T. I.
 Cœur passionné, ou Econome en amour, constant, ou inconstant, 262. & suiv. T. II.
- Cœur Romanesque, 6. T. II.
 Cœur vuide de goût pour le Cloître, 9. T. II.
 Comédiens de Campagne, 154. & suiv. T. II.
 Comptoir, 79. T. II.
 Conduite raisonnable d'une mere envers son fils, & d'un fils envers sa Mere, 338. T. I.
 Connoissance de Dieu; fondement unique de l'observation des Loix, 312. T. II.
 Connoissance de soi-même, 285. T. I.
 Conscience, 287. T. I.
 Conseil interressé, 479. T. II.
 Contradiction (Esprits de), 236. & suiv. T. II.
 Contrat de Justice entre les Hommes, 290. T. I.
 Coquette surprise par son Amant, dans son étude de minauderies, 10. T. I.
 Coquetterie machina-

- le, 230. T. I.
 Coquettes, 239. & suiv. T. I. 331. & suiv. T. II.
 Coquettes. Leur dernière ressource, 253. T. I.
 Cour (de la), 304. & suiv. T. I.
 Critiques. Avis pour eux. 72. 86. 317. T. I.
 Cupidité personnifiée, 298. T. II.
 Curiosité affligeante pour une vieille Coquette, 256. T. I.
- D
- D**ebiteurs, 189. T. I.
 Demeures de la Beauté, & du Je ne sçais quoi, 271. & suiv. T. II.
 Dévotes & leurs Directeurs, 264. T. I.
 Dévots d'entre le Peuple, 65. T. II.
 Différence entre l'homme fier, & l'homme glorieux, 349. T. II.
 Différence entre *Pensée* & *Idée*, 355. T. II.
- Discoureurs politiques, 55. T. I.
 Discours d'un Pere mourant à son Fils. 342. T. I.
 Dispute entre deux Dames, l'une jeune & l'autre âgée, 408. T. II.
 Disputes. Leur effet ordinaire, 33. T. I.
 Domestiques, 218. T. II.
 Dupe. La véritable idée de ce mot. 367. 368. T. II.
- E
- E**ducation, 219. T. I.
 Eloges outrés. Leur malignité, 416. T. II.
 Embarras de l'Auteur dans une conversation où il se trouva avec un sçavant furieux, 321. T. I.
 Esprit (del') 227. T. II.
 Estime, 316. T. I. 133. T. II.
- F
- F**ainéans, 48. T. I.
 Fatuité d'un jeune homme amoureux, 396. 419. T. II;
 punie, 401. & suiv.

DES MATIERES. xiij

- T. II.**
Faux amis. 165. **T. I.**
Femme. Ce qu'elle entend par un, *je vous aime*, 250. **T. II.**
Femme avare, 144. **T. I.**
Femme furieuse dans la colere, 459. **T. II.**
Femmelaide, & pourtant contented'elle-même, 27. **T. I.**
Femme en procès, peu scrupuleuse, 414. **T. II.**
Femme surprise dans le dérangement de sa toilette, 208. **T. I.**
Femmes (des), 233. **T. II.**
Femmes. Avis important sur les dangers qu'elles courent, en confiant leurs Amours à des Domestiques, 251. **T. I.**
Femmes enjouées & coquettes, 115. **T. I.**
Femmes. Folies de la plupart d'elles, 1235. **T. I.**
Femmes galantes, leurs chimeres, 254. **T. I.**
- Femmes mariées, souvent fort à plaindre,** 340. & suiv. **T. II.**
Femmes rivales entr'elles pour la beauté, 26. 92. 96. **T. I.**
Femmes sages. 117. **T. I.**
Femmes sçavantes. 250. **T. II.**
Fermeté masquée, 139. **T. II.**
Feuilles volantes, 60. **T. I.**
Fille chagrinée par une mere fort dévote, 153. **T. I.**
Fille coquette & folle, 114. **T. I.**
Fille trompée par son Amant, 101. 121, 129. 141. **T. I.**
Fils ingrat & mauvais envers son Pere, 176. **T. I.**
Fortune, 207. **T. 2.**
Fortune (le chemin de la) 292. & suiv. 315. & suiv. **T. II.**
Fortune & amitié, 171. **T. I.**
François, 195. **T. II.**

- G**
G Alans, 193. T. I.
 Gens de bien, 200. T. II.
 Géometre, 107. T. II.
 Gouvernante abuse de la confiance de son Maître, 432. & suiv. T. II.
 Gradation de l'amour d'une Femme vertueuse, 118. T. I.
 Grand qui recherche l'alliance d'un jeune homme riche, après l'avoir dédaigné, 473. T. II.
 Grands, 206. 207. T. II.
 Grands. Avis pour Greux, 7. T. I.
 Grands. Leurs manières hautes & méprisantes envers les petits, 6. T. I.
 Gueux. 146. 240. T. II.
- H**
H Abits. Leur pouvoir. 4. T. I. 96. 232. T. II.
 Héritage recouvré, 471. T. II.
 Hermocrate, 162. T. I.
 Histoire, 347. T. I.
 Homme, 149. 204. T. II.
 Honnêtes gens, leur destinée ordinaire, 4. T. I.
 Hôtelleries. Conduite qu'on y tient à l'égard des gens à fracas, 429. T. II.
- I**
I Dées, 7. T. I.
 Jeunes gens inquiets pour leur chevelure, 193. T. I.
 Iliade, 112. T. I.
 Inconstance, 2. T. II.
 Incrédulité des petits esprits, 202. T. I.
 Indigent Philosophe (1), 129. & suiv. T. II.
 Inès, Tragédie de M. de la Motte, 265. T. I.
 Instinct & sentiment, 338. T. I.
 Intérêt, 52. T. I. 66. T. II.
 Journal, 192. T. I.
 Juge coquet, 253. T. I.
 Juge vieux & galant, 237. T. I.
 Juges qui ne donnent

DES MATIERES. ix

- pas un facile accès
auprès d'eux aux
Pauvres, 36. T. I.
Juges galans & austères, 239. T. I.
L
- L** Angage du Peuple, 64. T. 2.
Lecteurs, 226. T. II.
Lettre à une Dame sur la perte d'un perroquet, 120. T. II.
Lettres Persanes, 97. T. I.
Liberté, 238. T. II.
Livres, Livrets, & Brochures, 59. T. I. 131 T. 2.
Louanges, 97. T. I.
M
- ges, 327. 328. T. I. 73. T. II.
Mariage (du) 237, T. II.
Mariage d'un vieillard avec une jeune fille, 135. T. II.
Mariages hasardés, 228. T. I.
Mausolées des Vertus, 294. T. II.
Mémoire, 225. T. I.
Ministre d'Etat, 134. T. II.
Misantrope, 46. T. I.
Modestie, 218. T. II.
Monde (nouveau), ou monde vrai, 371. & suiv. T. II.
Musicien, 148. 149. T. II.

- M** Agicien dérompe une veuve vaine & coquette, 449. & suiv. T. II.
Manieres cérémonieuses, 242. T. II.
Manuscrit d'un inconnu, contenant quelques Mémoires de sa vie, 282. 334. T. I.
Marchand, ses mané-
- N
- N** Ature, 212. T. II.
Négligé, (habit) 96. T. II.
Nez, 27. T. I.
- O
- O** isifs, 58. T. I.
Orgueil, 209. T. II.
Orgueilleux, Condui-

x

T A B L E

te qu'il est bon d'a-
voir avec eux, 203.
& suiv. T. I.

P

Parallele d'un A-
nachorete, & d'une
Femme du monde
jeune, aimable, ai-
mée, & qui veut
être vertueuse. 12.
T. I.

Parallele d'un Courti-
san & d'un Labou-
reur, 335. T. I.

Parent fourbe, 462. &
suiv. T. II.

Paris. Les mœurs &
les caractères de ses
habitans, 55. T. II.
198. T. II.

Pauvres. Leur bon ap-
pétit, 136. T. II.

Pauvres. Ils sont pres-
que toujours timi-
des. Exemple 5,
343. T. I.

Pauvreté honteuse &
méprisée, 307. &
suiv. T. II.

Perroquet (sur la perte
d'un) 120. T. II.

Peuple, 58. T. II.

Philosophes, 108. T. II.

Phyfionomies fripon-
nes, 40. 41. T. II.

Phyfionomie massive,
120. T. I.

Pieces détachées, 1. &
suiv. T. II.

Populace de Paris, 57.
T. II.

Prédicateurs, 196. T. I.
65. T. II.

Prédicateurs Auteurs,
284. T. II.

Préfaces (des) 216.
T. II.

Prévention, 31 T. I.

Préventions ridicules
en faveur des riches,
52. T. I.

Prodiges, 130. T. II.

Q

Querelles, 59 T. II.

Querelle plaisante en-
tre deux Amans,
215. T. I.

R

Raïson, 290. &
suiv. T. I.

Reflexions (des) 227.
T. I.

Reflexions d'un jeune
homme dans une
triste situation,

DES MATIERES, xj

- | | |
|---|---|
| <p>353. T. I.
 Religion, ses vérités, leur importance, 285. & suiv. T. II.
 Rencontre d'une jeune Fille belle, sage & pauvre, 34. T. I.
 Repas des Pauvres, 240. T. II.
 Réponse plaisante à une déclaration d'amour, 234. T. I.
 Rêve allégorique, 253. T. II.
 Révolution de fortune, 293. T. I.
 Riches, 136. T. II.
 Riches. Avis aux Riches qui veulent profiter criminellement de la misère des filles pauvres, 39. T. I.
 Richesses. Réflexions sur le partage mystérieux qui en est fait, <i>ibidem</i>.
 Rois. Avis pour eux, 53. T. I.
 Romulus, Tragédie, 23. T. I.</p> | <p>260. T. II.
 Sage Misantrope, 159. T. I.
 Sagesse plaisante, 315. T. I.
 Savetier Philosophe, 47. & suiv. T. I.
 Sçavant rebuté de la fortune, 324. & suiv. T. II.
 Sçavans. La turbulence de leurs entretiens, 318. T. I.
 Scrupule (fossé du), 295. & suiv. T. II.
 Sentimens tendres de deux enfans envers leurs Pere & Mere, 298. T. I.
 Sentiment d'une vieille Coquette, véritablement disposée à se convertir, 261. T. I.
 Signes des idées, 356. T. II.
 Songe, 32, 63. T. I.
 Syle. Ignorance, ou injustice de la plupart de ceux qui critiquent le style d'un Auteur, 352. & suiv. T. II.
 Superbe hypocrite, 85. T. II.</p> |
|---|---|
- S**
- S**acrifice. Tout est sacrifice dans la vie,

xij **TABLE DES MATIERES;**

Superieur (homme)
116. 117. T. II.

T

T Able gênante;
242. T. II.

Tableaux , 50. T. I.

Tendresse réciproque
d'un Pere & d'une
Mere, & de leurs
Enfans, 298. & suiv.
T. II.

V

V Anité sotte , 29.

T. I.

Vertu , 200. T. I.

Veuve belle & ver-
tueuse rebutée de la
fortune , 304. &
suiv. T. II.

Vicebrutal , 351. T. I.

Vie , 226. T. I.

Visages , 25. & suiv.
T. I.

Visite singuliere que
fait une Femme à
une autre, dont son
Mari est amoureux,
230. T. I.

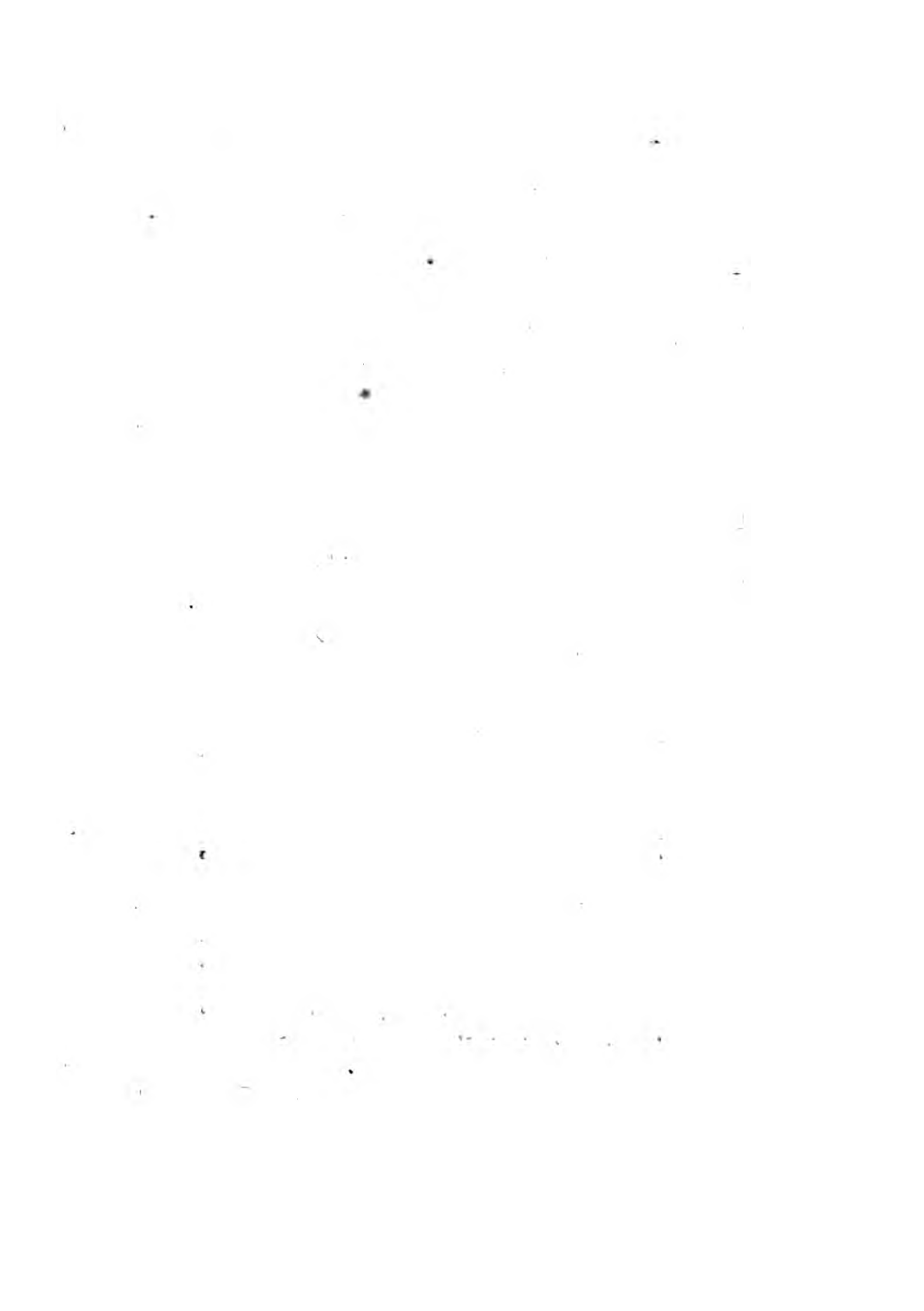
Fin de la Table des Matieres;

LE

E R R A T A.

T O M E P R E M I E R.

P Age 18. ligne 3. lisez, encore plus méprisable. Page 25. ligne 5. lisez, c'étoient-là les pensées Page 30 ligne 26. lisez, dévoilés leur orgueil. Page 41. ligne 27. lisez, difficile d'écouter le. Page 52. ligne 25. lisez, dont l'esprit est. Page 53. ligne 4. lisez, c'étoient-là. & ligne 12. lisez, ce jeune Prince. Page 54. ligne 2. lisez, sans qu'ils en profitent. Page 66. ligne 22. lisez, l'eut assujetti. Page 85. ligne 29. lisez, qu'ils ont peintes. Page 99. ligne 8. lisez, avoient faite ronde. Page 121. ligne 15. lisez, dans la salle. Page 127. ligne 19. lisez, pénétrée de douleur. & ligne 26. lisez, sortis dans ce moment. Page 147. ligne 27. lisez, ensuite je me retirerai, &c. Page 157. ligne 29. lisez, qu'une ame de, &c. Page 177. ligne 21. lisez, ou vous ne pouvez plus rien pour vous, & où vous êtes à charge, &c. Page 178. ligne 27. lisez, je ne tiens plus à la vie. Page 183. ligne 2. lisez, amis plus considérables. Page 199. ligne 21. lisez, Réputation à la vérité équivoque. Page 235. ligne 28. lisez, insurmontable. Page 237. ligne 23. lisez, peu d'agréemens. Page 244. ligne 12. lisez quelqu'un. & ligne 13 ce quelqu'un. Page 279. ligne 11. lisez, sa mere je ne l'aime point. Page 285. ligne 28. lisez, voilà où nous en sommes. Page 308. ligne 22. lisez, votre habileté. Page 313. ligne 18, lisez, l'histoire. & ligne 19. lisez, bonne intéressante. Page 319. ligne 25. lisez, ger & de la reprimande. Page 321. ligne 25. lisez, plus. Page 335. ligne 25. lisez, rise, favorise.





LE SPECTATEUR FRANCOIS.

PREMIERE FEUILLE.



LECTEUR, je ne veux point vous tromper, & je vous avertis d'avance que ce n'est point un Auteur que vous allez lire ici. Un Auteur est un homme, à qui dans son loisir, il prend une envie vague de penser sur une ou plusieurs matieres; & l'on pourroit appeller cela, réfléchir à propos de rien. Ce genre de travail nous a souvent produit d'excellentes choses, j'en conviens; mais pour l'ordinaire, on y sent plus de souplesse d'esprit, que de naïveté & de vérité: du moins est-il vrai de dire qu'il y a

2 LE SPECTATEUR

toujours , je ne sçais quel goût artificiel dans la liaison des pensées , auxquelles on s'excite. Car enfin , le choix de ces pensées est alors purement arbitraire , & c'est-là réfléchir en Auteur : ne feroit-il pas plus curieux de nous voir penser en hommes ? En un mot , l'esprit humain , quand le hazard des objets , ou l'occasion l'inspire , ne produiroit-il pas des idées plus sensibiles & moins étrangères à nous , qu'il n'en produit dans cet exercice forcé qu'il se donne en composant ?

Pour moi , ce fut toujours mon sentiment , ainsi je ne suis point Auteur , & j'aurois été , je pense , fort embarrassé de le devenir. Quoi ! donner la torture à son esprit pour en tirer des réflexions qu'on n'auroit point , si l'on ne s'avisoit d'y tâcher : cela me passe , je ne sçais point créer , je sçais seulement surprendre en moi les pensées que le hazard me fait , & je serois fâché d'y mettre rien du mien. Je n'examine pas si celle-ci est fine , si celle-ci l'est moins ; car mon dessein n'est de penser ni bien ni mal ; mais seulement de recueillir fidèle-

ment ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choses que je vois ou que j'entends ; & c'est de ce tour d'imagination , ou pour mieux dire, de ce qu'il produit , que je voudrois que les hommes nous rendissent compte , quand les objets les frappent.

Peut-être , dira-t'on , ce qu'ils imagineroient alors , nous ennuyeroit-il. Et moi , je n'en crois rien : seroit-ce qu'il y auroit moins d'esprit , moins de délicatesse , ou moins de force dans les idées de ce genre ? point du tout : il y regneroit seulement une autre sorte d'esprit , de délicatesse , & de force , & cette autre sorte-là vaudroit bien celle qui naît du travail & de l'attention.

Tout ce que je dis là , n'est aussi qu'une réflexion que le hazard m'a fournie : voici comment.

Je viens de voir un homme qui attendoit un grand Seigneur dans sa Salle : je l'examinois , parce que je lui trouvois un air de probité , mêlé d'une tristesse timide : sa physionomie & les chagrins que je lui supposois , m'intéressoient en sa faveur. Hélas !

4 LE SPECTATEUR

disois-je en moi-même , l'honnête homme est presque toujours triste , presque toujours sans biens , presque toujours humilié ; il n'a point d'amis , parce que son amitié n'est bonne à rien : on dit de lui , c'est un honnête homme ; mais ceux qui le disent , le fuyent , le dédaignent , le méprisent , rougissent même de se trouver avec lui : & pourquoi ? c'est qu'il n'est qu'estimable.

En faisant cette réflexion , je voyois dans la même Salle des hommes d'une physionomie libre & hardie , d'une démarche ferme , d'un regard brusque & aisé : je leur devinois un cœur dur , à travers l'air tranquille , & satisfait de leur visage : il n'y avoit pas jusqu'à leur embonpoint qui ne me choquât. Celui-ci , disois-je , est vêtu simplement ; mais dans un goût de simplicité , garant de son opulence : & l'on voit bien à son habit , que son équipage , & ses valets l'attendent à la porte,

L'or & l'argent brillent sur les habits de cet autre. Ne rougit-il pas d'étaler sur lui plus de biens que je n'ai de revenu ? Non , disois-je , il n'en rougit point.

F R A N Ç O I S :

Je fais le Philosophe ici ; mais si j'avois affaire à lui , je verrois s'il a tort de s'habiller ainsi , & si ses habits superbes ne reprendroient pas sur mon imagination les droits que ma morale leur dispute.

C'étoit donc dans de pareilles pensées que je m'amusois avec moi-même , quand le grand Seigneur vint dans la Salle. L'homme , pour qui je m'intéressois , ne se présenta à lui que le dernier. Sa discretion n'étoit pas sans mystère ; c'est que son visage indigent n'étoit pas de mise avec celui de tant de gens heureux.

Enfin , il s'avança , mais le grand Seigneur partoit déjà de la Salle , quand il l'aborda. Il le suivit donc du mieux qu'il put , car l'autre marchoit à grand pas ; je voyois mon homme essoufflé tâcher de vaincre , à force de poitrine , la difficulté de s'exprimer en marchant trop vite ; mais il avoit beau faire , il articuloit fort mal. Quand on demande des grâces aux Puissâns de ce monde , & qu'on a le cœur bien placé , on a toujours l'haleine courte.

J'entendis le grand Seigneur lui ré-

6 LE SPECTATEUR

pondre, mais fans le regarder, & prêt à monter en carrosse : la moitié de sa réponse se perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un Laquais de six pieds vint fermer la portiere ; & le carrosse avoit déjà fait plus de vingt pas, que mon homme avoit encore le col tendu pour entendre ce que le Seigneur lui avoit dit.

Supposons à présent que cet homme ait de l'esprit. Croyez-vous en vérité que ce qu'il sent en se retirant, ne valût pas bien ce que l'Auteur le plus subtil pourroit imaginer dans son cabinet en pareil cas ? Allez l'interroger, demandez-lui ce qu'il pense de ce grand Seigneur : il vient d'en essuyer cette distraction hautaine que donne à la plûpart de ses pareils le sentiment gigantesque qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce Seigneur, par un ton de voix indiscret, & sans miséricorde, vient d'instruire toute la Salle, que cet honnête homme est sans fortune. Quel est encore une fois l'Auteur dont les idées ne soient de pures rêveries, en comparaisant des sentimens qui vont saisir notre infortuné ?

Grands de ce monde, si les portraits qu'on a faits de vous dans tant de livres, étoient aussi parlans, que l'est le tableau sous lequel il vous envisage, vous frémiriez des injures dont votre orgueil contriste, étonne, & désespere la généreuse fierté de l'honnête homme qui a besoin de vous. Ces prestiges de vanité qui vous font oublier qui vous êtes, ces prestiges se dissiperoient, & la nature soulevée, en dépit de toutes vos chimeres, vous feroit sentir qu'un homme, quel qu'il soit, est votre semblable. Vous vous amusez, dans un Auteur, des traits ingénieux qu'il employe pour vous peindre. Le langage de l'homme en question vous corrigerait; son cœur, dans ses gémissemens, trouveroit la clef du vôtre; il y auroit dans ses sentimens une convenance infallible avec les sentimens d'humanité, dont vous êtes encore capables, & qu'interrompent vos illusions.

Je conclus donc, du plus ou du moins, en suivant mon principe: oui, je préférerois toutes les idées fortuites, que le hazard nous donne, à celles que

8 LE SPECTATEUR

la recherche la plus ingénieuse pourroit nous fournir dans le travail.

Enfin, c'est ainsi que je pense, & j'ai toujours agi conséquemment; je suis né, de manière que tout me devient une matière de réflexion; c'est comme une philosophie de temperament que j'ai reçue, & que le moindre objet met en exercice.

Je ne destine aucun caractère à mes idées; c'est le hazard qui leur donne le ton: de-là vient qu'une bagatelle me jette quelquefois dans le sérieux, pendant que l'objet le plus grave me fait rire: & quand j'examine après le parti que mon imagination a pris, je vois souvent qu'elle ne s'est point trompée.

Quoi qu'il en soit, je souhaite que mes réflexions puissent être utiles. Peut-être le feront-elles; & ce n'est que dans cette vue que je les donne, & non pour éprouver si l'on me trouvera de l'esprit. Si j'en ai, je crois en vérité que personne ne le sçait; car je n'ai jamais pris la peine de soutenir une conversation, ni de défendre mes opinions, & cela par une paresse insurmontable. D'ailleurs,

mon âge avancé, mes voyages, la longue habitude de ne vivre que pour voir & que pour entendre, & l'expérience que j'ai acquise, ont émouffé mon amour propre sur mille petits plaisirs de vanité, qui peuvent amuser les autres hommes : de sorte que si mes amis venoient me dire que je passe pour un bel esprit, je ne sens pas en vérité que j'en fusse plus content de moi-même ; mais si je voyois que quelqu'un eût fait quelque profit en lisant mes réflexions, se fût corrigé d'un défaut, oh ! cela me toucheroit, & ce plaisir là seroit encore de ma compétence.

Au reste, on ne doit s'attendre dans mes réflexions qu'à des discours généraux. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit ni rien de malin, ni rien de trop libre. Je hais tout ce qui s'écarte des bonnes mœurs. Je suis né le plus humain de tous les hommes, & ce caractère a toujours préfidé sur toutes mes idées.

A l'âge de dix-sept ans, je m'attachai à une jeune Demoiselle, à qui je dois le genre de vie que j'embras-

tai. Je n'étois pas malfait alors, j'a-
 vois l'humeur douce & les manieres
 tendres. La sagesse que je remarquois
 dans cette fille, m'avoit rendu sen-
 sible à sa beauté. Je lui trouvois d'ail-
 leurs tant d'indifférence pour ses char-
 mes, que j'aurois juré qu'elle les
 ignoroit. Que j'étois simple dans ce
 temps-là! Quel plaisir! disois-je en
 moi-même, si je puis me faire aimer
 d'une fille qui ne fouhaite pas d'avoir
 des Amans, puisqu'elle est belle,
 fans y prendre garde, & que par
 conséquent elle n'est pas coquette. Ja-
 mais je ne me séparois d'elle, que
 ma tendre surprise n'augmentât, de
 voir tant de graces dans un objet qui
 ne s'en estimoit pas davantage. Etoit-
 elle assise ou debout: parloit-elle ou
 marchoit-elle, il me sembloit toujours
 qu'elle n'y entendoit point finesse, &
 qu'elle ne songeoit à rien moins qu'à
 être ce qu'elle étoit.

Un jour qu'à la Campagne je
 venois de la quitter, un gant que
 j'avois oublié, fit que je retournai
 sur mes pas, pour l'aller chercher:
 j'aperçus la belle de loin, qui se re-
 gardoit dans un miroir, & je remar-

quai, à mon grand étonnement qu'elle s'y représentoit à elle-même dans tous les sens où, durant notre entretien, j'avois vû son visage; & il se trouvoit que ses airs de physionomie que j'avois crus si naïfs, n'étoient, à les bien nommer, que des tours de Gibeciere: je jugeois de loin que sa vanité en adoptoit quelques-uns, qu'elle en réformoit d'autres: c'étoit de petites façons, qu'on auroit pû noter, & qu'une femme auroit pû apprendre comme un air de Musique. Je tremblai du péril que j'aurois couru, si j'avois eu le malheur d'effuyer encore de bonne foi ses friponneries, au point de perfection où son habileté les portoit; mais je l'avois crue naturelle, & ne l'avois aimée que sur ce pied-là; de sorte que mon amour cessa tout d'un coup, comme si mon cœur ne s'étoit attendri que sous condition. Elle m'aperçut à son tour dans son miroir, & rougit. Pour moi j'entrai en riant, & ramassant mon gant. Ah! Mademoiselle, je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir mis jusqu'ici sur le compte de la Nature des appas dont tout

l'honneur n'est dû qu'à votre industrie. Qu'est-ce que c'est, que signifie ce discours, me répondit-elle ? Vous parlerai-je plus franchement, lui dis-je ? Je viens de voir les machines de l'Opera. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins. Je sortis là-dessus, & c'est de cette aventure que naquit en moi cette misanthropie qui ne m'a point quitté, & qui m'a fait passer ma vie à examiner les hommes, & à m'amuser de mes réflexions.

DEUXIÈME FEUILLE.

LEs austérités des fameux Anachorettes de la Thebaïde, les supplices ingénieux qu'ils inventoient contre eux-mêmes, pour tourmenter la nature, cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuse qu'ils donnoient à leurs sens ; tout cela joint à l'horreur de leurs déserts, ne composoit peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde, jeune, aimable, aimée, & qui veut être vertueuse.

Ce que je dis-là paroîtra fans doute ridicule à bien des gens. Un Anachorette ! s'écrira-t'on : un homme atténué , mourant , épuisé de jeûnes & de veilles ! un homme....! Mais ce n'est plus un homme ; ce n'en font plus que les ruines. Jugez de ses souffrances par leurs effets ; jugez de ses Combats par la défolation du Champ de bataille ; que deviendra votre parallele ?

Vous nous parlez d'une jeune femme aimable ; & ce font des yeux brillans , c'est une fanté , ce font des appas nés du fein de la mollesse & de l'oïfiveté ; c'est l'ouvrage de la plus profane complaisance pour soi-même , que vous comparez à l'ouvrage de la rupture la plus sévère avec ses sens. Depuis quand le duvet est-il plus fatigant que la dure ? depuis quand celui qui dort à son aise , est-il plus malade que celui qui veille presque toujours ? quoi ! se nourrir délicieusement , agacer son appetit par une abstinence industrielle , fera plus pénible que mourir de faim !

Voilà ce qu'on peut me dire ; voi-

14 LE S P E C T A T E U R

là la déclamation qu'on peut faire contre mon sentiment. Peut-être m'auroit-il paru ridicule à moi-même, il n'y a qu'une heure ; mais , lisez la lettre que je vais rapporter ; c'est cette lettre qui a débauché mon jugement. Un de mes amis , dont je suis le confident , vient de me la donner ; il l'a reçue d'une jeune Dame dont il est éperduement amoureux ; lisez-là ; elle argumentera mieux que moi contre vous.

» Vous m'aimez , Monsieur ; &
» quand vous ne me l'auriez pas dit
» tant de fois , je n'en ferois pas moins
» persuadée. Oui , vous m'aimez ;
» je le sçavois même avant que vous
» me l'eussiez avoué. Je vous exa-
» minois quelquefois , sans le vou-
» loir ; & je vous trouvois , comme
» il me sembloit qu'on devoit être ,
» quand on aimoit. Hélas ! je ne sça-
» vois pas encore que je souhaitois
» alors de vous trouver comme
» vous étiez. Juste Ciel ! moi , qui
» n'avois jamais eu d'amour , com-
» ment pénétrois-je celui que vous
» me cachiez ? comment étois-je
» sûre que je ne me trompois pas ?

» & d'où vient que je ne m'apperce-
 » vois pas que je vous aimois moi-
 » même ? le voilà , cet aveu que vous
 » demandiez tant ; voilà ce mot
 » si important à votre bonheur , &
 » que je n'osai prononcer dans notre
 » tre dernier entretien. Hélas ! vous
 » n'en aviez pas besoin non plus , &
 » j'étois folle de n'oser vous dire ce
 » que vous voyiez si clairement. Pour
 » un aveu que vous refusoit ma bou-
 » che, combien ma complaisance pour
 » vos discours, vous en prodiguoit-
 » elle ? souvenez-vous de vos carref-
 » fes. Il est vrai qu'elles étoient in-
 » nocentes ; mais je m'en défendois
 » mal. Eh ! n'étoit-ce pas vous les
 » rendre ? n'importe, soyez content,
 » je vous aime ; & tout inutile qu'il
 » est de vous le dire , je m'en étois
 » fait une honte , & je vous la sa-
 » crifie. Je me flattois de n'avoir pas
 » encore violé mon devoir , tant que
 » cet aveu restoit à faire. Malheureu-
 » se illusion ! qu'étoit devenue ma
 » raison ? j'aimois & je ne m'en em-
 » barrassois pas. Je regardois cela
 » comme rien ; je me croyois toujours
 » vertueuse , seulement pour n'avoir

„ pas dit que je ne l'étois plus. Je
„ dois ma tendresse à mon mari ;
„ cependant , au moment où je par-
„ le , elle est toute à vous. Juste Ciel !
„ pourquoi faut-il que ce soit un cri-
„ me ? que dis-je ? cruel que vous
„ êtes ! voyez le désordre que vous
„ avez porté dans mon cœur ; voyez
„ ce que je deviendrois , si je conti-
„ nuois à vous voir. Je ne vous cele
„ rien ; car enfin , dans l'état où je
„ suis , j'ai besoin de vous parler sans
„ retenue ; ma foiblesse a besoin de
„ se répandre ; c'est un crime enco-
„ re , mais il m'est nécessaire ;
„ je serois trop exposée , si je vou-
„ lois combattre tous les mouvemens
„ qui me viennent. Je vous décou-
„ vre mon état : cette satisfaction
„ coupable que je me donne , ren-
„ dra peut-être ma passion moins pe-
„ fanté. Ma passion ! Justes Dieux !
„ n'êtes vous point étonné vous-mê-
„ me de ce que vous lisez ? Vous qui
„ n'osiez me déclarer votre amour ,
„ qui m'en avez fait l'aveu avec tant
„ de crainte , qui m'en entreteniez
„ avec tant de respect , qui ne me
„ demandiez le mien qu'en tremblant ,

„ me reconnoissez-vous ? je n'avois
 „ rien à me reprocher ; j'avois lieu
 „ d'être contente de moi : vous m'es-
 „ timiez , je m'estimois moi-même :
 „ je vivois en repos & dans l'inno-
 „ cence. Où sont tous ces biens-là ?
 „ vous m'aimez , & vous me les avez
 „ ôtés ; & vous voulez que je vous
 „ aime ; & vous dites que vous fe-
 „ riez heureux , si je vous aimois !
 „ quel étrange bonheur vous pro-
 „ posez-vous ! mes égaremens , & la
 „ perte de ma vertu , vous rendront
 „ donc heureux ! & vous appelez
 „ cela m'aimer ! voilà les sentimens
 „ que vous voulez que je récompens-
 „ se ! ah ! juste Ciel ! qu'est-ce que
 „ c'est qu'un Amant ! la haine du plus
 „ mortel ennemi me feroit-elle autant
 „ de mal que vous m'en souhaitez ?
 „ eh bien : je suis dans le trouble ,
 „ dans la douleur , dans les larmes.
 „ Mon mari m'est presque odieux :
 „ ce qui me reste de vertu , pres-
 „ qu'insupportable : je suis digne de
 „ compassion ; je vous en ferai sans
 „ doute à vous-même ; en est-ce assez ?
 „ êtes vous heureux ? non , vous
 „ vous plaindrez encore ; mon mal-

18 LE S P E C T A T E U R

„ heur n'est pas au point où vous
„ le voudriez ; vous aspirez à me
„ rendre encore plus misérable , &
„ vous avez raison. Je suis bien di-
„ gne de l'outrage que me font vos
„ desseins ; mais que fais-je ? d'où
„ vient vous rendre compte de ce que
„ je fens ? d'où vient que j'entre avec
„ tant d'abondance dans un détail si
„ honteux ? d'où vient qu'il m'entraî-
„ ne ? il est pourtant vrai que je me
„ repens sincèrement d'avoir blessé
„ mon devoir. Hélas ! est-il bien vrai
„ que je m'en repente ? eh ! comment
„ m'en assurer ? puis-je rien démêler
„ dans mon cœur ? je veux me cher-
„ cher , & je me perds. Comment ,
„ avec tant d'amour , puis-je sçavoir ,
„ si je me repens d'aimer ? je renonce
„ à vous , & je vous regrette : je
„ veux vous ôter toute espérance ,
„ & j'ai peur que vous croyiez que
„ je ne vous aime point ; enfin , de
„ quelque côté que je me tourne ,
„ tout est péril pour moi ; & la con-
„ fusion où je suis de ma foiblesse ,
„ & les efforts que je fais pour la
„ combattre , & la résolution de ne
„ vous plus voir , tout est empoi-

„ donné , tout devient amour , dès
 „ que j'y songe. Oh ! Ciel ! que je
 „ suis égarée ! qu'une femme à ma pla-
 „ ce , est à plaindre d'avoir pris de
 „ l'amour ! quelle punition pour elle
 „ que le plaisir qu'il lui fait ! grace
 „ au Ciel , j'y renonce à ce plaisir ;
 „ je le déteste ; je vais redevenir ver-
 „ tueuse ; je retrouverai le plaisir que
 „ j'avois à l'être. Oui : Monsieur ,
 „ mon parti est pris ; je ne vous
 „ verrai plus. Il ne falloit que deux
 „ mots pour vous l'écrire , & je n'a-
 „ vois pas dessein de vous en mar-
 „ quer davantage ; mais je l'ai tenté
 „ inutilement dans quatre lettres que
 „ j'ai toutes rebutées. Voici la moins
 „ honteuse pour moi , que je vous
 „ envoie ; c'est presque vous les en-
 „ voyer toutes , que vous avouer que
 „ je les ai écrites ; mais après ce qui
 „ m'est échappé dans celle que vous
 „ lisez , je ne puis gueres me faire de
 „ nouveaux affronts. D'ailleurs , puis-
 „ que je ne vous verrai plus , & que
 „ je rentre dans mon devoir , les pei-
 „ nes que je vais souffrir , satisferont
 „ bien à mes fautes. Mais , ne fini-
 „ rai-je jamais ? ce que je dis , ne

„ ressemble point à ce que je veux
„ dire. Je pense que je ne veux plus
„ aimer , & toujours je repete que
„ j'aime. N'importe , n'esperez rien
„ d'un sentiment involontaire ; ce
„ n'est plus moi qui aime ; je ne suis
„ plus coupable ; peut-être je ne l'ai
„ jamais été ; c'est vous qui l'étiez ,
„ c'est la foiblesse que vous m'aviez
„ donnée , c'est mon cœur qui ne
„ dépendoit plus de moi. Aujour-
„ d'hui , tout cela m'est étranger : au-
„ jourd'hui , je romps avec ce cœur
„ lâche , avec cette foiblesse , avec
„ mon séducteur , enfin , avec vous.
„ Vous n'en ferez pas persuadé , &
„ vous allez prendre ce que je dis
„ pour de l'emportement & du trou-
„ ble : vous vous trompez ; ma réso-
„ lution ne vient pas d'être formée.
„ Vous sçavez que ma mere demeu-
„ re ici : vous connoissez son carac-
„ tere : hier au matin , je lui confiai
„ ma situation ; elle en frémit , au-
„ tant qu'il m'étoit nécessaire. Ain-
„ si , voilà sa vertu dans les interêts
„ de mon devoir. Le soir , mon ma-
„ ri & moi , nous parlâmes de vous :
„ il fit votre éloge , & ce fut un coup

„ de poignard pour moi : lui , qui
„ vous estime tant , mérite-t-il de se
„ tromper si cruellement sur votre
„ compte ? jettons tous deux les yeux
„ sur nous. Que de devoirs violés
„ de part & d'autre ! perfides que
„ nous sommes ! nous nous serions
„ aimés ; fans doute nous serions-
„ nous juré de nous aimer toujours.
„ Ah ! Monsieur , à qui devois-je plus
„ de fidélité qu'à mon mari ? à qui
„ vous , en deviez vous plus qu'à
„ l'honneur ? vous auriez trahi votre
„ ami , j'aurois trahi mon époux ; ne
„ voyez - vous pas qu'enfin nous
„ nous serions trahis tous deux ? vous
„ n'auriez donc aimé qu'une femme
„ indigne , & je n'aurois aimé qu'un
„ malhonnête homme. Juste Ciel !
„ cette réflexion m'attendrit sur vous ,
„ & je ne me reproche point le mou-
„ vement de tendresse qui me vient
„ ici. Vous êtes naturellement ver-
„ tueux : quel malheur , que vous ces-
„ sassiez de l'être ! & ce malheur ,
„ voudriez-vous qu'il fût mon ou-
„ vrage ? voilà ce que je sens , ren-
„ dez-moi tendresse pour tendresse.
„ Que la vôtre à présent ressemble

„ à la mienne ; vous avez les mê-
„ mes réflexions à faire sur moi ; c'est
„ même horreur à envifager pour
„ nous deux. Je fuis née vertueufe
„ auffi-bien que vous : auriez-vous
„ le courage de m'ôter ma vertu ?
„ m'ôter ma vertu ! l'amour même,
„ dans une ame comme la vôtre est-
„ il compatible avec cette idée-là ?
„ je fçais bien que dans la fuite , nous
„ aurons quelque peine à penfer tou-
„ jours de même ; mais j'y ai pour-
„ vû : j'ai fait remarquer à mon ma-
„ ri , que vous veniez fouvent ici ,
„ & que vos visites , toutes innocen-
„ tes qu'elles étoient , pouvoient nui-
„ re à une femme de mon âge. Il
„ vous le dira , il me l'a promis ; pre-
„ nez votre parti là-deffus. Si je vous
„ revois encore chez moi , mon ma-
„ ri fçaura que je vous aime : j'y
„ fuis réfolve : j'en perdrai peut-être
„ fon eftime & fon amour ; mais ,
„ pour les mériter , il faut me réfou-
„ dre à les perdre , & fi ce n'est en-
„ core affez , j'inſtruirai tous mes
„ amis de ma foibleffe : ils feront au-
„ tant de barrières que je mettrai
„ entre vous & moi. Voilà des ex-

„ trémities, où assurément vous êtes
 „ incapable de me réduire ; il me suf-
 „ fit de vous les montrer. Je ne vous
 „ demande ni votre souvenir, ni vo-
 „ tre oubli : je suis encore trop foible,
 „ pour ofer m'examiner là-dessus ; &
 „ je ne veux pas sçavoir lequel des
 „ deux je souhaiterois. Pour moi, je
 „ vais tâcher de vous oublier ; je ne
 „ suis point obligée d'y réussir ; mais
 „ je suis obligée de faire, toute ma
 „ vie, ce que je pourrai pour cela,
 „ & je vais remplir mes devoirs : je
 „ ne vous verrai plus : Adieu.

Mon ami, après m'avoir lû cette
 Lettre, me dit qu'il y avoit fait ré-
 ponse au gré de la vertu de cette Da-
 me, & qu'il partoît le lendemain pour
 sa Province.

TROISIÈME FEUILLE.

JE sortois, il y a quelques jours,
 de la Comédie, où j'avois été voir
Romulus, qui m'avoit charmé ; & je
 disois en moi-même : On dit com-
 munément l'*élégant Racine*, & le su-
 blime *Corneille*. Quel épithete donne-

ra-t'on à cet homme-ci ; je n'en sçais rien ; mais il est beau de les avoir méritées toutes deux.

J'étois donc profondément occupé de cette Tragédie , de l'élévation sentée des idées de l'Auteur , de la continuité de cette élévation. J'aimois , dans la fierté de *Tatius* , cette rudesse des premiers temps , ce courage inaccessible aux Conseils de la nécessité , & digne alors d'un Roi légitime , qui sçavoit être plus vertueux que raisonnable ; j'aimois à voir *Herfilie* ressembler dans son espece à son pere , se punir d'aimer en secret *Romulus* , en lui montrant de la haine , & peut-être le maltraiter plus que s'il lui avoit été indifférent ; avouer enfin son amour : mais , disois-je en moi-même , que devient cet aveu , placé , comme il l'est ? c'est une exposition rapide de tous les sacrifices qu'elle a faits de ses mouvemens , à sa vertu ; c'est un torrent de tous les sentimens qu'elle avoit retenus : c'est le salut de son pere & de son amant ; & cet amant , quel est-il ? quel est son caractère ? c'est toute la vertu , toute la générosité

rosité possible , tour à tour maitresse & dépendante du libertinage des sentimens d'un jeune homme , & d'un jeune homme , chef de Bandits illustres.

C'étoit-là les pensées qui m'occupoient , lorsqu'en descendant l'escalier de la Comédie , je me sentis arrêté par une Dame plus âgée que moi , & avec qui je suis sur le pied d'un ami de trente ans. Vieux Rêveur , me dit-elle , en me tirant par la manche , voulez-vous venir souper chez moi ? Soit , mon ancienne , lui répondis-je , notre tête à tête ne fera point de mauvais exemple. Nous trouverons compagnie , me dit-elle. Là-dessus , nous tâchames de percer la foule , & de sortir ; nous eûmes de la peine à en venir à bout.

Pendant les petites pauses que nous étions obligés de faire par intervalles , mon esprit pensif s'exerçoit à son ordinaire. Je regardois passer le monde ; je ne voyois pas un visage qui ne fût accommodé d'un nez , de deux yeux & d'une bouche ; & je n'en remarquois pas un , sur qui la nature n'eût ajusté tout cela dans un goût différent.

J'examinois donc tous ces porteurs de visages, hommes & femmes : je tâchois de démêler ce que chacun pensoit de son lot ; comment il s'en trouvoit : par exemple, s'il y en avoit quelqu'un qui prît le sien en patience, faute de pouvoir faire mieux ; mais je n'en découvris pas un, dont la contenance ne me dît ; je m'y tiens. J'en voyois cependant, surtout des femmes, qui n'auroient pas dû être contentes, & qui auroient pû se plaindre de leur partage, sans passer pour trop difficiles ; il me sembloit même qu'à la rencontre de certains visages mieux traités, elles avoient peur d'être obligées d'estimer moins le leur. L'Amour souffroit ; aussi, l'occasion étoit-elle chaude. Jouir d'une mine qu'on a jugée la plus avantageuse, qu'on ne voudroit pas changer pour une autre, & voir devant ses yeux un maudit visage qui vient chercher noise à la bonne opinion que vous avez du vôtre ; qui vous présente hardiment le combat, & qui vous jette dans la confusion de douter un moment de la victoire ; qui voudroit enfin accuser d'abus le plaisir qu'on a de croire sa

physionomie sans reproche & sans pair : ces momens-là sont périlleux. Je lisois tout l'embarras du visage insulté ; mais cet embarras ne faisoit que passer. Celle à qui appartenoit ce visage se tiroit à merveille de ce mauvais pas ; & cela , sans doute , par une admirable dextérité d'amour propre. Une fiere sécurité revenoit sur sa mine ; il s'y peignoit un air de distraction dédaigneuse , qui punissoit le visage altier de la vanité de son étalage ; mais qui l'en punissoit habilement , & qui disoit à la Rivale , qu'on n'avoit pas seulement pris garde à elle.

Mais , disois-je en moi-même , de quel expédient de vanité peut se servir une femme laide , pour entrer , de la meilleure foi du monde , en concurrence avec une femme aimable & belle ? si elle a la bouche mal faite , ou si vous voulez , le nez trop long ou trop court , ce nez , quand elle le regarde , se raccourcit-il , ou s'allonge-t-il ? non : ce n'est pas cela , me répondois-je.

Quand une femme se regarde dans son miroir , son nez reste fait com-

me il est ; mais elle n'a garde d'aller fixer son attention sur ce nez, avec qui, pour lors, sa vanité ne trouveroit pas son compte : ses yeux glissent seulement dessus ; & c'est tout son visage à la fois ; ce sont tous ses traits qu'elle regarde, & non pas ce nez infortuné qu'elle esquive, en l'enveloppant dans une vûë generale ; & de cette façon même il y auroit bien du malheur, si, tout laid qu'il est, il ne devient piquant, à la faveur des services que lui rendent les autres traits qu'on lui associe : bien plus, ces autres traits n'obligent pas un ingrat ; & ce nez devenu plus honorable, les accompagne à son tour de fort bonne grace. Mais ces autres traits seront peut-être difformes : qu'importe ? plusieurs difformités de visage, jointes ensemble, regardées en bloc, maniées, & travaillées par une femme qui leur cherche un joli point de vûë, en dépit qu'ils en ayent, prennent une bonne contenance, & forment aux yeux de la coquette un tout qui l'enchanté, qui lui paroît préférable à ce tas de beautés fades qu'elle voit souvent à d'autres fem-

mes : & , c'est avec ce visage de la composition de la vanité , qu'une femme laide ose lutter avec un beau visage de la composition de la Nature. Eh ! qui le croiroit ? quelquefois , cela lui réussit.

Les femmes n'étoient pas les seules qui me divertissoient , & je trouvois nos jeunes gens tout aussi amusans qu'elles.

Dans le nombre de ceux-ci , j'en voyois qui sembloient se remuer , étonnés de la noblesse de leur figure , & qui certainement comptoient sur un égal étonnement dans les autres. Ils étoient vains , mais très-sérieusement vains , & comme chargés de l'obligation de l'être : je les interprétois. Quand on est fait comme je suis , pensoit apparemment chacun d'eux , on laisse agir à l'aise le sentiment qu'on a de ses avantages , en marchant superbement. Moi , je vais mon pas ; ma figure est un fardeau de graces nobles , imposantes , & qui demande tout le recueillement de celui qui la porte. Qu'en dites-vous hommes étonnés ? qui de vous songe à faire quelque chicanne à ce maintien ? qui

de vous n'avouera pas qu'il me sied bien de me rendre justice ? n'est-il pas vrai que je vous surprends , & que la critique est muette à mon aspect ? gare : reculez-vous , vous empêchez le jeu de mes mouvemens ; vous ne voyez mon geste qu'à demi. Place au Phénomène de la Nature : humiliez-vous , figures médiocres ou belles ; car c'est tout un , & vous êtes toutes au même rang auprès de la mienne.

Ce petit discours , que je fais tenir à nos jeunes gens , on le regardera comme une plaisanterie de ma part. Je ne dis pas qu'ils pensent très-distinctement ce que je leur fais penser ; mais tout cela est dans leur tête , & je ne fais que débrouiller le cahos de leurs idées : j'expose en détail ce qu'ils sentent en gros ; & voilà , pour ainsi dire , la monnoye de la piece.

Après tout cela , je vais faire un aveu bien singulier ; c'est que moi , qui démêlois leurs idées , qui développoit leur orgueil , peu s'en falloit que je ne disse ; ils ont raison. A la lettre , la hardiesse de leur vanité soutenue d'une belle figure m'en

imposoit ; je m'amusois à les trouver bienfaits ; & voilà comme nous sommes tous. De grandes qualités dans un homme , un grand rang , un grand pouvoir sont toujours auprès de nous le passeport de ses défauts ; & dans le fond , c'est fort bien fait à nous d'être comme cela ; c'est le lien de la société des hommes que cet éblouissement de notre raison , que cette indulgence favorable aux foiblesses de ceux qui nous priment , & de qui nous sommes les inférieurs de façon ou d'autre.

Je continuois mes remarques sur cette foule de monde qui nous arretoit à la porte , lorsqu'enfin nous eûmes le passage libre. J'allai donc souper chez la personne avec qui j'étois : nous y trouvâmes son frere avec une jeune Dame & un jeune Cavalier de fort bonne façon tous deux. Je vis bien pendant le repas qu'ils avoient envie de se plaire l'un à l'autre ; & moi , qui ne suis plus d'âge à plaire à personne , je pris le parti de m'amuser du petit spectacle qu'ils m'alloient donner. A les entendre parler , je commençai d'abord par sen-

tir qu'ils alteroient le son naturel de leur voix , pour y couler du gracieux , & qu'en prononçant , il n'y avoit pas jusqu'aux mouvemens de leur bouche , qu'ils ne voulussent affortir avec leurs tendres idées. J'aurois mieux travailler toute une journée , comme un Crocheteur , que d'effuyer , deux heures seulement , la fatigue qu'ils se donnoient , pour imaginer un caractère d'action , qui jetât du goût dans les bras , dans les mains , dans la tête , dans les habits mêmes. Je n'eus pas le temps de voir toute la Comédie ; le frere de la Dame , après le repas , me pria d'écouter la traduction qu'il avoit faite d'un Manuscrit Espagnol , où , entr'autres choses , il me lut un songe dont je suis d'avis de donner ici le commencement ; je dis mal , ce n'est qu'une introduction au songe : c'est un jeune Seigneur Espagnol qui parle.

„ Chacun croit les usages de son
 „ pays les meilleurs , & les plus sen-
 „ sés. Il y avoit déjà quelque temps
 „ que j'étois dans les Gaules , quand
 „ un François , que j'avois vû en Ita-
 „ lie , vint me voir. Nous allâmes

„ souper ensemble. Après le repas,
 „ notre conversation roula sur l'a-
 „ mour. Il me fit un portrait des ma-
 „ nieres d'aimer de son pays, & je
 „ lui peignis l'espece d'amour qui re-
 „ gnoit dans le nôtre. Ce sujet fut
 „ entre nous une matiere de dispute
 „ assez amufante. Nous examinions
 „ à qui des deux amours il falloit don-
 „ ner la préférence ; nous pesions nos
 „ raisons. Quand il tenoit la balan-
 „ ce , les siennes l'emportoient ;
 „ quand je la tenois , les miennes
 „ avoient leur revanche. Notre exa-
 „ men produisit cependant quelque
 „ chose ; c'est que nous nous retira-
 „ mes un peu plus éloignés de nous
 „ accorder , que nous ne l'avions été
 „ d'abord. J'allai me coucher , l'es-
 „ prit rempli de la question que nous
 „ avions agitée , & je m'endormis
 „ du sommeil le plus profond. Dans
 „ cet état , je fis un rêve assez singu-
 „ lier , & si frappant , qu'à mon ré-
 „ veil , je n'en perdis pas la moindre
 „ circonstance.

Je m'arrête - là , & c'est jusqu'où
 j'ai pû déchiffrer l'écriture du Tra-
 ducteur , que je prierai de m'aider à

lire le reste, que je donnerai la première fois.

QUATRIÈME FEUILLE.

J'Ai promis dans la dernière Feuille du Spectateur un rêve tiré d'un Manuscrit Espagnol ; mais je ne puis m'empêcher de le différer : j'ai quelque chose de plus pressant à dire. Je cede à des réflexions moins amusantes, mais plus instructives : je me reprocherois d'écarter la situation d'esprit où je me trouve : je me livre aux sentimens qu'elle me donne, qui me pénètrent, & dont je voudrois pouvoir pénétrer les autres. Jamais, peut-être, ne me reviendroient-ils avec ce caractère d'attendrissement qu'ils portent. Je m'imagine en devoir compte aux autres ; & je vais essayer de faire passer dans leur ame toute la chaleur de l'impression qu'ils me font.

Je viens de rencontrer, ce soir, dans le détour d'une rue, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône : elle pleuroit à chaudes larmes ; son afflic-

tion m'a touché ; je l'ai regardée avec attention ; je lui ai trouvé de la douceur & des graces dans la physionomie ; beaucoup d'abattement, avec un air confus & embarrassé. Son habit , quoique mauvais , marquoit une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous , lui ai-je dit ? hélas ! Monsieur , c'est que je suis dans un état affreux , m'a-t'elle répondu : mais d'un ton qui m'a faisi , & qui marquoit une désolation profonde.

Là-dessus j'ai été tenté de la laisser , sans lui en demander davantage , pour me sauver de l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inspirer pour elle ; mais je n'ai pû me débarrasser de la pitié qu'elle m'avoit faite : il auroit fallu prendre trop sur moi , & ce ménagement pour moi-même m'auroit mis plus mal à mon aise , que la plus triste sensibilité pour ses malheurs.

Je l'ai donc tirée à quartier , & dans un endroit où je pouvois l'écouter paisiblement Mademoiselle , vous me paroissez dans une grande peine , lui ai-je dit , en lui donnant quelque argent : que vous est-il arri-

36 LE SPECTATEUR

vé . . . ? elle ne m'a répondu d'abord que par des sanglots : ses larmes ont coulé avec plus d'abondance ; enfin , s'étant un peu remise ; puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction , m'a-t'elle dit , je vais vous en instruire.

„ Je suis une fille de famille ; mon
 „ pere avoit une Charge assez con-
 „ siderable en Province ; il mourut ,
 „ il y a trois ans : le jeu avoit dé-
 „ rangé ses affaires , & ma mere est
 „ restée veuve , chargée de trois fil-
 „ les , dont je suis l'aînée. Nous som-
 „ mes venues à Paris , ma mere &
 „ moi , après avoir vendu tout ce qui
 „ nous restoit , pour hâter la décision
 „ d'un procès dont le gain nous ré-
 „ tablirait. Il y a dix-huit mois que
 „ nous sommes ici. Notre Partie , qui
 „ est puissante , & qui prévoit qu'un
 „ Arrêt ne lui peut être favorable ,
 „ a eu assez de crédit pour le recu-
 „ ler : ces longueurs ont consommé ce
 „ que nous avions. Dans cette ex-
 „ trémité , nous avons tenté de nous
 „ jeter aux pieds de nos Juges , pour
 „ implorer leur justice ; mais au Pa-
 „ lais , nous les avons toujours trou-

22 vés entourés de Clients , parmi les-
22 quels nous n'osions nous mêler ,
22 mal vêtues comme nous sommes ;
22 & chez eux , soit que notre figure
22 ne s'attirât pas l'attention de leurs
22 domestiques , ou que nous vins-
22 sions à de mauvaises heures , on
22 nous a toujours dit que ces Mes-
22 sieurs étoient absens ou occupés ;
22 de sorte que nous n'avons nul ap-
22 pui. On néglige de travailler pour
22 nous , parce que nous n'avons
22 point de quoi payer ; enfin , Mon-
22 sieur , la misere où nous sommes
22 tombées , le chagrin , le mauvais
22 air , & l'obscurité du lieu où nous
22 logeons , la douleur de me voir souf-
22 frir moi-même , & le grand âge ,
22 ont entierement abbatu ma mere :
22 elle est malade , & tout lui man-
22 que , & moi , qui suis au désespoir
22 de la voir dans cet état-là , il faut ,
22 Monsieur , que je combatte enco-
22 re mon amour & ma compassion
22 pour elle. Si je les écoute , je suis
22 perdue : un riche Bourgeois m'offre
22 tous les secours possibles ; mais
22 quels secours , Monsieur ! ils sau-
22 veroient la vie à ma mere ; ils des-

38 LE SPECTATEUR.

„ honoreroient éternellement la mien-
„ ne : voilà mon état ; en est-il de
„ plus terrible ? j'aime ma mere , &
„ je lui suis chere ; elle meurt , cela
„ me fait trembler pour nous deux.
„ Dans mon affliction , je lui ai dit les
„ offres de l'homme dont je vous par-
„ le. A mon récit , j'ai cru qu'elle
„ alloit expirer entre mes bras ; elle
„ m'a baignée de ses larmes ; elle
„ a jetté sur moi des yeux tout éga-
„ rés , & s'est retournée de l'autre
„ côté , sans me dire une seule pa-
„ role. Je ne sçais pourquoi je ne l'ai
„ point pressée de me parler ; il sem-
„ ble que cette femme vertueuse ait
„ perdu tout courage , & succombe
„ sous notre malheur ; & moi , je
„ voudrois mourir pour être délivrée
„ du péril de la voir.

Tout honnête homme sentira com-
bien les discours de cette fille ont dû
me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai
pû ; j'ai joint à cela des conseils que
j'ai crus les plus convenables , & me
suis retiré chez moi presque aussi affli-
gé qu'elle.

Qu'il est triste de voir souffrir quel-
qu'un , quand on n'est point en état

de le fecourir, & qu'on a reçu de la Nature une ame fenfible qui penetre toute l'affliction des malheureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'est comme une néceffité de la comprendre, & de ne rien perdre de la douleur qui peut en rejaillir fur elle-même !

Juste Ciel ! quels font donc les deffeins de la Providence dans le partage myfterieux qu'elle fait des richesses ? pourquoi les prodigue-t'elle à des hommes fans fentiment, nés durs & impitoyables ? pendant qu'elle en eft avare pour les hommes généreux & compatiffans, & qu'à peine leur a-t'elle accordé le néceffaire. Que peuvent, après cela, devenir les malheureux, qui par-là n'ont de reflource, ni dans l'abondance des uns, ni dans la compaffion des autres ? Mais ces réflexions, qui naiffent de mon impuiffante médiocrité, m'écartent de celles que me fournit l'avanture de la jeune fille en queftion.

Homme riche, vous qui voulez triompher de fa vertu par fa mifere, de grace, prêtez-moi votre attention. Ce n'eft point une exhortation pieu-

se, ce ne sont point des sentimens dévots que vous allez entendre : non, je vais seulement tâcher de vous tenir les discours d'un galant homme, sujet à ses sens aussi bien que vous, foible, & si vous voulez vicieux ; mais chez qui les vices & les foiblesses ne sont point féroces, & ne subsistent qu'avec l'aveu d'une humanité généreuse. Oui : vicieux encore une fois ; mais en honnête homme, dont le cœur est heureusement forcé, quand il le faut, de ménager les intérêts d'autrui dans les siens, & ne peut vouloir d'un plaisir qui feroit la douleur d'un autre.

Je vous suppose jaloux de l'estime des hommes, & du droit de vous estimer vous-même. Si vous n'êtes comme je le dis, ce n'est plus à vous à qui je parle ; vous n'êtes que la moitié d'une créature humaine ; vous en avez la figure & le penchant au mal ; mais vous n'en avez ni la dignité, ni la noblesse ; & pour lors, je m'adresse à d'honnêtes gens, qui, dans une aventure comme la vôtre, pourroient se démentir, & se livrer à l'amour d'un vice odieux, préférable-

ment au goût de vertu & de générosité qu'ils ont en eux ; goût secourable , qu'ils feroient peut-être avorter dans leur ame ; qui cependant les presseroit , qui les poursuivroit , qu'ils écarteroient , qui reviendrait à la charge ; enfin , qu'ils étoufferoient , crainte de l'aimer , d'y céder , de devenir vertueux , & d'y perdre.

Quoi qu'il en soit , écoutez-moi , si vous le pouvez. Que vous deveniez amoureux d'une femme qui peut se passer de vous , que nulle affaire importante n'expose à la nécessité de vous recevoir ; que vous la tentiez par votre opulence ; que vous lui inspiriez l'envie d'être mieux ; qu'à la vue de votre abondance , il lui naisse des besoins qu'elle n'auroit pas connus ; que vous profitiez de ces besoins imposteurs ; que vous jettiez dans son cœur moitié tendresse pour l'amant , moitié foiblesse pour l'homme riche ; vous faites mal , vous êtes un mauvais Chrétien : mais à quelque délicatesse près , dont je comprends qu'il est difficile d'écarter le scrupule , vous êtes encore galant homme , suivant le monde.

42 LE SPECTATEUR

De même : que la jeunesse & les graces de la fille , dont nous avons parlé , vous ayent donné de l'amour ; ce n'est pas là ce qui m'étonne , & ma charge n'est pas de vous inquieter là dessus : mais que ce visage frappé de désespoir , dont la souffrance a défolé les traits ; que ces graces flétries par les larmes n'ayent pas déconcerté votre amour, où n'en aient point fait une protection pour cette infortunée ; que cet amour, loin de la plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une confiance plus brutale ; que la misere la plus féconde en impressions touchantes , ne l'ait déterminée qu'à l'outrage , & non pas aux bienfaits : que vous dirai-je enfin ? qu'à la vûe d'un pareil objet , cet amour ne se soit pas fondu en pitié généreuse ; qu'en écoutant cette fille , la charité ne vous ait pas attendri sur le péril où l'exposoit son malheur ; que le découragement , la lassitude qui pouvoit la prendre , n'ait pas attiré tous vos égards ; que vous ayez pesé son infortune ; que vous en ayez compris l'excès , sans en sentir vos desirs confondus , sans être épouvan-

té vous-même de vous surprendre dans le dessein horrible d'en profiter ; voilà ce qui me passe : c'est une iniquité dont je ne sçais pas comment on peut soutenir le poids ; c'est une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes ! qu'avez-vous dit à cette fille , dont vous avez vû la jeunesse en proie à la fureur des derniers besoins ? malheur à toi que la faim dévore ! à qui t'adresses-tu ? mon incontinence va prendre avantage de ta misere. Si tes besoins te mettoient moins en prise , tu pourrois n'exciter que ma compassion ; mais ils sont extrêmes ; ils me corrompent ; il ne s'agit plus de te plaindre ; ton honneur m'échapperoit , si j'étois généreux : je l'attens de ton désespoir que ma dureté va pousser à bout ; & miserable comme tu l'es , je te vois comme une bonne fortune qui vient s'offrir à ma débauche. Point de secours qui ne fasse ton opprobre ; subis toutes les rigueurs de ton sort ; acheve d'en être la victime ; veux-tu du pain ? deviens infâme , & je t'en accorde : voilà tout

ce que je sens pour toi , voilà le fruit de l'imprudent aveu de ton infortune.

Est-ce-là , ce que vous avez dit à cette fille ? si ce ne sont pas là vos paroles , du moins ce sont vos pensées. Vos pensées ! non je ne le puis croire ; elles ont peut-être menacé de se montrer ; mais vous en avez craint la laideur trop affreuse , & vous vous y êtes refusé. Votre ame n'auroit pû supporter la vûe d'une méchanceté si distincte ; son libertinage n'auroit pû la sauver des remords , de l'horreur d'elle-même , ni des sentimens d'attendrissement qui l'auroient pressée : la victoire auroit été trop sanglante à remporter sur tout cela ; & ce n'est enfin qu'en vous étourdissant sur votre action , que vous l'avez commise. Cependant , valoit-elle que vous renonçassiez à la satisfaction d'être content de vous , que vous étouffassiez l'honnête homme , pour mettre le monstre en liberté ? vous me l'avouerez : vos efforts , pour détruire l'un , vous mettoient mal avec vous-même : vous n'osiez les réfléchir ; vos efforts contre l'autre , auroient

été presque des plaisirs : il y feroit entré je ne sçais quelle douceur de vous trouver dans l'ordre , hors de reproche , & comme en état de vous regarder avec quietude & confiance : il s'y feroit mêlé je ne sçais quel sentiment de votre innocence , je ne sçais quelle suavité , que l'ame respire alors , qui l'encourage & lui donne un avant-goût des voluptés qui l'attendent. Oui : voluptés ; c'est le nom que je donne aux témoignages flatteurs qu'on se rend à soi-même , après une action vertueuse ; voluptés bien différentes des plaisirs que fournit le vice : de celles-ci , jamais l'ame n'en a fatiété ; elle se trouve , en les goûtant , dans la façon d'être la plus délicieuse & la plus superbe ; ce ne sont point des plaisirs qui la dérobent à elle-même ; elle n'en jouit pas dans les ténèbres ; une douce lumière les accompagne , qui la pénètre , & lui présente le spectacle de son excellence. Voilà les plaisirs que vous avez sacrifiés à l'avilissement des plaisirs du vice ; car , que sont-ils ? qu'un état de prostitution pour l'ame , qu'elle ne goûte & ne se pardonne , qu'à la

faveur du trouble qui lui voile son infamie. Mais c'en est assez, ces réflexions m'ont mené trop loin. Il en naît encore de très importantes de l'aventure de cette fille & de sa mère, qui n'ont pû aborder leurs Juges, & dont la pauvreté met les affaires en souffrance; cela me fournit une matière digne d'être traitée dans un autre discours. Juges, que les devoirs de votre état sont nobles! mais je finis: nous les examinerons ailleurs.

CINQUIÈME FEUILLE.

J'AI promis un *Rêve*; je m'en ressouviens; mais, c'est un rêve qui ne roule que sur l'amour. Ami lecteur, en vérité, cela peut se différer. Je me sens aujourd'hui dans un libertinage d'idées, qui ne peut s'accommoder d'un sujet fixe.

Je viens de voir l'entrée de L'INFANTE. J'ai voulu parcourir les rues pleines de monde. C'est une fête délicieuse pour un Misanthrope, que le Spectacle d'un si grand nombre d'hommes assemblés; c'est le temps de sa récolte

d'idées. Cette innombrable quantité d'especes de mouvemens forme à ses yeux un caractère générique. A la fin, tant de sujets se réduisent en un : ce n'est plus des hommes différens qu'il contemple ; c'est l'homme représenté dans plusieurs mille.

Au milieu de mes réflexions , j'ai apperçu un pauvre *Savetier* qui travailloit d'un sang froid admirable dans sa boutique. De temps en temps , il jettoit ses regards sur cette foule de gens curieux qui s'étouffoient ; & il critiquoit après leur curiosité , de ses deux épaules qu'il levoit en pitié sur eux. Il m'a pris envie de voir de près ce Philosophe subalterne , & d'examiner quelle forme pouvoient prendre des idées philosophiques , dans la tête d'un homme qui raccommodoit des Souliers.

Je me suis approché. J'ai fait plus : je lui ai demandé un asyle dans sa boutique contre la foule. Comment ! lui ai-je dit , vous travaillez , pendant que vous pouvez voir de si belles choses , mon bonhomme !

Pardy , m'a-t'il répondu , *Monsieur* , cela est trop beau pour de petites gens.

comme nous ; cela ne nous appartient pas , de voir ces beautés-là : cela est bon pour vous autres gens qui avez votre pain cuit , & qui avez le temps de mettre votre journée à ne rien faire. Voyez-vous , Monsieur , quand on a de l'ouvrage qu'il faut rendre , ou jeûner , fans en avoir envie : le Cheval de bronze marcheroit de ses quatre pattes , que j'aimerois , mardi , mieux le croire , que de l'aller voir. Les fainéans ne valent rien à suivre ; c'est une compagnie qui n'est pas faite pour ceux-là qui n'ont pas moyen d'être comme eux. J'interrompis ce discours d'un sourire... Tenez , ajouta-t-il après , en se retournant , voilà quatre escabeaux dans ma boutique ; je suis content , comme un Roi , avec cela & mes savattes ; je m'en accommode à merveille , quand je ne m'amuse pas à regarder toutes ces braveries-là ; mais si-tôt que je vois tant de beaux équipages , & tout ce monde qu'il y a dedans , mes escabeaux & mes savattes me fâchent ; je deviens triste ; je n'ai plus de cœur à l'ouvrage. Pardy , puisque Dieu m'a fait pour raccommo-
der de vieux souliers , il faut aller
mon

mon train , laisser là les autres , & vivre bon serviteur du Roi & des siens ; le reste n'a que faire de moi , ni moi du reste. J'en ferai bien mieux , quand j'aurai été courir la pretantaine , & gagner plus d'appétit qu'à moi n'appartient d'en avoir. Vous ne sçavez pas ce que c'est que d'être Savetier , cela vous passe.

Ce brute Socrate s'est arrêté-là ; je ne lui ai rien répondu , sinon qu'il avoit raison. La Scène a fini par une petite chanson qu'il a entonnée ; & ma curiosité satisfaite , je me suis retiré de sa boutique , pour aller butiner quelques nouveautés ailleurs.

Je me suis amusé quelque temps de la populace qui se renversoit la tête pour considérer les Arcs de Triomphe ; & dans sa façon de voir , j'ai cru démêler que l'admiration du peuple pour une belle chose ne vient pas précisément de ce qu'elle est belle : mais bien des événemens plus ou moins importans , qui font qu'elle est exposée là , & qui la vantent à son imagination.

J'entendois dire de tous côtés : oh ! que cela est beau ! & moi qui allois au

principe de cette exclamation dans l'esprit du peuple, je la mettois en forme ; & voici l'espece d'argument qu'elle me rendoit. Hé ! vois-tu tout ce monde ? c'est que l'Infante arrive. Tout ce que nous voyons là est fait pour Elle ; regardons bien ; car assurément cela doit être beau. Oh ! que cela est beau !

Il est certain que ces Arcs de Triomphe étoient curieux, & que c'étoit une décoration qui avoit beaucoup de dignité ; mais, en développant l'esprit de cette populace, je voyois de pauvres Enseignes de Cabarets, auxquelles, peut-être, il ne manque, pour être converties en chef-d'œuvres, que d'être exposées pour une aventure de conséquence..

Tableaux de *Raphaël*, disois-je encore en moi-même, si vous étiez à la place de ces mêmes Enseignes, j'aurois grande peur que vos Curieux ne vous prissent pour ce que vous paroissez : je veux mourir, si, en vous voyant, ils s'avisent de vous deviner là. Hélas ! combien est-il de mauvais Tableaux parmi vous, qu'un coup de hazard, qu'une estime visionnaire

qui a fait du progrès, vous a donné pour freres ? & à combien de vos freres a-t-on fait l'injure de ne les pas reconnoître, pour avoir paru trop tard, ou dans une occasion peu favorable ?

En vérité, à cela près que nous vivons, & que nous pensons, nous sommes tous des Tableaux, les uns pour les autres : notre fortune va du moins comme la leur.

Tel est un Raphaël, un Tableau du plus grand prix, je veux dire, un homme né plein d'esprit & de talens ; si le hazard ou sa naissance l'a mal exposé, c'en est fait ; il a beau nous voir, nous parler tous les jours, voilà notre discernement en défaut sur son compte : rien ne nous avertit de ce qu'il vaut, la médiocrité de son état l'enveloppe, pour ainsi dire, d'un nuage qui nous le dérobe : c'est un personnage inutile confondu dans la foule que nous méprisons ; il n'a ni biens, ni rang, ni crédit ; voilà le fantôme qui nous frappe, à la place de l'homme que nous n'appercevons pas ; voilà le masque qui nous cache son visage ; enfin, voilà le tableau, tout beau qu'il est, Enseigne de Cabaret pour toujours.

Tel au contraire est un tableau de *Barbouilleur* ; & je le vois entouré de Curieux qui lui trouvent un vrai mérite qu'il n'a point. Est-il pesant ? parle-t'il peu ? ils me disent que c'est un homme froid , mais plein de jugement & de reflexion. Parle-t-il mal & beaucoup ? qu'il est agréable & vif ! ces curieux sont donc des bêtes ? non , ce sont gens d'esprit , de la meilleure foi du monde , qui le pensent comme ils le disent ; ils ont peut-être eu quelque peine à se le persuader à eux-mêmes ; mais l'homme, dont il s'agit, est dans une opulence ou dans un crédit qui le rend nécessaire , & qui a levé leurs doutes. Ils vous diroient volontiers, je n'ai pas d'abord pris cet homme-là pour ce qu'il est : & vous vous écrierez ! voilà des flatteurs : point du tout ; je vous l'ai déjà dit, ils n'ont pas même cet honneur-là. Il n'y a point d'iniquité dans leur fait , ce sont en cela de vrais dupes , de vrais innocens , dont l'esprit est , pour ainsi dire , aux gages de l'intérêt ; c'est ce misérable intérêt qui a joué ce tour de souplesse à leur jugement , & qui leur fait accroire qu'un grand équipage , un

grand nombre de valets, une bonne table, font de l'esprit, de la pénétration, de la vivacité, & de bons mots.

C'étoit-là à peu près les idées qui me venoient successivement dans la tête, quand le Roi a passé. Le peuple, à son ordinaire, a crié, *Vive le Roi*: j'ai trouvé ces acclamations attendrissantes. C'étoit plus qu'un Roi, plus qu'un Maître qui paroissoit. Ce peuple, dans ses transports, sembloit revêtir ce jeune Prince de titres moins superbes, mais plus aimables, plus touchans, & peut-être plus augustes; c'étoit le bienfaiteur, l'ami de chaque homme de la Nation; c'étoit le protecteur, l'espérance, l'amour, & les délices du peuple, que l'on voyoit passer.

Rois, Princes de la Terre, ce n'est ni la garde qui vous environne, ni cette foule d'hommes soumis qui composent votre Cour, ni vos richesses, ni votre vaste puissance, qui feroient mon envie. Ceux qui, parmi vous, ne sont sensibles qu'à ces avantages, sont simplement des hommes riches, redoutables, puissans, & ne sont pas Rois. Assis sur le Trône, ils ne ré-

54 L'É S P E C T A T E U R

gnent pas ; je les vois dans le sein
 du bonheur sans qu'ils en profitent.
 Autant que leur vie a d'instans , au-
 tant, s'ils veulent , vont-ils goûter de
 plaisirs , mais des plaisirs vraiment
 dignes de leur rang, & dont le Ciel n'a
 destiné l'abondance délicate , que
 pour eux-seuls. Rois , qu'est-ce donc
 que votre condition a de flateur ? quel
 est celui qui regne ? quel est le Prince
 qui jouit des vrais biens attachés au
 Trône ? c'est celui qui sçait faire un
 généreux usage de la crainte & du
 respect que la majesté de son rang
 inspire : cette crainte & ce respect
 sont les moindres de ses droits , ou
 plutôt ils ne sont que lui préparer ses
 véritables droits. Craint, il n'est enco-
 re que le maître : Aimé , le voilà Roi.
 Eh ! comment l'aime-t'on ? comptez
 tous les sentimens de vénération ,
 d'estime , d'admiration , tous les mou-
 vemens de tendresse , de dévouement,
 de confiance , dont l'homme est ca-
 pable , voilà de quoi se compose l'a-
 mour qu'on a pour un maître dans
 qui l'on est charmé de trouver un
 Roi ; enfin voilà les Trésors du rang
 suprême. Un accueil obligeant , un

sentiment de bonté, un sourire, un geste, une parole; Princes, ce sont là pour vous les clefs de ces Trésors. Oui: foyez doux, affables, généreux, compatissans, careffans dans vos discours, & vous êtes possesseurs de ces biens dont l'ambition a fait les grands hommes, & dont à peine ont-ils pû s'acquérir une petite partie.

Quelqu'un que j'ai entendu parler alors, d'un ton de voix extrêmement haut, a mis fin à mes réflexions: là-dessus je me suis retourné, & j'ai vû plusieurs hommes qui en entouroient un autre qui leur parloit avec beaucoup d'action: j'ai soupçonné qu'il y auroit là quelque chose pour moi; je me suis donc approché; je ne répéterai point ce qu'il disoit: il parloit de la dernière Paix avec *l'Allemagne & l'Angleterre*; il jettoit les Ministres dans des intrigues politiques, il s'étonnoit de leur habileté; & je remarquai qu'insensiblement la dignité du sujet étourdissoit cet homme: qu'elle réfléchissoit sur son ame, & la remuoit d'un sentiment d'élévation personnelle. De la façon dont cela se

passoit dans son esprit , je voyois que c'étoit lui qui se reconcilioit avec les Puissances , ou plutôt , il étoit tour à tour *l'Allemagne* , *l'Angleterre* , la *Hollande* , & la *France*. Il avoit fait la Guerre , il faisoit la Paix. L'admiration judicieuse qu'il avoit pour les Ministres , lui en glissoit une de la même valeur pour lui-même. Bientôt les Ministres & lui ne faisoient plus qu'un , sans qu'il s'en doutât. Je sentoie que dans son intérieur il parcouroit superbement un vaste champ de vûes politiques ; il exagéroit sa matiere avec volupté ; c'étoit l'homme chargé des affaires de tous ces Royaumes ; car il étoit Allemand , Hollandois , Anglois , François ; il étoit tout , pour avoir le mérite de tout faire. Quelquefois la difficulté des négociations nécessaires l'étonnoit extrêmement : mais je le voyois venir ; il n'y perdoit rien à s'étonner ; il en avoit plus d'honneur à percer dans les voyes qu'on avoit tenues pour faire réussir ces négociations ; il ne disoit pas tout ce qu'il appercevoit ; il lui suffisoit d'être soupçonné d'une pénétration profonde , & de

voir ses Auditeurs, avouer dans un humble silence, qu'il en sçavoit plus qu'eux.

Quelqu'un de la bande d'un amour propre plus rétif, & plus entendu dans ses interêts, ne trouvoit pas apparemment son compte à fournir son contingent d'étonnement pour le discours de notre Politique. Un petit mot, Monsieur, lui dit-il, de l'air d'un homme qui ne se paye pas de babil, & qui a trop d'esprit pour s'épouvanter de celui d'un autre: prenez bien garde que ces Ministres, que vous louez tant, auroient pû dans telle occasion Monsieur, lui répondit l'autre, en lui coupant la parole, je ne force personne, & vous êtes libre d'en penser ce qu'il vous plaira: ce que j'ai dit, n'en est pas moins juste. Le Censeur, à ces mots, fourit d'un air incrédule, & se tût; & moi je dirois volontiers à tous les Censeurs de son espece; Messieurs ne soyons point de ceux qui cherchent toujours querelle au mérite des belles choses; louons ce qui est louable, & laissez-là ce petit profit d'orgueil que vous trouvez à critiquer.

Rien n'est plus vrai qu'un homme oisif se plaît à disputer son estime à la conduite des personnes en place : il entre dans les dégoûts qu'il prend pour elle certaine audace qui lui rit, qui le venge de son peu de relief, de l'inaction dans laquelle il passe sa journée, & lui donne je ne sçais quel air d'importance momentanée, dont il s'amuse.

Mais je pense que je ferai bien de quitter la plume ; je sens que je m'appesantis. Cette Feuille-ci a été retardée par des accidens qui n'arriveront plus dans la suite ; mais qui pourroient bien avoir causé la langueur que je crois sentir ici.

SIXIÈME FEUILLE.

JE m'amusois, l'autre jour, dans la Boutique d'un Libraire, à regarder des livres ; il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'esprit grave ; il demanda au Libraire ; mais d'un air de bon Connoisseur, s'il n'avoit rien de nouveau : j'ai le *Spectateur*, lui répondit

le Libraire. Là dessus, mon homme mit la main sur un gros livre, dont la reliûre étoit *neuve*, & lui dit, est-ce cela? non, Monsieur, reprit le Libraire: le Spectateur ne paroît que par Feuilles, & le voilà. Fy, repartit l'autre: que voulez-vous qu'on fasse de ces Feuilles-là? cela ne peut être rempli que de fadaïses, & vous êtes bien de loisir, d'imprimer de pareilles choses.

L'avez-vous lû, ce Spectateur, lui dit le Libraire? moi! le lire, répondit-il: non, je ne lis que du bon, du raisonnable, de l'instructif; & ce qu'il me faut n'est pas dans vos Feuilles. Ce ne sont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelque vivacité d'Ecoliers, quelques faillies plus étourdies que brillantes, & qui prennent les mauvaises contorsions de leur esprit, pour des façons de penser légères, délicates & cavalieres. Je n'en veux point, mon cher; je ne suis point curieux d'*originalités* pueriles.

En effet, je suis du sentiment de Monsieur, dis-je alors, en me mêlant de la conversation; il parle en

homme sensé : pures bagatelles que des Feuilles : la raison , le bon sens & la finesse peuvent-ils se trouver dans si peu de papier ? ne faut-il pas un vaste terrain pour les contenir ? un bon esprit s'avisa-t'il jamais de penser & d'écrire autrement qu'en gros volumes ? jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une Feuille d'impression que vous allez soulever d'un soufle ? & quand même elles seroient raisonnables ces idées , est-il de la dignité d'un personnage de cinquante ans , par exemple , de lire une Feuille volante , un colifichet ? cela le travestit en petit jeune homme , & deshonne sa gravité ; il déroge : non , à cet âge-là , tout sçavant , tout homme d'esprit ne doit ouvrir que des *In-folio* , de gros tomes , respectables par leur pesanteur , & qui , lorsqu'il les lit , le mettent en posture décente ; de sorte qu'à la vûe du titre seul , & retournant chaque feuillet du gros livre , il puisse se dire familièrement en lui-même ; voilà ce qu'il faut à un homme aussi sérieux que moi , & d'une aussi profonde réflexion. Là-dessus il se

F R A N Ç O I S. 61

sent comme entouré d'une solitude philosophique, dans laquelle il goûte en paix le plaisir de penser qu'il se nourrit d'alimens spirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raisons graves. Eh bien, Monsieur, qu'en dites-vous? n'est-ce pas-là votre pensée?

Ce discours surprit un peu mon homme. Il ne sçavoit, s'il devoit se fâcher ou se taire; je ne lui donnai pas le temps de se déterminer. Monsieur, lui dis-je encore, en lui présentant un assez gros livre que je tenois : voici un *Traité de morale*; le volume n'est pas extrêmement gros, & à la rigueur on pourroit le chicaner sur la médiocrité de sa forme; mais je vous conseille pourtant de lui faire grace en faveur de sa matière; c'est de la morale, & de la morale déterminée, toute crue. Malpeste! vous voyez bien que cela fait une lecture importante, & digne du flegme d'un homme sensé; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuse, & tant mieux: à notre âge, il est beau de soutenir l'ennui que peut donner une matière naturelle-

ment froide, sérieuse, sans art, & scrupuleusement conservée dans son caractère. Si l'on avoit du plaisir à la lire, cela gâteroit tout : voilà une plaisante morale que celle qui instruit agréablement : tout le monde peut s'instruire à ce prix-là : ce n'est pas là de quoi l'homme raisonnable doit être avide ; ce n'est pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de se fatiguer pour chercher cet utile, & la vaste sécheresse d'un gros livre fait justement son affaire.

Chacun a son goût, & je vois bien que vous n'êtes pas du mien, me dit alors le Personnage qui se retira mécontent & décontenancé, & que peut-être notre conversation reconciliera dans la suite avec les brochures : si ce n'est avec les miennes, qui peuvent ne le pas mériter, ce sera du moins avec celles des autres.

Quoiqu'il en soit, le mépris qu'il a fait du Spectateur, sans le connoître, ne m'empêchera pas de donner la traduction du *Rêve* que j'ai promis, tout frivole qu'en paroîtra le sujet aux personnes qui lui ressemblent,

C'est de l'*Amour* dont il s'agit. Eh bien, de l'amour ! le croyez vous une bagatelle, Messieurs ? je ne suis pas de votre avis, & je ne connois guères de sujet sur lequel le Sage puisse exercer ses réflexions avec plus de profit pour les hommes.

Dirai-je aux personnes, qui n'ont pas daigné lire mes feuilles précédentes, l'origine du rêve en question ? non : mon Libraire me sçauroit mauvais gré de leur épargner l'achat des brochures qui peuvent les mettre au fait de celle-ci, s'ils veulent y être. Quant à ceux qui me lisent, ils se souviendront que c'est un Espagnol qui parle.

„ Je m'endormis donc du sommeil
 „ le plus profond, & je rêvai que je
 „ me trouvois au milieu d'une vaste
 „ campagne, partagée en deux Ter-
 „ res de différentes nature. A droite,
 „ ce n'étoit que fleurs odoriférantes,
 „ & qu'arbres fruitiers ; mais ces fleurs
 „ étoient séches & fanées, & les ar-
 „ bres mouroient de vieillesse. La
 „ campagne de ce côté me paroif-
 „ soit abandonnée ; elle étoit deve-
 „ nue sauvage. Pourquoi, disois-je,

„ laisse-t-on inculte un pays naturel-
 „ lement si fertile ?

„ Alors , en jettant ma vûe un peu
 „ plus loin , je découvris un Palais.
 „ L'Architecture en étoit noble & ma-
 „ jestueuse ; les graces s'y marioient
 „ avec la majesté , & leur accord
 „ donnoit à l'édifice un aspect tou-
 „ chant & respectable.

„ Je jugeai par quelques ruines que
 „ ce devoit être un ancien monu-
 „ ment ; & je regardois avec appli-
 „ cation , quand , au travers de quel-
 „ ques arbres , il parut une femme
 „ dont la beauté me surprit : cepen-
 „ dant , je remarquai quelque tristesse
 „ sur son visage ; elle sourit , en me
 „ voyant , & je m'avançai respec-
 „ tueusement vers elle , pour lui de-
 „ mander où j'étois.

„ Jeune homme , vous êtes en pei-
 „ ne , me dit-elle , & vous ne com-
 „ prenez rien à tout ce que vous
 „ voyez. J'allois vous prier de m'in-
 „ struire , lui répondis-je ; je le veux
 „ bien , repartit-elle : vous voici dans
 „ les terres de l'Amour ; ce Palais an-
 „ tique est sa demeure ; & moi , je
 „ suis l'*Estime* , compagne insépara-
 „ ble de ce Dieu.

„ De grace, expliquez-moi , lui
 „ dis-je , ce que signifient ces arbres ,
 „ ces fleurs fanées , dont l'odeur me
 „ réjouit encore. Cette terre me pa-
 „ roît excellente ; pourquoi ne la cul-
 „ tive-t'on point ? ce n'est plus qu'un
 „ désert : l'amour manque-t'il de su-
 „ jets ?

„ Tout ce que vous voyez , me
 „ dit-elle , n'est fait que pour votre
 „ instruction ; c'est une image des effets
 „ que produisit autrefois l'amour chez
 „ les hommes. Cette Terre figure
 „ leur ame ; ces fleurs & ces arbres ,
 „ sont les vertus que l'amour y faisoit
 „ naître ; l'état mourant dans lequel
 „ vous paroissent toutes ces choses ,
 „ vous marque qu'elles sont ancien-
 „ nes. Cette Terre ne produit au-
 „ jourd'hui ni fleurs fraîches , ni ar-
 „ bres nouveaux ; c'est que l'amour
 „ ne regne plus parmi les hommes ,
 „ & qu'il n'échauffe plus leur ame du
 „ goût des vertus qu'il y faisoit ger-
 „ mer autrefois.

„ Remarquez tous ces arbres frui-
 „ tiers de différente espece ; ils sont
 „ le symbole de la noblesse , de la

„ générosité & de la sagesse des fen-
 „ timens, dont l'amour ornoit le cœur
 „ des plus grands personnages.

„ Parmi ces arbres, vous en voyez
 „ quelques-uns dont il semble qu'on
 „ ait arraché quelques racines; & ces
 „ racines arrachées, signifient les vi-
 „ ces que l'amour a détruit dans ces
 „ grands hommes, ou bien expri-
 „ ment ce qu'il a retranché de vicieux
 „ dans des sentimens mal réglés, &
 „ qu'il a rendus plus humains & plus
 „ louables.

„ Regardez cet arbre plus haut que
 „ les autres, & dont, en quelques
 „ endroits, on a coupé les racines;
 „ il figure les vertus d'un jeune Hé-
 „ ros, qui dût à son attachement
 „ pour une aimable & vertueuse per-
 „ sonne l'estime & l'admiration que
 „ son siècle eut pour lui. Avant que
 „ l'amour l'eût assujettit sous ses Loix,
 „ la grandeur de sa naissance lui inf-
 „ piroit un noble orgueil; mais un
 „ peu d'excès dans cet orgueil en
 „ alteroit la dignité. Ce Héros étoit
 „ généreux, quand il s'offroit des oc-
 „ casions de l'être; mais il ne sçavoit
 „ pas encore chercher ces occasions

„ précieuses : il auroit craint de tra-
 „ hir son rang , s'il les avoit préve-
 „ nues : il envisageoit un air préve-
 „ nant , comme un abbaissement dans
 „ ses pareils , & il auroit cru s'hu-
 „ milier , en se rendant aimable : il
 „ n'estimoit , il ne mettoit encore au
 „ nombre des hommes , que ceux
 „ qui , par leur naissance , pouvoient
 „ ou l'approcher , ou lier commerce
 „ avec lui. C'étoient aussi les seuls qu'il
 „ obligeoit , parce qu'il n'imaginoit
 „ de reconnoissance flatteuse que la
 „ leur : c'étoit au rang de celui sur
 „ qui tomboient ses bienfaits , que
 „ se mesuroit le plaisir qu'il avoit
 „ à les répandre. Il méconnoissoit la
 „ misere la plus touchante , dès que
 „ le malheureux qu'elle accabloit ,
 „ étoit un homme obscur , qui n'eût
 „ offert à sa vertu qu'un exercice
 „ ignoré & sans faste. Ce n'étoit pas
 „ qu'il ne fût naturellement sensible ;
 „ mais sa fierté n'admettoit rien de
 „ généreux , que ce qui étoit super-
 „ be , & vouloit trouver dans les fir-
 „ jets un vain éclat qui les ajustât
 „ à elle , & , pour ainsi dire , justifiât
 „ l'interêt qu'elle y daignoit prendre.

„ Ce Héros étoit plein de valeur dans
„ les combats ; mais d'une valeur
„ aveugle, sujette à se fouiller d'un
„ sang respectable, du sang d'un en-
„ nemi vaincu. Quand il récompensoit
„ un service, ce n'étoit que l'action
„ qu'il payoit : il ne joignoit pas
„ à la récompense cette aimable fa-
„ çon de donner, qui fait précisé-
„ ment le salaire de celui qui a mé-
„ rité qu'on lui donne : il étoit équi-
„ table, & n'étoit pas également bon.

„ Dès qu'il aima, ce ne fut plus
„ le même homme : l'envie de de-
„ venir digne de celle qu'il aimoit,
„ fit disparoître tous ses défauts ; l'a-
„ mour purifia sa valeur & sa fier-
„ té de cet excès qui les deshono-
„ roit toutes deux. Tout l'Empire
„ retentit bien-tôt du bruit de ses
„ vertus.

„ Je ne vous dirai rien des autres
„ arbres, me dit alors cette femme :
„ parcourez dans votre imagination
„ les vertus des plus éclatantes, ces
„ arbres les représentent toutes. A l'é-
„ gard de ces fleurs, dont le nom-
„ bre est presque infini, elles figu-
„ rent de bonnes qualités, d'un prix

» peut-être égal aux vertus des grands
» Personnages ; mais que la condi-
» tion de ceux qui les dûrent à l'a-
» mour rendit moins brillantes , &
» d'une importance plus médiocre ;
» & pour vous en donner une lége-
» re idée , ce sont des yvrognes , de-
» venus sobres ; des débauchés , de-
» venus sages ; des avares , faits gé-
» néreux ; des menteurs , corrigés de
» leur vice , par la honte d'en être
» méprisables ; des brutaux , ramenés
» à un caractère plus doux & plus
» sociable ; c'est de la jeunesse im-
» pudente , devenue modeste & res-
» pectueuse ; des fainéans , devenus
» laborieux ; des hommes sans foi ,
» sans probité , transformés en gens
» d'honneur ; ce sont d'habiles gens
» dans les arts , à qui l'amour inspi-
» ra de l'émulation , & qui crurent
» leurs Maîtresses dignes de la gloire
» d'avoir des Amans illustres par leurs
» talens : ce sont même des coquet-
» tes , dont l'amour a réformé les ma-
» nières , qu'il a guéries de cette in-
» fatiable avidité de plaire , & qui
» ont senti qu'une pudeur scrupuleuse
» étoit le plus aimable trait d'une fem-

» me ; qu'il est honteux de débaucher
 » les cœurs , & glorieux de les atten-
 » drir ; enfin vous voyez dans ces
 » fleurs une infinité de vertus moyen-
 » nes & domestiques.

» Mais avançons vers ce Palais
 » qui a frappé vos regards ; il est
 » temps que vous connoissiez l'amour
 / » & sa fuite ; que vous appreniez ce
 » qu'étoit autrefois son regne ; par
 » quelles actions éclatoit le penchant
 » dont il lioit les ames , & comment
 » s'aimoient les deux sexes : nous des-
 » cendrons dans les Jardins de l'a-
 » mour , vous y verrez des Amans ;
 » vous y verrez du moins des figures
 » qui vous instruiront autant que fe-
 » roit la réalité ; & quand vous au-
 » rez visité ce canton où nous som-
 » mes , on vous conduira dans cette
 » autre Terre que vous avez remar-
 » quée différente de celle où vous êtes.
 » Là , vous verrez un Monstre qu'on
 » appelle *Amour* ; mais marchons , &
 » songez à profiter de tout ce qu'on
 » va vous montrer.

Dans la feuille suivante , je don-
 nerai le reste du Rêve , & j'espere

que ce qu'il a de curieux méritera l'attention de mes Lecteurs.

SEPTIÈME FEUILLE.

JE n'ose me flatter que le Public se soit apperçu que le Spectateur a été interrompu quelques mois : cependant, comme certaines personnes ont parlé de cet Ouvrage avec un peu d'estime, je leur dois compte, ce me semble, des raisons qui en ont retardé la suite ; & les voici.

Soupçonneroit-on un Contemplateur des choses humaines, un homme âgé, qui doit être raisonnable, tranchons le mot, un Philosophe, le soupçonneroit-on de s'être dégouté d'écrire, seulement parcequ'il y a des gens dans le Public qui méprisent ce qu'il fait ? voilà pourtant l'origine de mon dégoût : n'est-ce pas là un louable motif de silence ? quelle misere que l'esprit de l'homme !

Je croyois n'être plus vain ; mais je vois bien que je n'ai changé que de façon de l'être. J'ai cependant fait ce que j'ai pû pour guérir de ma va-

nité ; mais tout ce que mes efforts ont opéré contr'elle, c'est que de courageuse qu'elle étoit autrefois, elle est devenue lâche ; nos foibleſſes, combattues ſous une figure, nous échappent ſous une autre. Il n'est pas queſtion de les détruire ; il s'agit de quelque choſe de plus pénible & de plus glorieux, c'est de les pourſuivre ſans ceſſe.

Oui, Meſſieurs mes Critiques, vos mépris m'avoient découragé ; mais, comment découragé ? c'étoit par vanité mécontente que j'avois diſcontinué d'écrire : ſouffrez donc que je recommence ; je compte encore ſur vos mépris, & je vais m'en ſervir, comme d'une recette contre cette vanité dont je croyois être défait, & qui reparoit métamorphoſée en dégoût. Courage, Meſſieurs ; c'est pour une bonne œuvre que je vous ſollicite : j'étois tout triſte de vous déplaire, parceque cela m'ôtoit l'honneur d'avoir de l'eſprit avec vous. Que je vous aye l'obligation de ne me plus ſoucier de cet honneur-là. Allons, ne vous relâchez pas ; critiquez bien, critiquez mal, n'importe lequel des deux

deux ; mon profit , ou le vôtre , s'y trouvera toujours. Si c'est bien , je dirai que le ciel vous le rende ; je vous regarderai comme mes bienfaiteurs ; j'avertirai le Public de la justesse de vos préceptes : si c'est mal , je tâcherai de vous induire à penser plus juste : j'y contribuerai de toutes mes forces ; j'arrêterai le progrès de vos erreurs , afin de vous épargner le plus de torts que je pourrai : voilà ma charge. A l'égard de ces critiques qui ne sont que des expressions méprisantes , & qui , sans autre examen , se terminent à dire cruellement d'un ouvrage , *cela ne vaut rien , cela est détestable* : nous serons bientôt d'accord là-dessus , & je vous ferai convenir sur le champ , que ces fortes de raisonnemens à leur tour ne valent rien , & sont détestables : qu'un habile homme , après avoir lû un livre , peut bien dire ; *il ne me plaît pas* ; mais ne décidera jamais qu'il est mauvais , qu'après avoir comparé ses idées à celles des autres ; à moins que , tout homme éclairé qu'il est , vous ne lui supposiez une audace , une présomption qui tient ses

lumières en échec, & qui pour l'ordinaire est la marque d'un esprit borné ou mal réglé : car plus on a d'esprit, plus on voit de choses ; & pour lors on démêle, on apperçoit tant de sentimens différens, tant de goûts qui peuvent combattre ou balancer le nôtre, qu'avant que d'avoir pesé le plus ou moins de valeur qu'ils ont tous, on est bien long à se prouver qu'en tous sens ce qui ne nous plaît pas ne doit raisonnablement plaire à personne.

Ah ! que nous irions loin ! qu'il naîtroit de beaux ouvrages ! si la plupart des gens d'esprit qui en sont les Juges, tâtonnoient un peu, avant que de dire, *cela est mauvais*, ou *cela est bon* : mais ils lisent ; & en premier lieu, l'Auteur est-il de leurs amis ? n'en est-il pas ? Est-il de leur opinion en général sur la façon dont il faut avoir de l'esprit ? Est-ce un Ancien ? Est-ce un Moderne ? Quels gens hante-t'il ? Sa Société croit-elle les Anciens, des Dieux ? ne les croit-elle que des hommes ?

Voilà par où l'on débute, pour lire un livre. On lit après ; & que

lit-on ? font-ce les idées positives de l'Auteur ? non , il n'y a plus moyen : son nom , son âge & sa secte les ont métamorphosées , toutes gâtées d'avance , ou toutes embellies.

On ne sçauroit s'imaginer le droit que ces bagatelles-là ont sur l'esprit humain , ni toute la corruption de goût dont elles le pénètrent , ni toute l'industrie machinale qu'elles lui donnent , pour se falsifier à lui-même ce qui lui passera devant les yeux ; pour diminuer , augmenter , arrêter , détourner le plaisir ou le dégoût des sentimens qu'il reçoit.

Après cela , on porte son jugement , parce qu'il faut qu'un homme d'esprit juge ; ne fut-ce que pour mettre son orgueil en possession du respect que ses amis auront pour ce qu'il pense , & qu'enfin il est comptable à l'attente où ils sont , d'une décision quelconque.

On lui fera peut-être des objections de bon sens , quand il aura prononcé ; mais voilà qui est fait ; il a jugé : dût son sentiment pervertir le goût de tout le genre humain ; se doutât-il , malgré lui , qu'il s'est trom-

pé ; plutôt que de se dédire , il armera son esprit contre son esprit même ; il confondra ses lumières par ses lumières mêmes ; il s'irritera de voir clair après coup , & parviendra à se persuader qu'il ne voit rien ; tout cela , pour se conserver de bon droit l'honneur d'avoir tout vû d'abord : car notre amour propre est inconcevable ; il ne veut jouir que d'une gloire légitime ; il est d'un scrupule infini là-dessus ; & ce même amour propre si scrupuleux , quand il soupçonne qu'il ne la mérite pas , ce n'est pas de sa gloire dont il se défait , c'est du soupçon de l'avoir mal acquise ; moyennant quoi , le voilà plein de quiétude , & tout aussi fier qu'il aime à l'être.

Cependant le jugement qu'on a porté va son train , sert de règle à je ne sçais combien de génies naissans , qui s'y conforment , qui souffrent pour s'y conformer , & qui ne font rien qui vaille.

Je crois pour moi , qu'à l'exception de quelques génies supérieurs , qui n'ont pû être maîtrisés , & que leur propre force a préservés de toute

mauvaise dépendance ; je crois , dis-je , qu'en tout siècle la plupart des Auteurs nous ont moins laissé leur propre façon d'imaginer , que la pure imitation de certain goût d'esprit que quelques Critiques de leurs amis avoient décidé le meilleur. Ainsi nous avons très-rarement le portrait de l'esprit humain dans sa figure naturelle : on ne nous le peint que dans un état de contorsion ; il ne va point son pas , pour ainsi dire ; il a toujours une marche d'emprunt qui le détourne de ses voyes , & qui le jette dans des routes stériles , à tout moment coupées , où il ne trouve de quoi se fournir qu'avec un travail pénible. S'il alloit son droit chemin , il n'auroit d'autre soin à prendre que de développer ses pensées ; au lieu qu'en se détournant , il faut qu'il les compose , les assujettisse à un certain ordre incompatible avec son feu , & qui écarte l'arrangement naturel qu'ameneroit une vive attention sur elles.

Est-ce là l'esprit , après cela ? non : nous ne voyons point là ce qu'il est ; mais bien ce que des égards pour

78 LE S P E C T A T E U R
des sentimens inconsiderés le font
devenir.

Combien croit-on, par exemple, qu'il y ait d'Ecrivains qui, de peur de mériter le reproche de n'être pas naturels, font justement tout ce qu'il faut pour ne pas l'être ? d'autres, qui se rendent fades, de crainte qu'on ne leur dise qu'ils courent après l'esprit : car courir après l'esprit, & n'être point naturel, voilà les reproches à la mode.

Mais, dira-t'on, il faut pourtant des Critiques. Oui, sans doute, il en faut ; mais je voudrois des Critiques qui pussent corriger, & non pas gâter, qui réformassent ce qu'il y auroit de défectueux dans le caractère d'esprit d'un Auteur, & qui ne lui fissent pas quitter ce caractère ; mais il faudroit aussi pour cela, s'il étoit possible, que la malice, ou l'inimitié des partis n'alterât pas les lumières de la plûpart des hommes, ne leur dérobat pas l'honneur de se juger équitablement, n'employât pas toute leur attention à s'humilier les uns les autres, à deshonorer ce que leurs talens peuvent avoir d'heureux,

à se ruiner réciproquement dans l'esprit du Public ; de façon que , sur leur rapport , vous lecteur , vous méprisez souvent des ouvrages que vous estimeriez : ou , si vous les avez lus , je gagerois bien que les endroits , où l'Auteur a pensé le mieux , vous ont paru les plus mauvais , par la raison qu'ils vous ont fait plus d'impression que le reste , & que , disposé comme vous étiez , cette impression a dû vous choquer au même degré qu'elle vous auroit plu.

Ne vous a-t'on pas dit que cet Ecrivain couroit après l'esprit ? n'étoit point naturel ? Eh bien ! n'avez-vous pas senti qu'on avoit raison ? le moyen de n'en pas convenir ! en le lisant , vous avez trouvé un génie doué d'une pénétration profonde , d'une vûe fine & déliée , d'un sentiment nourri par tout , d'un goût de réflexion philosophique ; avec ce génie-là , avec un naturel si riche , & si supérieur , on est par-dessus le marché nécessairement singulier , & d'un singulier très-rare ; cela est donc clair : il n'est point naturel ; il court après l'esprit.

Voilà comme on vous dupe , lecteur , voilà les surprises qu'on fait au Public : & comment on peut frustrer les talens les plus estimables des éloges qui leur sont dûs.

Quand je songe à cette critique , surtout à celle de courir après l'esprit , je la trouve la chose du monde la plus comique , tant j'ai de plaisir à me représenter la commodité dont elle est à tous ceux qu'elle dispense heureusement d'avoir de l'esprit , & qui ne l'attraperoient point , quand ils courroient après ; & en effet il y a bien des ouvrages qui ne subsistent que par le défaut d'esprit , & leur platitude fait croire à certains Lecteurs qu'ils sont écrits d'une manière naturelle : au surplus , pourvû qu'on adore *Homere , Virgile , Anacreon , &c.* on peut avoir de l'esprit , tant qu'on pourra ; les amateurs des Anciens ne vous le reprocheront pas , & je connois des Ecrivains rusés , qui ont dix fois plus d'esprit qu'il n'en faudroit pour être persécutés , si la Religion dont ils font profession pour les Anciens ne les fauvoit.

Je disois l'autre jour à un de mes

amis, à qui les reproches, dont j'ai parlé, sont ordinaires; sçavez-vous bien ce que chez certaines gens signifient ces mots, *ils courent après l'esprit?*

Comment! Messieurs les Modernes, petits marmoufets, vous prétendez valoir & surpasser des Auteurs qui sont en *grec* & en *latin*, & que j'étudie depuis vingt ans. Si le monde alloit vous en croire, que deviendrois-je, moi, qu'on associe au respect qu'on leur rend? faudra-t'il me réduire à l'affront de vous admirer, vous avec qui je vis tous les jours? oh! il y a bonne justice, & moyennant ce que nous allons dire, la plupart de ceux qui vous liront, & à qui notre querelle n'importe en rien, se voyant appuyés, seront bien aises de disserter cavalierement sur votre compte, d'oser secouer la tête, & d'avoir des dégoûts en vous lisant; ils s'imagineront gagner à ce qu'ils vous feront perdre; car voilà l'homme: & en effet, ils auront raison de vous trouver mauvais. De bonne foi, je sens que vous l'êtes; eh si! vous cherchez à briller dans

82 LE SPECTATEUR

vos ouvrages , vous voulez être spirituels : vous n'y êtes point ; ce n'est point là la nature , vous courez après l'esprit.

C'est-là à peu près , dis-je à mon ami , ce que veulent dire certaines gens , en tenant les discours que vous teniez tout-à-l'heure. Les Auteurs plats leur servent de troupes auxiliaires ; & voici ce que ceux-là disent à leur tour , ou du moins ce que chacun d'eux pense.

Ces gens contre qui on crie me chagrinoient : il me falloit tous les jours aller aux expédiens , pour ne me pas douter que je valois moins qu'eux ; & j'entends qu'on dit qu'ils ne sont point naturels , qu'ils courent après l'esprit : ma foi , cela est vrai , & bien trouvé ; & grace au ciel , me voilà meilleur qu'eux : oui , Messieurs , lisez-moi ; vous verrez un homme qui pense simplement , raisonnablement , qui va son grand chemin , qui ne pétille point ; & voilà le bon esprit.

Je crois que mes Lecteurs voudront bien me passer mes gayetés sur ce chapitre-là. Je me joue des hom-

mes en général, & je n'attaque personne ; je paroïs aujourd'hui n'apostropher que les amateurs des Anciens ; un de ces jours les Modernes auront leur tour ; je m'y engage, & je promets que leur article vaudra bien celui-ci ; car je ne suis d'aucun parti : *Anciens & Modernes*, tout m'est indifférent : le temps auquel un Auteur a vécu ne lui nuit ni ne lui sert auprès de moi. J'adopte seulement, le plus qu'il m'est possible, les usages & les mœurs, & le goût de son siècle, & la forme que cela fait ou faisoit prendre à l'esprit ; après quoi, je vais mon train. Si c'est une Traduction du grec, & qu'elle m'ennuie, je panche à croire que l'Auteur y a perdu ; si c'est du latin, comme je le sçais, je me livre sans façon au dégoût, ou au plaisir qu'il me donne ; bien entendu que c'est dans les choses que j'entends parfaitement, & qui n'ont pas besoin de l'Histoire particulière du temps ; & l'on auroit beau me dire, cela ne vaut rien, ou cela est excellent ; on ne me donne de disposition ni pour, ni contre ; je lis le livre, & le jugement que j'en for-

84 LE SPECTATEUR

me m'appartient à moi, & à mes lumieres sûres ou non sûres, fort pur de toute prévention, & est à moi, tout comme si j'étois seul au monde; & il seroit à souhaiter que nous fussions tous de même. Les Anciens avoient plus d'esprit que nous; nous avons plus d'esprit que les Anciens: voilà les vraies causes de la corruption du goût, s'il vient à se corrompre.

Est-ce le génie des Auteurs Grecs qu'il faut que ce jeune homme imite? non: leurs idées ont une sorte de simplicité noble qui naît du caractère des actions qui se passoient alors, & du genre de vie qu'on menoit de leur temps. Ils avoient, pour ainsi dire, tout un autre Univers que nous: le commerce que les hommes avoient ensemble alors ne nous paroît aujourd'hui qu'un apprentissage de celui qu'ils ont eu depuis, & qu'ils peuvent avoir en bien & en mal. Ils avoient mêmes vices, mêmes passions, mêmes ridicules, même fond d'orgueil ou d'élévation; mais tout cela étoit moins déployé, ou l'étoit différemment. Je ne sçais.

lequel des deux c'est. Quoi qu'il en soit, l'homme de ce temps-là est étranger pour l'homme d'aujourd'hui ; & en] nous supposant comme nous sommes , c'est-à-dire , en étudiant le goût de nos sentimens aujourd'hui , il est certain qu'on verra que nous avons des Auteurs admirables pour nous , & qui le feront à l'avenir pour tous ceux qui pourront se mettre au vrai point de vûe de notre siècle.

Eh bien ! un jeune homme doit-il être le copiste de la façon de faire de ces Auteurs ? non : cette façon a je ne sçais quel caractère ingénieux & fin , dont l'imitation littérale ne fera de lui qu'un singe , & l'obligera de courir vraiment après l'esprit , l'empêchera d'être naturel : ainsi , que ce jeune homme n'imité , ni l'ingénieux , ni le fin , ni le noble d'aucun Auteur ancien ou moderne , parce que , ou ses organes l'assujettissent à une autre sorte de fin , d'ingénieux , de noble , ou qu'enfin cet ingénieux & ce fin qu'il voudroit imiter , ne l'est dans ces Auteurs qu'en supposant le caractère des mœurs qu'ils ont peinte ; qu'il se nourrisse seu,

lement l'esprit de tout ce qu'il leur sent de bon , & qu'il abandonne après cet esprit , à son geste naturel. Qu'on me passe ce terme , qui me paroît bien expliquer ce que je veux dire ; car on a mis aujourd'hui les Lecteurs sur un ton si plaisant , qu'il faut toujours s'excuser auprès d'eux , d'oser exprimer vivement ce que l'on pense ; mais il me semble qu'il y a long-tems que j'écris ; & si je ne finissois , la matière me meneroit trop loin.

HUITIÈME FEUILLE.

DANS ma dernière Feuille, je jettai quelques idées au hazard sur les critiques que l'on fait aujourd'hui de la plûpart des ouvrages d'esprit , & sur la corruption de goût que peuvent entraîner ces critiques , qui partent moins du bon sens , que de l'inimitié des partis , & des préventions jalouses où l'on est aujourd'hui les uns contre les autres.

Mais comme je ne traitai pas la chose d'une façon méthodique , & que je pris mes réflexions comme elles

venoient, je pourrois bien un de ces jours argumenter dans les formes, & prouver qu'écrire naturellement, qu'être naturel, n'est pas écrire dans le goût de tel Ancien, ni de tel Moderne, n'est pas se mouler sur personne quant à la forme de ses idées; mais au contraire, se ressembler fidèlement à soi-même, & ne point se départir ni du tour, ni du caractère d'idées pour qui la Nature nous a donné vocation: qu'en un mot penser naturellement, c'est rester dans la singularité d'esprit qui nous est échûe, & qu'ainsi que chaque visage a sa physionomie, chaque esprit aussi porte une différence qui lui est propre: que la correction qu'il faut apporter à l'esprit, n'est pas de l'arracher à cette différence; mais seulement de purger cette même différence du vice qui peut en gêner les graces, de lui ôter ce qu'elle peut avoir de trop crud, & de lui procurer ce qu'il arrive aux physionomies les plus singulieres qui ne changent point; mais qui, par le commerce que les hommes ont ensemble, contractent je ne sçais quoi de

liant qui les mitige , nous apprivoise avec elles , & nous rend par-là leur singularité agréable , ou du moins curieuse ; & qu'enfin , lorsqu'il a paru un beau génie dans certain genre , il n'est pas raisonnable de le proposer autrement aux autres , que comme un génie qui peut servir à exciter les forces du leur , & non pas comme un modele sur lequel il faille calquer sa façon de penser pour être habile homme ; & qu'il est absurde de dire d'un homme qui a travaillé dans le même genre , qu'il a mal réussi , parce qu'il n'aura pas travaillé dans le même goût ; que c'est tout comme si l'on disoit à toutes les femmes aimables : n'entreprenez pas d'être gayer , ou d'être tendres : on se moqueroit de vous ; car vous n'avez ni la couleur , ni les traits de Madame une telle , dont les gayerés , & la tendresse , ont tant réussi ; & ce n'est précisément qu'avec cette couleur & ces traits qu'on peut inspirer de la joye ou de l'amour d'une certaine sorte , hors de laquelle nous ne voulons ni aimer , ni nous réjouir .

Par cette fantaisie-là, il n'y auroit peut-être point de femme dont le visage ne fût mis au rebut ; mais heureusement pour nous , & pour la plus belle moitié du monde , la diversité là-dessus n'a point de travers d'esprit à craindre de notre part ; la Nature nous l'a trop bien recommandée , & de ce côté-là nous nous prêtons docilement aux aimables variétés que cette Nature nous présente.

Pourquoi donc les rebutons-nous dans les productions d'esprit , & tâchons-nous de les décrier ? Seroit-ce qu'il est mortifiant d'avouer le plaisir que nous font les ouvrages des autres ? Est-ce que nous ne voulons ni les estimer , ni qu'on les estime ? Que le talent d'Auteur traîne après lui de petiteffe !

J'adresse ceci à tous ceux qui se mêlent de belles lettres ; en un mot, aux deux partis qui regnent aujourd'hui , & qui ont chacun leur formule de critique , & chacun leurs Partisans , leurs Elèves , qui sont les dupes des deux partis.

A l'égard de ces dupes , ils peuvent ne plus l'être , quand ils vou-

dront ; & cela , fans qu'il leur en coûte aucun examen fatiguant.

Voulez-vous ſçavoir ceux à qui d'entre les deux partis , vous devez le plus d'eſtime ? La recette eſt sûre : écoutez les Auteurs eux-mêmes : remarquez bien ceux qu'ils prennent à tâche de décrier , contre leſquels ils employent le plus de raifonnemens & de diſſertations ; ceux contre qui leur critique ou leur mépris mord avec le plus d'emportement ; & cet emportement , tâchez de le démêler , tout maſqué qu'il ſera quelquefois d'un air de diſcrétion ou d'indifférence jalouſe ; ſouvent même vous verrez attaquer les gens d'une manière oblique ; on les accablera ſous le nom d'un tiers qu'on ſuppoſera entiché de leur doctrine , fans compter mille autres petites rubriques d'inimitié qu'on employera pour leur ruine.

Encore une fois , remarquez bien ceux que cela regarde ; & voilà qui eſt fait : tenez-les à votre tour pour d'habiles gens ; vous venez de les entendre louer : car dans la profeſſion , on ne ſe loue pas autrement.

Oui, toutes les injures qu'on leur a faites font vraiment autant d'éloges dont vous ferez l'estimation, au degré de venin & de subtilité que portent ces injures mêmes; & croyez ce que je vous dis, comme vous croyez au produit d'une somme calculée dans la dernière exactitude.

Nous avons beau dissimuler le mérite qui nous blesse; nous avons beau l'attaquer: il a cet avantage sur notre malice, qu'elle ne peut se sauver d'en faire l'aveu. Oui, il en faut venir là de bonne ou mauvaise grace; le reconnoître avec une franchise généreuse, ou lui rendre hommage par les marques honteuses de notre jalousie.

De tous les mensonges le plus difficile à bien faire, c'est celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une vérité glorieuse à nos Rivaux; notre amour propre, avec toute sa souplesse, est alors défaillant en ce point, qu'il ne peut dans ses fourberies se déprendre de la passion qui l'agite; cette passion le suit; il ne peut se l'assujettir; ni la soustraire; elle est empreinte dans tout ce qu'il nous fait

dire ; on la voit , & cela trahit sa malice , & l'en punit.

J'ai une preuve toute récente de ce que je dis. Je suis à la campagne , & hier je rendis visite à une Dame assez jolie & d'un assez bon air. Je ne la connoissois pas encore , & des amis communs m'avoient mené chez elle.

Dans la conversation on vint à parler d'une autre Dame , voisine de celle chez qui j'étois , & que je devois voir aussi le lendemain pour la première fois . . . C'est une fort-aimable femme , dit alors quelqu'un de la compagnie ; à cela , pas un mot de réponse de la part de la Dame qui étoit présente : mais en revanche , question subite, faite à propos de rien, sur le tems que j'avois envie de passer à la campagne.

Bon , dis-je en moi-même bon , pour la Dame dont on a parlé , elle est aimable ; c'est un fait , & peut-être plus aimable que celle à qui je parle (qui ne l'étoit pourtant pas mal :) ce peut-être que je formois se convertit bien tôt en certitude.

Quelqu'un reprit le discours sur la

Dame, dont le silence de l'autre avoit ébauché l'éloge, & dit : on m'assûroit, l'autre jour, que son mari étoit jaloux, & il est vrai qu'on peut l'être à moins Lui jaloux ! répondit-elle alors ; c'est un conte que cela. Madame est d'une conduite si sage que cette foiblesse-là ne seroit pas pardonnable à son mari ; & d'ailleurs, c'est une femme qui a beaucoup d'agrémens, il est vrai ; mais n'avez-vous pas remarqué qu'elle est d'une physionomie extrêmement triste ? il me semble que non, reprit un de mes amis ; peut-être que je me trompe, dit-elle encore ; mais comme elle n'a gueres de tein, qu'elle a je ne sçais quoi d'un peu rude dans les yeux Elle, gueres de tein, & du rude dans les yeux ! répondit alors un de ces Messieurs en s'écriant : je lui ai toujours trouvé les yeux vifs, & la dernière fois que nous la vîmes, elle étoit plus vermeille qu'une rose Bon ! répartit-elle : le Ciel la préserve d'être toujours vermeille à ce prix-là ; la pauvre femme ! elle avoit une migraine affreuse ; voilà, Monsieur,

d'où lui venoit ce beau tein : non ; non , affurément , le tein n'est pas ce qu'elle a de plus beau , & pour l'ordinaire elle est pâle , aussi est-elle d'une fanté assez infirme ; je ne connois point de femme plus sujette aux fluxions , que celle-là ; cela lui a même gâté les dents qu'elle avoit assez belles. Ecoutez , elle n'est plus dans cette grande jeunesse au moins , elle se soutient pourtant assez bien.

Une visite qui arriva rompit le cours d'une fatyre qui rendoit une femme triste , parce qu'elle étoit modeste , convertissoit la vivacité de ses yeux en rudesse , ne lui souffroit un beau tein , qu'en conséquence d'une migraine , lui remplissoit la tête de fluxions pour lui gâter les dents , & la faisoit infirme pour la vieillir ; fatyre en un mot , qui , en trois ou quatre traits enveloppés dans un air perfide de bienveillance , barbouilloit tous les appas de la Dame en question , ruinoit ses dents , sa fanté , sa jeunesse , son tein , & le feu de ses yeux.

Pour moi , sur ce portrait-là , je m'attendis à voir une femme char-

mante ; car tant de fiel , qu'on venoit de répandre sur elle , ne pouvoit tirer sa source , que d'une jalousie douloureusement sensible & allumée par de grandes causes.

De forte qu'impatient de vérifier là-dessus mes conjectures , je courus le lendemain chez cette femme triste , pâle , infirme , & âgée. Je ne m'étois pas trompé : je la trouvai telle que je l'avois comprise sous les expressions dont on s'étoit servi contr'elle ; je vis en un mot que j'avois très-sçavamment entendu la langue que parle l'amour propre dans une jolie femme qui en peint une belle.

Cette femme à physionomie triste me parut avoir un air sage : sa pâleur étoit une blancheur mêlée d'un incarnat doux & reposé ; ses yeux rudes jettoient des regards vifs & imposans. A l'égard de son air infirme , on pouvoit le justifier , par je ne sçais quoi de mignard , de tendre , & de languissant , répandu dans sa figure ; au reste , je remarquai que cette Dame crachoit assez souvent ; & ce fut à cela que j'attribuai l'idée des fluxions

qui lui gâtoient les dents ; pour son défaut de jeunesse , je le trouvai , moitié dans beaucoup d'embonpoint , & moitié dans la simplicité de ses ajustemens.

A vous dire le vrai , il n'appartient qu'à l'amour propre piqué , d'apercevoir les rapports éloignés que tant d'avantages pouvoient avoir avec les défauts qu'on m'avoit annoncés.

Oh ! voyons à présent comment s'exprime l'amour propre d'une belle femme , sur le compte d'une autre personne qui n'a que des agrémens subalternes.

Après les complimens requis dans cette visite , cette Dame-ci me demanda si j'avois vû l'autre. Oui , Madame , lui répondis-je Eh bien , Monsieur , qu'en dites-vous , reprit-elle , sans me donner le tems d'en dire davantage ? Estes-vous du goût de tout le monde ? Vous plaît-elle ? & n'ai-je pas là une jolie voisine ? je vous avoue que c'est ma beauté.

Quelle croyez-vous que fût mon idée , en l'entendant parler sur ce ton là ? que si je n'eusse pas déjà vû l'autre

tre

tre, j'aurois deviné là-dessus qu'elle portoit un visage inférieur à celle-ci.

Eh bien ! nos deux femmes, & les *Auteurs* entr'eux, c'est tout un ; & pour mieux dire, je crois qu'on peut juger tous les hommes en général sur la même règle.

Volontiers louons-nous les gens qui ne nous valent pas ; rarement ne censurons-nous pas ceux qui valent mieux que nous : ainsi nous ne louons le mérite d'autrui presque que pour sousentendre la supériorité du nôtre ; & quand nous le blâmons, c'est la douleur de le sentir supérieur au nôtre, qui nous échappe. Mais je laisse là les querelles des *Auteurs*, & les réflexions qu'ils me font faire.

Avant que de finir cette Feuille, je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un Livre que je lisois ce matin, & qui est intitulé *les Lettres Persanes*, dont je n'ai encore lu que quelques-unes ; & par celles-là, je juge que l'Auteur est un homme de beaucoup d'esprit : mais entre les sujets hardis qu'il se choisit, & sur lesquels il me paroît le plus briller, le sujet qui

réussit le mieux à l'ingénieuse vivacité de ses idées ; c'est celui de la *Religion*, & des choses qui ont rapport à elle. Je voudrois qu'un esprit aussi fin que le sien eût senti qu'il n'y a pas un si grand mérite à donner du *joli* & du *neuf* sur de pareilles matieres, & que tout homme qui les traite avec quelque liberté peut s'y montrer spirituel à peu de frais : non que, parmi les choses sur lesquelles il se donne un peu carrière, il n'y en ait d'excellentes en tous sens, & que même celles où il se joue le plus ne puissent recevoir une interprétation utile ; car enfin, dans tout cela je ne vois qu'un homme d'esprit qui badine : mais qui ne songe pas assez, qu'en se jouant, il engage quelquefois un peu trop la gravité respectable de ces matieres : il faut là-dessus ménager l'esprit de l'homme, qui tient faiblement à ses devoirs, & ne les croit presque plus nécessaires, dès qu'on les lui présente d'une façon peu sérieuse.

L'auteur, par exemple, blâme les Loix de l'Europe, contre ceux qui se tuent eux-mêmes ; il les appelle

injustes & furieuses ; il veut qu'on laisse à l'homme le droit de sortir de la vie , quand elle lui est à charge ; il dit que cet homme , en se défaisant , ne fait que changer les modifications de sa matiere , & rendre quarrée une boule que les loix de la création avoient fait ronde.

De l'air décisif dont il parle , on croiroit presque qu'il est entré de moitié dans le secret de cette même création : on croiroit qu'il croit ce qu'il dit , pendant qu'il ne le dit que parcequ'il se plaît à produire une idée hardie.

Quoi qu'il en soit , je crois que j'acheverai son Livre avec autant de plaisir que je l'ai commencé. Je réserve pour la Feuille suivante l'avanture d'une Demoiselle , dont on me rendit l'autre jour un paquet , qui contient des lettres qu'elle m'adresse , dont l'une est pour son Amant , l'autre pour son pere , & l'autre pour moi. Je les produirai toutes trois.



NEUVIÈME FEUILLE.

J'Ai parlé dans ma dernière Feuille de trois Lettres, qu'une jeune Demoiselle, qui m'est inconnue, m'envoya, il y a quelques jours. Elle souhaite que je les rende publiques; & de mon côté je la remercie du plaisir qu'elle me fait, en s'adressant à moi pour ce petit service. J'exhorte les personnes que deux de ces lettres regardent à les lire avec attention, quand je les donnerai: je ne leur demande que cela, persuadé qu'elles produiront l'effet que cette Infortunée en attend.

Je vais commencer par celle qu'elle m'écrit: elle y fait un détail de l'aventure qui l'a conduite au malheur dont elle gémit aujourd'hui. Cette aventure employera peut-être toute cette Feuille-ci; mais je ne puis faire autrement, & dans quinze jours on aura le reste.

MONSIEUR,

» La lecture de quelques-unes de
 » vos Feuilles me persuade que vous
 » avez le cœur bon , & qu'une per-
 » sonne aussi malheureuse que je le
 » suis n'aura pas de peine à vous in-
 » teresser pour elle. Le secours dont
 » j'ai besoin de votre part est que
 » vous produisiez la Lettre que je
 » vous écris , & les deux autres que
 » vous voyez ici ; votre compassion
 » ensuite joindra à cela les réflexions
 » qu'elle jugera les plus capables
 » d'inspirer quelques sentimens d'hon-
 » neur à un homme qui m'a jettée dans
 » l'opprobre , & quelque retour de
 » tendresse à un pere dont je faisois
 » il y a quelques mois les délices ,
 » & dont je fais aujourd'hui la honte
 » & le désespoir. Quelle chute af-
 » freuse ! il y a moins de distance
 » de la mort à la vie , que de l'état
 » où je suis à la situation où j'é-
 » tois.

» Qu'est devenu ce temps où j'é-
 » tois vertueuse ? où j'étois estimée ,
 » autant que chérie ? que d'avanta-

» ges j'ai perdus ? & quelles horreurs
» ont pris leur place ? en quelqu'en-
» droit que tu sois , séducteur de mon
» innocence , homme perfide , que j'ai
» cru l'honneur-même , tu le sçais ,
» & ta conscience te le reprochera
» toujours , quelque grand qu'ait été
» mon amour pour toi , ce n'est point
» par lui que tu m'as vaincue ; ce
» n'est point d'une fille follement
» amoureuse dont tu te joues aujour-
» d'hui. Fusses-tu le plus lâche de tous
» les hommes , tu te souviendras que
» tu dois tout à l'estime infinie que
» j'avois pour toi. Non , perfide , ce
» n'étoit point de la satisfaction de
» mon amour que j'étois jalouse ;
» c'étoit du plaisir de te donner des
» marques de ma confiance ; & tu
» l'as trahie cette confiance que tu
» m'as demandée , mille fois plus res-
» pectable & plus obligeante pour
» toi que ma tendresse même ; tu m'of-
» fris ta foi , je la reçus ; j'aurois
» cru t'outrager en la refusant. Dis-
» moi , as-tu pu te résoudre à ne pas
» mériter un procédé si noble & si
» franc ? peux-tu durer ? peux-tu
» vivre avec l'idée que je suis dé-

» trompée sur ton caractère ? peux-
 » tu , sans être pénétré de confusion ,
 » te représenter l'étonnement mor-
 » tel où je suis ? songe à ces senti-
 » mens dont je t'honorais , dont ma
 » vertu se faisoit même une obliga-
 » tion de t'honorer ; & ces sentimens
 » si glorieux pour toi , compare-les
 » dans le fond de ton ame à ceux aux-
 » quels tu laisses aujourd'hui la mienne
 » en proie. Ces parens , ces amis qui
 » me méprisent à présent , s'ils avoient
 » lu dans mon cœur , si les motifs de
 » ma conduite avec toi leur étoient
 » connus , comme ils te le font , trou-
 » veroient-ils que mon malheur eût
 » d'autre source qu'une crédulité gé-
 » néreuse ? parle , que verroient-ils ?
 » qu'une Infortunée vraiment esti-
 » mable , dans une fille dont ta lâche-
 » té leur fait une indigne. Hélas ! je
 » n'ai d'autre tort que de n'avoir pas
 » rencontré un honnête homme.

» Pardon , Monsieur , mon afflic-
 » tion me distrait de ce que je dois vous
 » dire : apprenez mon aventure. Ce-
 » lui qui me l'a rendue si funeste la lira
 » peut-être ; peut-être il en fera tou-
 » ché : que vous dirai-je ? je voudrois

„ qu'il se repentît , & je le voudrois
 „ pour lui, comme pour moi-même.
 „ Puis-je , après l'avoir tant aimé , ne
 „ pas m'affliger de le voir sans hon-
 „ neur ? Non , je l'avoue ; je ne sçau-
 „ rois m'empêcher , dans ma douleur ,
 „ de confondre sa honte avec la mien-
 „ ne. Tel qu'il est , il a part à mes
 „ pleurs : que sçai-je ? il y a quelque-
 „ fois plus de part que moi-même.

„ Ma mere qui est morte depuis
 „ huit mois , à qui le Ciel a voulu
 „ sans doute épargner la désolation
 „ où je l'aurois mise , si elle avoit été
 „ témoin de mon état ; ma mere que
 „ ma reconnoissance pour l'éduca-
 „ tion vertueuse qu'elle m'a donnée ,
 „ cette mere si tendre , que mon
 „ amour , que mon respect pour sa
 „ mémoire , vange dans le fond de
 „ mon cœur d'un affront qu'elle ne
 „ ressent pas ; ma mere , dont le nom
 „ seul me confond , m'avoit menée
 „ à la campagne chez une Dame de
 „ nos amies , qui alloit, disoit-on, ma-
 „ rier sa fille au fils d'un de ses voi-
 „ sins.

„ Je ne connoissois encore ni la
 „ Demoiselle , ni le jeune homme en

„ question : je trouvai l'une digne de
 „ l'attachement du plus galant hom-
 „ me ; & l'autre hélas ! je le crus
 „ bien différent de ce qu'il se montre
 „ aujourd'hui.

„ Jamais physionomie ne garantit
 „ tant de candeur , n'offrit tant de
 „ graces mêlées avec tant d'apparen-
 „ ce de probité.

„ Un jour , à l'écart , je félicitois sa
 „ maîtresse, qui étoit déjà devenue mon
 „ amie , du bonheur que la fortune
 „ sembloit lui réserver.

„ Mais quelle fut ma surprise ?
 „ quand cette fille , que je croyois
 „ devoir être si contente , me dit
 „ alors . . . j'estime Monsieur * * * , il
 „ est aimable ; & si je voulois un
 „ mari , je lui donnerois la préféren-
 „ ce sur tous les hommes que je con-
 „ nois : mais , ma chere , avec tout
 „ cela , je ne l'épouserai point , foyez-
 „ en bien persuadée ; je ne puis vous
 „ en dire d'avantage , je craindrois
 „ que votre amitié pour moi ne vous
 „ fit révéler le reste de mon secret à
 „ ma mere : mes desseins lui sont aussi
 „ inconnus qu'à vous ; je ne puis
 „ m'en assurer l'exécution , qu'en les

„ taifant , & demain vous ferez mieux
 „ instruite.

„ Tout ce qui me refte à vous dire,
 „ c'eft que je vous aime , & je vou-
 „ drois que l'époux qu'on m'avoit
 „ destiné devînt le vôtre : je lui crois
 „ le caractère auffi aimable que la
 „ figure , j'en ai même quelque preu-
 „ ve. Dès que je fçus ce que nos pa-
 „ rens avoient réfolu de faire de nous,
 „ je lui parus plus férieufe qu'à l'or-
 „ dinaire ; je tâchai par de fréquen-
 „ tes marques d'indifferance de le dé-
 „ goûter d'un mariage que je ne vou-
 „ lois pas accomplir , & que ce peu
 „ d'agrémens qu'il voyoit en moi
 „ pouvoit pourtant lui rendre fouhai-
 „ table. Je m'attendis de fa part à
 „ quelques plaintes qui auroient ame-
 „ né de la mienne une entière expli-
 „ cation de mes fentimens ; mais il
 „ ne me dit rien , & fe conforma fans
 „ murmure à mes manieres.

„ J'en fus étonnée : je craignis (par
 „ vanité peut-être) que cet air fi tran-
 „ quille ne vînt du dépit de me voir
 „ tant de froideur ; je craignis même
 „ que ce dépit ne vînt d'un peu d'a-

„ mour dont je voulois arrêter le pro-
 „ grès.

„ Dans cette pensée , je lui deman-
 „ dai sans façon s'il m'aimoit , & je
 „ le priai de me répondre là-dessus
 „ sans détour.

*Puisque vous m'ordonnez de vous par-
 ler avec vérité , me dit-il , Mademoi-
 selle : voici ce que je pense.*

Toute politesse à part , je n'ai rien
 vu de si aimable que vous : tout ce
 qui peut rendre charmante vous l'a-
 vez avec profusion ; mais, je vous l'a-
 voue , jusqu'ici mes yeux ont plus re-
 marqué cela que mon cœur , parce
 que j'ai toujours été frappé de je ne
 sçais quoi de grave que vous avez
 dans l'esprit ; d'un certain caractère
 de réserve qui est en vous , qui m'in-
 timide & me fait pancher au respect
 plus qu'à l'amour. On va nous ma-
 rier ensemble , & je ne me donnerois
 pas le moindre mouvement pour l'em-
 pêcher ; car je ne crains point ce mo-
 ment-là ; je l'attens gayement , mais
 sans impatience. Voilà mon cœur à
 découvert ; de votre côté , si vous
 m'encouragiez un peu , je vous ai-
 merois sans doute , j'en suis sûr , sans

en avoir d'autre preuve , que la liberté d'esprit où je me trouve.

„ C'en est assez , Monsieur , *lui*
 „ *répondis-je alors* , gardez-vous de
 „ m'en dire d'avantage ; ma résolution est prise depuis long-tems ; je
 „ ne veux point vous encourager à
 „ m'aimer , parceque je ne veux aimer personne ; mais après ce que
 „ vous venez de me dire , je vous
 „ avoue à mon tour que , sans cette
 „ résolution dont je vous parle , vous
 „ auriez bientôt de l'inclination pour
 „ moi , s'il dépendoit de moi de vous
 „ en donner ; mais ne songeons plus
 „ à cela ni l'un , ni l'autre. Jusqu'à
 „ présent nous voilà , grace au Ciel ,
 „ en état de prendre tous deux notre
 „ parti sans peine ; laissons nos
 „ parens dans l'idée qu'ils ont de nous
 „ unir ; vivons comme de coutume
 „ ensemble ; je me charge du soin de
 „ rompre leur projet , quand il en fera
 „ temps.

„ Ce jeune homme , *ajouta cette*
 „ *fille* , en continuant , m'écouta paisiblement , & me quittant ensuite ;
 „ puisque votre cœur ne doit être à
 „ personne , *me dit-il* , je ferai bien de

rompre une conversation que j'ai , ce me semble , écoutée avec une attention dont je me défie ; j'en agirai avec vous à mon ordinaire ; suivez vos desseins , & ne m'en parlez plus , je vous en prie.

Je ne vous ferai point , Monsieur , le détail de tous les discours que nous tînmes mon amie & moi. Quand elle eut achevé son récit , sa mere l'appella quelques momens après : elle se retira , & moi je restai dans une allée du Jardin où nous nous étions promenées ; mais j'y restai toute émue , & comme une personne à qui l'on vient d'apprendre une nouvelle qui la remplit d'esperance & de crainte. Je m'interessois à tout ce qu'on m'avoit dit , sans pouvoir encore démêler pourquoi ; il me sembloit que c'étoit de moi dont nous avions parlé , que c'étoit sur moi que rouloit toute l'avanture. Je faisois des réflexions que je condamnois par d'autres ; je ne sçavois quel parti prendre ; je m'imaginois que je devois me déterminer à quelque chose , & je voyois que j'avois tort de me l'imaginer ; je reconnoissois mon trou-

ble , & je n'en fortois point ; j'en avois peur , & je le rappellois. Cet homme qui n'avoit point d'amour pour mon amie , l'aveu sincere qu'il en avoit fait , cette amie qui méditoit elle-même un deffein , qui fouhaitoit que fon amant vînt à m'aimer , qui me difoit qu'il étoit aimable , & qui me le perfuadoit ; je ne fçais combien de petites remarques qui venoient alors s'offrir en foule à mon esprit ; les regards de ce jeune homme que je me reflouvenois d'avoir souvent surpris fur moi ; ceux que j'avois à mon tour jettés fur lui ; les motifs que je donnois aux fiens ; la confusion où j'étois de ce qu'il avoit pu lire dans les miens ; de simples paroles , des actions que je ne pouvois m'empêcher d'interpreter de fa part , que j'avois crues innocentes de la mienne , & qui ne me le paroiffoient plus , je voyois dans tout cela des prefages qui menaçoient mon cœur d'un accident qui m'attachoit , & que je ne pouvois m'expliquer ; j'y voyois une fatalité , ou plutôt je voulois l'y voir ; je m'égarois dans un cahos de mouvemens , où je m'abandonnois avec

douceur, & pourtant avec peine.

Telle étoit mon agitation, quand retournant dans une autre allée, je rencontrais tout à coup cet objet encore confus de mes pensées, ce jeune homme dont j'étois si occupée.

Je demurai presque immobile à sa vue, je le sentis aimable; je rougis en le sentant, & cependant mon amour alors me parut moins naître que continuer.

Il m'aborda de son côté d'une façon si interdite que je vis qu'il m'aimoit aussi, & que même il m'aimoit depuis qu'il m'avoit vue; je ne doutai pas qu'il ne fût dans un trouble égal au mien, qu'il ne pensât comme moi, qu'il n'eût mes mouvemens, mes réflexions; qu'enfin il ne fût pour moi ce que j'étois pour lui; & par une bizarrerie surprenante, tout cela se trouva vrai.

Son embarras me frappa, le mien l'intimida, parcequ'il le comprit; une intelligence mutuelle nous donna la clef de nos cœurs; nous nous dûmes que nous nous aimions, avant que d'avoir parlé, & nous en fumes tous deux si étonnés que nous nous

hâtames de nous quitter, pour nous remettre.

J'interromps ici la suite de cette histoire dont le reste ne peut se partager. Je viens de recevoir un billet d'un de mes amis, par qui je vais finir ma Feuille. C'est une gayeté dont j'espère que tous mes lecteurs voudront bien rire.

Comme je suis dans l'habitude de vous rendre compte de tout ce qui m'arrive, je vous dirai, mon cher ami, qu'il me tomba l'autre jour entre les mains une Feuille grecque de la *divine Iliade*. O Dieux ! dans quel état la vis-je ! un Grec en seroit mort subitement : mais le Ciel, qui conduit tout, n'a pas voulu qu'il en coûtât la vie à personne, & l'aventure a raté sur moi, qui, par bonheur, suis un ignorant. Imaginez-vous donc que la Feuille de l'homme divin avoit servi à envelopper des denrées d'Epicier ; elle en portoit encore les marques. Je ne m'en étonnai pas : car je la ramassai à la porte de l'Epicier même ; & je jugai tout d'un coup que cette relique du Parnasse ne pouvoit être tombée chez un Moderne

plus *irreligieux*. N'allez pas divulguer cette affaire ; cela ruinerait je ne sçais combien de ces sortes de Marchands qui fournissent quantité de *dévots d'Homere*. Pour moi, qui, comme vous sçavez, me tiens neutre sur tout culte litteraire, je n'ai fait ni bien, ni mal au lambeau grec ; j'en ai vu le caractere, je l'ai remis sagement où je l'avois trouvé, souhaitant que le sort ne conduisît là nul passant de l'observance d'Homere, (sentiment de charité qui ne nuit pas à la neutralité,) & je me suis retiré en essuyant mes doigts qu'il avoit un peu salis. Mandez-moi si je me suis bien comporté ; j'attens votre réponse, & je réserve pour une autrefois à vous raconter une nouvelle aventure, qui regarde nos Modernes. Je suis, &c.

DIXIÈME FEUILLE.

JE me souviens qu'un jour dans une promenade publique je liai conversation avec un homme qui m'étoit inconnu. L'air pesant & tacitur-

ne que je lui trouvois ne me promettoit pas un entretien fort amusant de sa part ; il éternua ; je lui répondis par un coup de chapeau : voilà par où nous débutames ensemble. Après cela vinrent quelques discours vagues sur la chaleur , sur le besoin de pluie , & d'autres questions , qui n'étoient qu'une façon de se dire avec bonté l'un à l'autre : *je n'oublie pas que vous êtes-là.*

Là-dessus , entre plusieurs Dames qui passaient , j'en remarquai une qui dans son air & dans sa physionomie annonçoit je ne sçais quoi de si enjoué , une coquetterie si folâtre , si bruyante , que je ne pus m'empêcher de sourire en jettant mes yeux sur elle , & de dire : *voici une Dame qui doit être de bonne compagnie.*

Je la connois fort , me répondit d'un ton nonchalant mon Camarade , (effectivement ils s'étoient salués.) Elle fait la passion de bien des gens , ajouta-t'il , & son mari en est très-jaloux ; il a toujours peur qu'elle ne vienne elle-même à aimer quelqu'un de ceux qui l'aiment ; mais il n'y a rien à craindre , elle est trop folle.

Comment ! trop folle , dis-je alors : un homme ne peut-il lui paroître aimable ? n'a-t'elle pas des yeux & des oreilles ? oui , Monsieur , reprit - il froidement : mais une femme de ce caractère-là n'acheve jamais ni de vous bien voir , ni de vous entendre , & vous n'avez pas le temps de lui plaire , autant qu'il le faudroit , pour lui faire impression. Pourquoi cela , répondis-je assez surpris de son discours ? pourquoi , dit-il ? c'est qu'une mouche vole & vous croise ; de la mouche elle passe à un miroir qui se présente ; de là à sa cornette , puis à un ruban , puis à autre chose : mais vous la rattraperez peut-être , dis-je alors. Oui-dà , me répondit-il : elle pourra revenir à vous par distraction ; & vous recommencez : mais elle n'y est déjà plus , votre habit vous l'a dérobée , & quand vous lui direz qu'elle est charmante , elle vous répondra que la couleur en est de bon goût.

Cependant , repris-je encore , ces femmes-là veulent vous plaire. Non , Monsieur , me dit - il , ce n'est ni à vous , ni à personne qu'elles veulent

plaire ; c'est à tout le monde , & à tout le monde assemblé : voilà leur Amant , celui qu'elles écoutent & qu'elles aiment : cet objet-là les fixe , elles ne le perdent point de vue , il embrasse , il réunit toutes leurs distractions : car elles ne le quittent à droite , que pour le reprendre à gauche : ce qu'un côté de l'objet perd avec elles , un autre côté le gagne.

Mais vous avisez-vous de vous isoler ? sortez-vous de la foule ? vous n'êtes plus pour elles que le sujet tout au plus de deux ou trois distractions , vous , votre habit ou vos galons , sur une centaine qu'elles auront nécessairement dans une heure ; ainsi il faut bien que leur esprit se fournisse du reste ailleurs. Oh ! vous m'avouerez qu'il est difficile de surprendre le cœur d'une femme qui ne vous prête ses yeux & ses oreilles qu'une minute , & je dis trop peut-être.

Mon homme s'arrêta-là , & je regardois avec étonnement cette physionomie qui , de pesante que je l'avois vue d'abord , s'étoit insensiblement dégagée pendant qu'il parloit ,

& qui redevint épaisse dès qu'il eut achevé.

Ah ! ah ! dis-je alors en moi-même, en apostrophant son esprit, il ne tiendra pas à moi que tu ne fortes plus d'une fois de ta coquille. J'allois en effet imaginer quelque chose pour cela, quand le hazard fit encore passer des Dames, parmi lesquelles j'en saluai une de ma connoissance.

J'aimerois mieux cette Dame - ci que l'autre, me dit-il ; il y a plus de majesté dans sa taille, & la douceur de sa physionomie m'enchanté : c'est, lui répondis-je, une des plus estimables filles de Paris ; sa beauté est son moindre trait ; je ne connois point de caractère plus distingué, d'humeur plus égal, d'esprit plus sage, & personne n'a dans le cœur plus de noblesse de sentiment qu'elle en a. Un esprit sage & de la noblesse dans les sentimens, me répondit-il, tout d'un coup ! Oh ! pour celle-là, je pardonne au mari qui en fera jaloux. Vous me surprenez, comment l'entendez-vous donc, lui dis-je ? vous voulez qu'on ait tort d'être jaloux d'une femme coquette & dissipée, & vous ap-

prouvez presque qu'on le soit d'une femme sage & vertueuse.

Eh ! oui, Monsieur, répartit-il, je vous le répète ; vous ne sçauriez croire combien un Amant tendre, soumis, & respectueux sympathise avec une femme sage & vertueuse. La passion de cet Amant est elle-même si douce, si noble, si généreuse, qu'elle ressemble à une vertu ; elle en a la figure, & vous voyez bien qu'une vertu en apprivoise aisément une autre.

Mais, répondis-je, quoique vous puissiez dire, l'amour se déclare ; une femme vertueuse le reconnoît, & lui impose silence. Oui, dit-il, elle lui impose silence, bien moins parcequ'elle le hait, que parcequ'elle s'est fait un principe de le haïr & de le craindre. Elle lui résiste donc. Cela est dans les règles ; mais en résistant, elle entre insensiblement dans un goût d'aventure ; elle se complaît dans les sentimens vertueux qu'elle oppose ; ils lui font comme une espece de Roman noble qui l'attache, & dont elle aime à être l'Héroïne. Cependant un Amant demande pardon d'avoir par-

lé ; en le demandant il recommence ; bientôt elle excuse son amour , comme innocent ; ensuite elle le plaint comme malheureux ; elle l'écoute comme flatteur ; elle l'admire comme généreux ; elle l'exhorte à la vertu , & en l'y exhortant elle engage la sienne. Elle n'en a plus ; mais dans cet état il lui reste encore le plaisir d'en regretter noblement la perte ; elle va gémir avec élévation ; la dignité de ses remords va la consoler de sa chute : il est vrai qu'elle est coupable ; mais elle l'est du moins avec décence , moyennant le cérémonial des pleurs qu'elle en verse ; sa foiblesse même s'augmente des reproches honoraires qu'elle s'en fait. Tout ce qu'elle eut de sentiment pour la vertu passe au profit de sa passion ; & enfin il n'est point d'égaremens dont elle ne soit capable avec un cœur de la trempe du sien , avec un cœur noble & vertueux. Ainsi, croyez-moi , Monsieur , une femme comme celle-là , quand on lui parle d'amour , n'a point d'autre parti à prendre que de fuir. La poursuit-on ? qu'elle éclate. si elle s'amuse à se scandaliser tout

bas du compliment qu'on lui fait ; l'air soumis d'un Amant la gagne ; son ton pénétré la blesse , & je la garantis perdue quinze jours après : mais il me semble qu'il se fait tard , ajouta-t'il après ces mots ; d'ailleurs je crois que nous aurons de l'orange , & nous ferons sagement de nous retirer.

Il se leva la-dessus , & me quitta , en me souhaitant le bon soir. Je le conduisis des yeux tout aussi loin que je le pus , & depuis ce temps-là j'ai toujours été sur le *qui vive* , avec les physionomies massives.

La Demoiselle dont je vais achever de produire l'Histoire , m'a rappelé les discours de cet Homme. Comme elle me paroît avoir cette trempe de cœur sensible dont il a parlé , j'ai rapporté ce qu'il en pensoit , & pour son instruction dans la suite , & pour l'instruction de toutes les femmes de son caractère.

C'est maintenant cette Demoiselle qui parle , & qui rend compte de ce qu'il arriva , quand elle eut quitté cet Amant , qui ne s'étoit pas encore déclaré de vive voix.

„ J'évitai

» J'évitai, *dit-elle*, dans le reste de
 » la journée, de me trouver seule
 » avec lui, & je ne sçais pourquoi je
 » l'évitai; car j'aurois été bien aise que
 » l'occasion de me parler se fût trou-
 » vée malgré moi. Je crus m'apperce-
 » voir qu'il m'observoit tendrement,
 » pendant que nous étions en compa-
 » gnie, & il vit bien que je m'empê-
 » chois de l'observer à mon tour.

» Le lendemain, j'étois à peine le-
 » vée que j'entendis beaucoup de
 », bruit dans la maison: je descendis
 », pour sçavoir ce que c'étoit, j'entraï
 », dans la sale, où je vis Madame * * *
 », entourée de plusieurs amis, entre
 », lesquels étoient ma mere & mon
 », Amant. Elle pleuroit, & tenoit une
 », lettre dans sa main, dont la vue lui
 », arrachoit des cris. Voyez, Mademoi-
 », selle, voyez ce que m'écrit ma fille,
 », me dit-elle, d'aussi loin qu'elle me vit:
 », lisez ce qu'elle est devenue; voyez
 », comme elle me traite: elle est partie
 », ce matin à six heures, pour se rendre
 », aux *Carmelites*. Je m'étois mesfiée de
 », son dessein; mais je n'y songeois plus:
 », elle me donne un coup de poignard;
 », elle sera contente & j'en mourrai.

„ Je pris la lettre , & je la lus , les
 „ larmes aux yeux , presque trou-
 „ blée , & même autant qu'il m'en
 „ souvient, faisie de frayeur , en com-
 „ parant l'état que mon amie embras-
 „ soit , à celui dans lequel je restois :
 „ il me sembloit qu'elle me remettoit
 „ sa condition , qu'elle en choisissoit
 „ une meilleure , & qu'elle me laissoit
 „ la pire. Il me passa mille tristes idées
 „ dans l'imagination ; j'eus des pres-
 „ sentimens de malheur ; il me prit
 „ une envie secrette de suivre mon
 „ amie ; en la pleurant , je me pleu-
 „ rois moi-même ; j'enviois son sort ,
 „ & je craignois le mien.

„ Au milieu de ces mouvemens in-
 „ quiets , je jettai la vue sur mon
 „ Amant , qui de son côté me lança
 „ un regard si tendre , si suppliant , que
 „ je lui répondis par un soupir que
 „ rien ne gêna , de la naïveté duquel
 „ je le vis rougir lui-même , & dont
 „ je ne connus l'indiscretion que sur
 „ son visage,

„ Je me retirai alors , sous prétexte
 „ de chagrin , & j'entrois dans le
 „ Jardin , quand tout à coup je me
 „ sentis embrasser les genoux. C'étoit

„ lui , & ce fut-là sa première déclara-
 „ tion d'amour. Juste Ciel ! que ne
 „ ne me dit-il pas ? quel fond d'incli-
 „ nation ne se développa-t'il pas pour
 „ lui dans mon cœur ? mes larmes
 „ coulerent avec abondance ; ainsi
 „ mon amour a commencé par des
 „ pleurs , & il finit de même. Je lui
 „ avouai mon penchant , je l'en vis
 „ pénétré de plaisir & de reconnois-
 „ sance : j'abrege , je serois trop
 „ longue.

„ Nous revinmes à Paris , & quel-
 „ que tems après il songeoit à me
 „ faire demander à mon pere , quand
 „ le sien mourut.

„ Cette mort changea la face de ses
 „ affaires : il lui survint un procès , qui
 „ interessoit la plus grande partie de
 „ son bien ; il remit donc sa demande ,
 „ contre mon sentiment. Si votre pere
 „ me refuse , que ferez-vous , me dit-
 „ il ? je n'épouserai personne , lui
 „ répondis-je : j'irai vivre avec mon
 „ amie ; soyez-en sûr.

„ Cependant son procès dura
 „ long-tems : il tourna mal ; il fut sur
 „ le point de le perdre : je l'en vis au
 „ désespoir : la promesse que je lui

„ faisois de n'être jamais qu'à lui, ou
 „ de n'être à personne, ne le satisfai-
 „ soit plus. Je vais être ruiné, disoit-
 „ il. Votre pere me refusera ; vous
 „ irez dans un couvent : c'est tou-
 „ jours vous perdre, & je veux mou-
 „ rir. Mes pleurs, & les assurances de
 „ mon amour, toujours nouvelles, &
 „ toujours vives, le calmoient quel-
 „ quefois ; ses chagrins le reprenoient
 „ ensuite. Je souffrois de le voir si affli-
 „ gé ; ses inquietudes alteroient sa
 „ santé ; il tomba malade : il guérit de
 „ sa maladie, & non de sa tristesse.
 „ Ah ! s'il étoit mort, je serois peut-
 „ être moins à plaindre.

„ Ne croyez pas, me dit-il un jour,
 „ que je puisse durer davantage avec
 „ la crainte de n'être pas à vous. M'ai-
 „ mez-vous ? m'estimez-vous ? voulez-
 „ vous que je vive ? devenez mon
 „ Epouse : il ne nous reste que ce
 „ moyen pour faire cesser l'obstacle
 „ que met à notre mariage le peu de
 „ bien qui va me rester, après la
 „ perte de mon procès. Juste Ciel !
 „ où vous emportez-vous, lui dis-
 „ je ? y songez-vous ? ah ! s'écria-
 „ t'il, sans me donner le tems d'en

„ dire davantage , un homme dont
 „ vous vous défiez n'est plus digne
 „ de vous. Ses sanglots l'interrompi-
 „ rent ; il me fit pitié. Malheur à qui
 „ se trouve dans de pareils momens !
 „ il me vit touchée. Hélas ! il m'a
 „ bien punie d'en avoir cru ses ser-
 „ mens ; voilà tout , & vous sçavez ,
 „ Monsieur, ce que je vous demande.

Voici maintenant la lettre que cette Demoiselle adresse à son Amant.

*Ne pouvant vous parler , ni faire
 passer de Lettre jusqu'à vous , puisque
 je ne sçais où vous êtes , je vous adresse
 ce billet-ci dans une des Feuilles du
 Spectateur que vous lisez peut-être. »* Je
 „ suis cette malheureuse qui vous fut
 „ si chere , à qui vous le futes tant
 „ vous-même , à qui vous l'êtes enco-
 „ re , toute déshonorée qu'elle est par
 „ vous. Je suis cette déplorable fille
 „ sans réputation , sans honneur aux
 „ yeux de tout le monde , & dans cet
 „ état pourtant plus respectable pour
 „ vous qu'avant ma honte & ma
 „ misere , dont vous êtes l'Auteur. Je
 „ suis celle avec qui il vous fallut fein-
 „ dre d'être si estimable , pour pouvoir
 „ ensuite être si perfide ; celle , qui ,

» pour vous convaincre qu'elle vous
» croyoit honnête homme , vous mit ,
» comme vous le vouliez , en état de
» manquer d'honneur , & celle qui
» s'est vue trompée , pour avoir vou-
» lu vous convaincre qu'elle ne crai-
» gnoit pas de l'être : Enfin je suis
» cette Epouse à qui vous niez la foi
» que vous lui avez donnée , parce
» qu'elle n'en a que le Ciel pour té-
» moin , parce que vous pouvez la
» nier devant les hommes , parce
» qu'elle n'est pas revêtue de forma-
» lités qui ne la rendroient ni plus
» sainte , ni plus légitime , & dont le
» défaut tourne plus à la honte du mi-
» serable qui s'en prévaut , qu'à la
» confusion de l'infortunée qui les a
» négligées dans sa tendresse. Quoi !
» des formalités , qui ne sont néces-
» saires , disiez-vous , qu'avec des
» scélérats dont il faut prévoir la noir-
» ceur , & gêner la perfidie , qui étonnent
» par leurs sermens , & qui les font
» terribles , pour rendre le parjure
» incroyable ! & je péris pourtant ,
» pour n'avoir pas pris avec vous les
» précautions qu'il faut prendre avec
» les scélérats. Quelle affreuse avan-

» ture que la mienne ! Je croyois ho-
 » norer la probité , & je n'ai fatisfait
 » qu'un *traître*. Cette injure m'est
 » échappée ; elle m'accable : vous
 » méritez bien que je vous la fasse.
 » Mais méritois - je moi la douleur
 » que je sens à vous la faire ? mon
 » amour devoit-il devenir ce qu'il est
 » aujourd'hui ? je me vois dans l'infamie ;
 » c'est vous qui m'y jetez : vous
 » me faites horreur , & je vous aime.
 » Avec ce mélange affreux de senti-
 » mens , ne vous fais-je pas un peu de
 » pitié ? non : la punition des plus
 » grands crimes n'est point compara-
 » ble aux maux que je souffre ; mais
 » je n'en puis plus , je finis : vous sça-
 » vez l'état où je suis. Quand je vous
 » eus perdu de vue , pénétré de dou-
 » leur , je vous écrivis une lettre que
 » mon pere surprit sur ma table , &
 » qui l'instruisit de la situation où je
 » me trouvois. Quelques amis qui
 » se trouverent au logis me sauvè-
 » rent de sa fureur qui éclata ; & je
 » fortis dant ce moment même , sans
 » sçavoir où j'allois. Deux heures
 » après , fatiguée d'avoir marché ,
 » accablée de langueur , attendrie

„ sur moi-même , j'entrai chez une
 „ femme que je touchai par le récit
 „ que je lui fis de mon malheur ;
 „ elle me garde encore chez elle.
 „ Elle n'est pas riche : mais elle est
 „ charitable : je n'y ferai pas long-
 „ tems , je suis mourante , & il n'y
 „ a pas d'apparence que j'arrive à mon
 „ terme, que je vive assez pour mettre
 „ au jour un enfant qui n'a que le
 „ Ciel pour garant de ce que vous lui
 „ devez, à lui & à sa mere. S'il me sur-
 „ vit lui-même , vengez-moi , par le
 „ soin que vous en aurez , de l'état
 „ où vous m'aurez laissé mourir , &
 „ que son éducation soit le fruit de
 „ vos remords. Voilà tout ce que je
 „ vous demande : daignez me mar-
 „ quer que vous me l'accordez , par
 „ un billet que vous rendrez à une
 „ femme qui vous connoit, & qui ira
 „ vous parler le 25 de ce mois aux
 „ *Carnes du Luxembourg , à neuf heures*
 „ *du matin : adieu.*

Dans la Feuille suivante on verra
 la Lettre qu'elle écrit à son pere , &
 que je ne puis donner ici.

ONZIÈME FEUILLE.

Quelques-uns de mes Lecteurs s'ennuyent sans doute de voir trois feuilles de suite rouler sur le même sujet : mais les intérêts de la Demoiselle en question le demandent ; & tout ami que je suis moi-même de la variété , je ne la soutiendrai jamais aux dépens des services que je pourrai rendre dans mes Feuilles. Il vaut mieux remettre vingt curieux , que de faire attendre une personne qui a besoin de secours.

Mais que dis-je ? une personne ! que de filles peut-être sont aujourd'hui sur le bord du précipice où elle est tombée ! mille sûretés imaginaires les rassurent contre le péril qu'il y a d'avancer ; un reste de vertu les retient encore : mais en pareil cas , c'est bien peu de chose que la vertu , quand on ne voit point de risque à la perdre , & qu'on ne craint que la honte de n'en avoir plus.

L'exemple que je leur propose va , pour ainsi dire , éclairer toute l'hor-

reur de l'abîme que la passion leur cache : elles verront ce que devient une fille qui confie son honneur à des sermens amoureux , ce que devient le cœur d'un Amant satisfait , les funestes révolutions qui s'y passent , ou plutôt son épouvantable métamorphose.

Je me souviens là-dessus que dans le cours de mes voyages un Polonois me raconta que dans son Pays une Demoiselle nommée *Eléonor*, de grande condition , & maîtresse d'elle , aimoit un jeune Seigneur , qui de son côté en étoit éperduement amoureux.

Ils étoient près de se marier , quand un événement imprévu les empêcha de conclure leur mariage.

Mirski (c'étoit le nom du jeune Seigneur) fut au désespoir de l'obstacle qui différoit son bonheur. *Eléonor* n'en soupira pas moins que lui , quoiqu'elle en soupirât plus discrètement. S'aimer autant qu'ils s'aimoient , se voir tous les jours , & ne répondre de leurs actions à personne , ce n'étoit pas là de quoi moderer l'impatience qu'ils avoient de s'unir.

Cependant l'obstacle ne cessoit point ; leur amour s'augmentoit , ils souffroient de se voir , & ne pouvoient se perdre de vue. Il n'y avoit pas moyen de se marier secrettement ; il falloit des témoins , & leur indiscretion étoit à craindre.

Quoi ! dit un jour *Mirski* , je ne puis donc être heureux ! Eh ! quand le ferai-je , ma chere *Eléonor* ? dites , quand ferez-vous à moi ? quand verrons-nous la fin des difficultés qui nous arrêtent ? Après celles-ci n'en reviendra-t'il plus ? Eh ! qui le sçait ? nous attendions-nous à celles qui nous gênent ? Notre amour peut donc être le jouiet du hazard. Eh ! pourquoi l'en faisons nous dépendre ? qu'a de commun ce hazard avec nos sentimens ? Vous m'aimez , n'est-il pas vrai ? je vous adore ; vous connoissez le fond de mon ame : vous faites tout mon bien : je suis , dites-vous , tout le vôtre. Voilà votre main , voilà la mienne : joignons-les , & nous sommes Epoux. L'usage veut que nous ayons des témoins : Eh ! n'avons-nous pas nos deux cœurs ? où trouverez-vous des témoins plus respectables & plus

sûrs ? un monde entier de garants vaudroit-il pour vous plus que moi , qui vous donne ma foi ? vaudroit-il pour moi plus que vous , qui la recevez ?

Oïïi , Mirski , répondit Eléonor un peu confuse , oïïi , je me fierois à vous , & je crois qu'il est inutile de vous le dire. Ce n'est pas votre amour qui feroit ma confiance : non , vous n'aurez pas besoin de m'aimer pour être honnête homme ; mais songez-vous à ce que vous demandez , à ce que je suis ? on nous a prescrit certains devoirs ; & quoique je puisse en toute sûreté m'en affranchir avec vous , je les sçais , & vous ne les ignorez pas : ce seroit toujours m'en affranchir ; & les marques de mon estime pour vous seroient aussi des marques de hardiesse.

Mirski ne répondit à ce discours que par des soupirs & par des larmes. Eléonor l'aimoit trop pour le laisser si malheureux. Ne vous affligez point , lui dit-elle ; mon cœur est aussi triste que le vôtre : je ne refuse point absolument la foi que vous m'offrez ; je ne vous promets point non

plus de la recevoir : souffrez que j'y pense.

Nos Amans se quitterent alors. Eléonor demeurée seule se vit en proie à la situation d'esprit la plus inquiète. Ce que lui proposoit Mirski l'épouvantoit ; elle rougissoit en y pensant ; elle se laissoit entraîner au plaisir d'y penser. Agitée d'amour & de crainte , elle se perdoit dans ses émotions , ne réfléchissoit à rien , ne sentoit rien de distinct dans son ame , qu'une douceur dangereuse dont elle n'osoit jouir , & dont elle jouissoit malgré elle.

C'en étoit fait : Eléonor eût cédé sans doute à son amour ; car le peu de réflexions-raisonnables que fait une fille dans ces momens-là n'aboutit à rien : ce n'est jamais qu'une façon plus honnête de se rendre.

Mais elle avoit une Confidente ; c'étoit *Fatime* , Demoiselle âgée , qui l'avoit élevée , dont elle avoit souvent éprouvé la prudence , & pour qui elle n'avoit rien de caché. Cette fille entra dans sa chambre , & s'aperçut du trouble où elle étoit ; elle lui en demanda la cause. Eléonor lui

ouvrit son cœur, lui en avoua la foiblesse, & s'excusa sur la nécessité de s'assurer Mirski, sur l'apparente impossibilité de l'épouser autrement, & sur le peu de danger qu'il y avoit à se fier à un homme de son caractère.

Fatime frémit des dispositions de sa maîtresse, & cependant dissimula son étonnement : elle faisoit bien. Les passions sont farouches ; il faut les ménager d'abord, leur présenter, pour ainsi dire, un visage ami, & gagner ainsi leur confiance, pour les mieux combattre.

Madame, répondit-elle à *Eléonor*, votre situation est fâcheuse ; vous ne pouvez épouser Mirski avec éclat, ni prendre d'autre témoin que moi, d'une union secrète avec lui, & mon témoignage ne seroit rien : ainsi, dans la conjoncture présente, vous n'avez de ressource que sa bonne foi : vous êtes persuadée de sa probité ; je le suis aussi : mais sans vous en défier, tâchez d'en être plus sûre. L'estime que vous avez pour Mirski n'est encore digne ni de vous, ni de lui : elle n'est pas assez éclairée : peut-être l'estimeriez-vous moins, si vous ne l'aimiez pas

tant : prenez-y garde , Madame : lui-même un jour pourroit s'imaginer que vous auriez été trop vîte : il diroit que votre estime fut téméraire , & cela inquieteroit la sienne. Epargnez-lui ce scrupule sur votre compte : conduisez-vous de façon que sa vertu n'ait rien à reprocher à la vôtre : sauvez-vous enfin de l'affront d'être un jour crue plus tendre que sage , & ne laissez rien à faire aux réflexions à venir de votre Epoux , qui ne vous fasse honneur.

Qu'on ne se scandalise pas ici de l'expédient que va donner Fatime : il n'est pas chrétien , je ne l'approuve point , & ce n'est qu'une histoire que je rapporte.

Voici donc le parti qu'il faut prendre , ajouta-t'elle : vous avez chez vous une jeune esclave qui a de l'esprit , & dont le son de voix est le même que le vôtre ; nous nous y méprenons tous les jours. Feignez de consentir à ce que Mirski vous propose ; mais de ne vouloir accepter sa foi que la nuit : la jeune esclave tiendra votre place , Mirski s'y trompera dans les ténèbres , & la croira son Epouse : vous le laisserez quelque tems dans

l'erreur ; son amour pourra se ralentir : mais n'importe , ce ne sera pas sur votre compte ; & si , malgré ce ralentissement qui ne vous regardera pas , si malgré l'obstacle qui arrête aujourd'hui votre mariage , il consent encore de vous donner la main avec éclat , comme vous feindrez de le souhaiter , pour lors Madame acceptez en secret sa foi : je ne vous en détournerai plus : il vous fera permis de vous y fier , & votre confiance sera plus raisonnable.

Mais , répondit Eléonor , que dira Mirski que j'aurai trompé ? ne se plaindra-t'il pas de l'injustice de mes soupçons ? Eh ! Madame , ne vous en mettez point en peine , dit Fatime : les preuves de prudence ou de vertu , que donne une fille , n'ont jamais rien gâté dans le cœur d'un homme. Mirski se plaindra de vous , & vous en aimera davantage. Eléonor se rendit : Fatime charmée de la voir dans cette résolution voulut l'y affermir par un exemple de la perfidie des Amans. Tous les hommes , lui dit-elle , n'ont pas autant de probité que Mirski en aura sans doute. Le fils de votre

Ecuyer, Madame, ne veut pas aujourd'hui reconnoître pour sa femme une fille qui s'est perdue par un excès d'estime pour lui : permettez que je le fasse appeller ; son procédé vous irrite : mais contraignez-vous , vous sçaurez ses raisons.

On envoya chercher ce jeune homme. *Viniescho* , lui dit Fatime , quand il entra , je parlois de vous à Madame : votre aventure avec votre maitresse lui paroît plaisante : mais elle feroit bien aise de vous l'entendre raconter à vous-même. Ce n'est qu'une bagatelle , qui ne mérite pas la curiosité de Madame , répondit-il ; c'est une fille que j'aimois , qui disoit qu'elle m'aimoit , & que j'ai pressée de m'en donner des preuves : elle l'a fait , & à présent j'en suis fâché ; car elle est dans un embarras dont je ne sçaurois la tirer. Que ne l'épousez-vous , dit Eléonor d'un air riant. Moi ! Madame , reprit-il : il faudroit que je fusse bien méchant pour devenir son époux ; c'est par amitié que je refuse de l'être , c'est par reconnoissance : je lui épargne un malheur , je la tromperois , je ne l'aime plus ; &

vous sçavez qu'un mari doit aimer sa femme, & l'estimer, qui pis est. Comment, Viniescho ! la mépriseriez-vous aujourd'hui, dit Eléonor ? que le Ciel m'en préserve, Madame, repartit-il : je ferai toujours cas d'elle, pourvû qu'elle appartienne à un autre ; mais mon estime n'est pas de celle qu'il faut porter à son épouse en mariage ; elle ne soutiendrait jamais l'épreuve du nœud conjugal ; elle est aujourd'hui d'un tempérament trop délicat, je la perdrais : & sans cette estime on est de trop mauvaise humeur avec sa Compagne. Mais, répondit Eléonor, votre maîtresse est bien à plaindre, vous la laissez sans honneur, vous lui avez donné votre foi, & vous la punissez de vous avoir cru vertueux.

Je lui ai donné ma foi, j'en conviens, Madame, reprit-il, & je lui en aurois donné mille, si je les avois eues : Un homme amoureux est-il responsable des sermens qu'il fait ? peut-il s'empêcher de les faire ? est-il son maître ? a-t'il de la raison ? Si dans un transport de cerveau j'avois juré de me tuer, au sortir de là, serois-je

obligé de tenir parole ? Eh bien ! l'amour est un transport , on ne sçait ce qu'on dit , quand on aime. Promettre à une fille de l'épouser , si elle se fie à vous , n'est-ce pas lui promettre une impertinence ? n'est-ce pas lui dire : je m'engage à vous prendre pour épouse , quand vous ne le meritez plus ? pourquoi donc s'y fie-t'elle ? c'est , dit-on , qu'elle vous croit honnête homme. Ce n'est pas cela : c'est qu'elle a aussi le transport au cerveau , c'est qu'elle vous aime , & qu'elle prend pour conviction de votre probité l'envie qu'elle a de vous mettre à l'épreuve. Eh ! sans cela , Madame , comment expliquer sa complaisance ? mille exemples lui crient de tous côtés : soyez sage : les sermens qu'on vous fait ne valent rien , ils sont sans conséquence : votre prétendu mari ne les tiendra pas , & ne fera pourtant point parjure. Malgré cela , elle continue , & cela est fâcheux ; mais du malheur qui lui en arrive , un Amant n'en est pas coupable , il n'en est que cause innocente. Quand il revient de là , c'est un homme qui se réveille , &

qui voit aussi-tôt disparoître toutes les illusions qu'il a rêvées dans son amour. Il ne sçait où sont passés ces sentimens si tendres : il se retrouve avec un cœur froid , nonchalant , épuisé : cette maîtresse si aimable n'est plus ; il ne voit plus à sa place qu'une fille imprudente , dont la présence l'ennuie , dont les sollicitations l'importunent , dont la tendresse lui est à charge , & qui parle un langage qu'il n'entend plus. Elle est encore folle ; il se trouve libre : elle le poursuit ; il est naturel qu'il la laisse-là.

Eléonor alors ne put retenir ou la honte , ou l'horreur qu'elle sentit à ce discours. Retirez-vous lui dit-elle , lâche que vous êtes , & ne vous présentez jamais devant moi.

Viniescho sortit en pâlisant. Juste Ciel ! s'écria Eléonor , que viens-je d'entendre ? quel monstre que cet homme-là ! ah ! Mirski , pardonnez-moi les frayeurs qui me faisoient. Fatime , je m'abandonne à votre conduite ; je suis dans une consternation dont je ne sçais pas la cause.

Eléonor , après ces mots , ne fit plus que soupirer. Mirski revint : tout se

passa à son égard, comme on l'avoit projeté. Son amour s'accrut d'abord : il fut violent les premiers jours, ensuite il baissa : enfin Mirski disparut tout à fait, & un mois après; on apprit qu'il étoit marié à une autre. Il sçut la vérité de son aventure. Eléonor eut soin de l'en faire instruire, & l'on dit que cet Infidele en mourut de douleur, après avoir languï quelque tems. Et voilà ce que c'est que l'homme. Mais achevons l'histoire de la Demoiselle, à l'occasion de qui je viens de faire ce récit, & finissons par la lettre qu'elle écrit à son pere.

„ Mon très-cher pere, je n'ai peut-
 „ être pas long-tems à vivre, & je
 „ vous ai offensé. J'ai trahi la ten-
 „ dresse que vous aviez pour moi,
 „ j'ai porté le poignard dans votre
 „ cœur; j'ai déshonoré celui qui m'a
 „ donné la vie; je l'ai fait repentir de
 „ me l'avoir donnée; j'ai rendu le
 „ jour où je suis née, un jour de ma-
 „ lédition pour lui: enfin, mon pere,
 „ je suis aujourd'hui votre malheur,
 „ votre désespoir & votre opprobre:
 „ voilà toute la récompense de votre
 „ amour & de vos soins. Cependant

„ toute coupable que je me suis
„ rendue , toute indigne que je suis
„ d'aucun soulagement , je n'ai pu ,
„ malade & presque mourante , me
„ refuser le seul bien qui me reste ;
„ c'est de me jeter à vos genoux , de
„ vous demander pardon , de vous
„ montrer mon repentir , & de vous
„ dire que de tous les malheurs où
„ je suis plongée , de toutes les dou-
„ leurs que j'éprouve , rien ne me
„ pénètre tant , que l'injure que j'ai
„ faite à un si bon pere , & que la
„ désolation où je vous sçais. Dans
„ votre juste ressentiment , vous vou-
„ lutes vous venger de moi , quand
„ je me sauvai de votre maison. Hé-
„ las ! mon pere , je ne suis pas échap-
„ pée à votre vengeance , j'ai porté
„ avec moi le ressouvenir terrible de
„ tout ce que je vous dois , je n'ai
„ point oublié combien vous m'ai-
„ miez , & j'ose vous assurer , tout
„ irrité que vous êtes , que vous au-
„ riez pitié de ce que je souffre en
„ vous regardant , & que vous êtes
„ vengé au-delà de ce qu'un cœur
„ comme le vôtre auroit voulu l'être.
„ Mes larmes & ma foiblesse ne me

„ laissent pas la liberté d'en dire da-
 „ vantage ; & je ne mérite pas la con-
 „ solation que je me donne en vous
 „ apprenant mon affliction : je ne vous
 „ demande rien pour moi : tant que je
 „ vivrai , je dois vous être un objet
 „ d'horreur : mais que votre miséri-
 „ corde ne se refuse pas à ce que je
 „ laisse après moi , si son indigne pere
 „ l'abandonne. Hélas ! je vous implo-
 „ re pour le fruit de mon crime.
 „ Quelle espece de cruauté restera-
 „ t'il à exercer contre lui ? ne l'au-
 „ rai-je pas accablé de tous les mal-
 „ heurs ? il naîtra dans la misere &
 „ dans l'infamie. Adieu , mon pere ,
 „ j'espere qu'on vous avertira bientôt
 „ que ma mort doit calmer votre
 „ colere.

DOUZIE' ME FEUILLE.

MOn Confrere le *Speçtateur An-*
glois avoit établi des Bureaux
 d'adresse , où differens Particuliers lui
 envoioient des lettres , qu'à leur
 priere il inferoit dans ses discours.
 Or mon Confrere vaut mieux que
 moi , puisqu'il pense mieux , &
 qu'il est venu le premier. Ainsi , je

ne puis m'égarer en suivant son exemple , & je vais mettre encore ici deux lettres qui me sont arrivées, je ne sçais comment.

Monfieur le Spectateur ,

Peut-être êtes-vous quelquefois embarrassé de trouver le sujet de vos Feuilles , & ma situation vous en fournit un que vous pouvez rendre utile & agréable. Je fuis un homme fans ambition , d'une humeur douce , d'une fanté vigoureuse , aimant la joye , & d'assez bon commerce , à ce que disent mes amis : j'ai du bien plus qu'il ne m'en faut pour vivre à mon aise , & pour laisser mes enfans passablement riches.

Sur cela , vous allez croire que je fuis heureux. Eh ! non, mon cher Monfieur ; j'ai une femme qui broche sur le tout , & qui m'enleve tous les avantages de ma fortune , de mon tempérament , & de mon caractère : je fuis triste , en dépit de mon humeur joyeuse ; je vis dans la pauvreté , en dépit de mon bien , dont j'ai bonne envie de jouir , & fuis toujours valétudinaire , en dépit de la meilleure fanté du monde.

Cependant ,

Cependant, ma femme, cette femme si fatale, par qui tant de moyens d'être heureux me périssent entre les mains, elle est d'une figure aimable; elle m'aime tendrement, & je l'aime de tout mon cœur aussi.

C'est qu'elle est jalouse, *direz-vous*: non, je ne lui vis jamais la moindre vapeur de jalousie. Si c'étoit-là son mal, je l'en guérirois. Je laisse la femme d'autrui en repos; la mienne me plaît, comme je vous dis; & je suis trop paresseux pour me donner la peine d'être coquet. D'où vient donc qu'elle est mon fléau? c'est qu'elle est avare; mais dans un excès qui feroit plus l'admiration que l'exemple de l'Avare le plus déterminé: je ne suis pas même assez méchant pour donner ici son portrait en entier, & pour exposer fidelement toute l'industrie de son avarice: je supprimerai ce détail par charité pour les Avars, que je regarde encore comme mon prochain, quoique bien des personnes leur disputent cette qualité. Ces pauvres gens se pendroient peut-être à la vue de mille petites dépenses qu'ils font depuis long-tems, qu'ils croient bonne-

ment indispensables, & que ma femme plus habile qu'eux a pourtant trouvé le secret d'épargner.

D'ailleurs je suis trop bon serviteur du Roi ; & dans le détail qu'il faudroit faire, il y auroit bien des choses qui instrueroient à blesser ses intérêts, aussi bien que ceux d'un nombre de marchands, dont je pourrois causer la banqueroute.

Par exemple, ma femme n'écrit jamais de lettre, & n'en reçoit jamais. Pour en écrire, il en coûte une feuille de papier : pour en recevoir, il en coûte le port. Oh ! voyez, s'il vous plaît, ce que deviendroient la vente du papier, & le revenu des Postes, si tous les avarés pensoient de même.

Et c'est-là le moindre des articles que je pourrois citer. Tous les jours elle en imagine de nouveaux, qui, s'ils prenoient crédit, couperoit la gorge aux Cuifiniers, aux Artisans, aux Ouvriers ; livreroient toutes les marchandises aux vers, casseroient aux gages les deux tiers des matelots, parce que la navigation pour le commerce seroit inutile, feroient cesser les Manufactures, & tomber la Répu-

blique de Hollande qui ne vendroit plus ses denrées.

Il y a quelque tems qu'à diner mes enfans & moi nous avions grand appétit : l'on nous servit un repas si frugal , que je fis mettre encore un chapon : ma femme qui pâlit en le voyant, crut devoir en expier la dépense , & réparer par un coup de sobriété le dommage que faisoit à son gré notre intempérance.

L'heure du souper arrive ; deux moineaux bien affamés n'auroient pas eu trop de ce qu'on apporta sur la table. Ma foi, mes enfans & moi nous changeames de couleur à notre tour : mais , ma femme , *lui dis-je* , il n'y a pas là de quoi manger. Vous vous trompez , *me dit-elle* ; car je ne souperai point. La condition de votre estomac est bien malheureuse , *lui répondis-je* , en plaisantant d'un air contraint ; mais je vous avertis que le mien n'est pas si endurant. Là-dessus je mangeai un morceau , faute d'en pouvoir manger deux , à moins que de voler la part de quelqu'autre : ensuite je me retirai : deux heures après ma femme tomba en foiblesse de pure

inanition : je courus à elle , & la priaï de manger : il n'y eut pas moyen. Laissez-moi, *me dit-elle*, c'est ce chapon que je n'ai pu digerer. Je l'en aurois deffiée : car elle n'en avoit pas goûté.

Vous concevez bien , Monsieur , que cette abstinence presque éternelle doit répandre un air de langueur sur tous les visages de ma maison ; aussi , quand je reviens chez moi , je crois rentrer dans un désert ; car il y regne un calme si triste ; la cuisine est si froide ; mes enfans sont si sobres , si sérieux ; leur sang apparemment a si peu d'esprits ; il circule si lentement ; moi même , à l'aspect de tout cela , je demeure si abattu , si consterné , qu'actuellement en vous racontant seulement la chose , & quoiqu'absent de chez moi , il me prend , de mélancholie , un engourdissement par tout le corps.

Vous ne manquerez pas de me dire que je suis le maître , & que , si je souffre , c'est à ma complaisance à qui je dois m'en prendre. Il est vrai ; je n'ai pû jusqu'ici me résoudre à dire d'un ton ferme à ma femme , *je veux*, Je suis l'homme du monde le plus foi-

ble, le plus indolent, & le plus ennemi du bruit, surtout avec les gens que j'aime un peu; & je le vois bien, voilà ce qui fait que ma femme amaigrit à son aise, que j'ai une migraine continue, & que mes enfans ne sont ni nourris, ni vêtus: je dis ni vêtus; car en été ils étouffent, & tremblent en hyver, à cause que ma femme ne connoît point de saisons; & pour d'habits, elle étoit si fâchée, si piquée la dernière fois qu'elle en acheta, que je la surpris dans son cabinet, ruminant très-sérieusement à quelque honnête moyen de s'en passer. Je m'attens qu'au premier jour elle trouvera l'expédient qu'elle cherche.

Scavez-vous, *Monsieur*, comment je me comporte, quand la patience m'échappe avec elle? Je retiens ma colere; je pars subitement de chez moi, & vais du même pas lui faire emplette d'un habit neuf. Cet habit est plus ou moins magnifique, suivant que je suis plus ou moins en colere. Il y a deux mois que j'étois si outré, que je lui levai une étoffe toute d'or: elle s'évanouit en la voyant, &

j'ai eu un peu de repos pour six semaines ; ensuite elle a recommencé sur nouveaux frais , de sorte que ces jours passés elle me régala d'un trait d'économie si extraordinaire ; que , pour l'en punir , je courus vite lui acheter une cornette superbe : cela la mit à la raison ; elle devint docile pour quelque tems , & me promit bien de s'amender : mais franchement ces corrections-là me fatiguent ; & , comme elle lit vos Feuilles qu'on lui prête , je souhaiterois que dans un de vos discours vous essayassiez de me soulager par des réflexions qui la fissent rougir de son avarice , & qui m'épargnassent à moi l'achat des verges dont je la châtie.

Après quoi , si vous ne réussissez point , mon parti est pris ; & tout franc , j'ai résolu de m'en délivrer : non que je veuille employer ni fer , ni poison contr'elle au moins ; je n'en suis pas capable , & ce n'est pas là ce que je veux dire. J'ai , pour la faire mourir , des moyens plus innocens , qui se moquent de toute recherche , & qui , je crois , ne blessent presque point ma conscience. Je ne la tuerai point , je serai seulement cause de sa

mort , & cause , à mon gré , très-éloignée. Je lui ôterai la vie par un trait badin , & assurément le badinage n'est point défendu , quand il est honnête : vous en allez juger.

Depuis dix ou douze ans , quand je veux me divertir , voir mes amis , leur donner à manger , je les mene dans une petite maison que j'ai louée à l'insçu de ma femme. D'ailleurs , je fais quelquefois des parties de campagne ; je vais aux spectacles avec des Dames ; je joue ; de tems en tems je perds. Ma femme ne sçait rien de tout cela ; & moi , par je ne sçais quel pressentiment qu'un jour elle me poufferoit à bout , & qu'il me seroit impossible de vivre avec elle , j'ai toujours eu la précaution de tenir un mémoire , & de mes pertes , & de ces dépenses qu'elle ignore. Oh ! c'est avec ce mémoire que je la tuerai , *Monsieur* : voilà mon poignard ; il est en bon état ; il ne la manquera pas ; le numero des sommes écrites dessus se monte à vingt mille francs. Je le tiens tout prêt. Hier j'avois déjà tiré mon arme de ma cassette ; j'allois faire mon coup : je ne me suis jamais trouvé

contr'elle dans une humeur si assassine ; enfin ma femme n'avoit plus qu'un instant à vivre : j'entrai dans sa chambre ; elle étoit à sa toilette ; elle a les plus beaux cheveux du monde ; ils étoient épars ; cela lui faisoit une physionomie si douce ; elle sourit en me voyant, & me désarma ; je n'eus pas la force de déployer mon papier , de l'exposer à ses yeux , & ma tendresse lui fit quartier. Mais , *Monsieur* , je sens bien que ce n'est que partie à remettre. Je n'en puis plus ; je vous en prie , sauvez lui la vie ; prêchez-la du mieux qu'il vous fera possible ; préservez-la d'une mort subite , que je suis toujours tenté de lui donner. J'attens de vous cette grace avec impatience , & je suis , &c.

Monsieur le Spectateur.

Avant que de vous entretenir sur ce qui me regarde , je suis bien aisé de vous dire que je lis exactement vos discours , & que je m'y plais beaucoup , quand vous ne parlez ni d'*Anciens* , ni de *Modernes* , ni de *bel esprit* ; car dans ce cas , je prens , ne vous déplaise , la liberté de vous sauter ; parce que je n'aime pas les raisonnemens

que vous autres , ce me semble , appelez métaphysiques , & dont je ne connois que le nom, sans trop comprendre ce qu'il signifie.

Je me doute pourtant que vous pensez à merveille dans ces raisonnemens-là ; mais comme ils m'ennuyent , dès que j'en ai lu deux lignes, je n'y sçais d'autre façon que de les quitter , & de les passer pour bons , & cela fait justement votre compte & le mien. Ainsi , vous devez être content de mon procédé , & j'espère qu'en revanche vous ne me refuserez pas ce que je vous demande.

Je suis une fille de seize à dix-sept ans : j'ai de l'esprit , j'en suis sûre ; car on me déplaît , quand on n'en a point , & je sçais fort bien rire en moi-même de toutes les bêtises que je vois faire. Lorsque vous aurez lu ma petite histoire , vous jugerez bien que j'ai raison de me croire un peu spirituelle. Si ma mere me laissoit voir le monde , je vais gager qu'en moins d'un mois j'en sçaurois autant que les personnes qui y ont été toute leur vie. Je ne puis pas dire que je suis belle : non ; mais je m'imagine que c'est

tant mieux ; car si je l'étois , je crois en vérité que je ne serois pas si jolie que je le suis. Pour bienfaite , j'entendis l'autre jour le directeur de ma mere , qui lui disoit du ton d'un homme qui sent ce qu'il dit , *il faut avouer que cette Demoiselle est faite à peindre* ; je le sçais bien , *lui répondit-elle à son tour d'un ton de Confessional* , & je crains bien qu'elle ne le sçache aussi.

Mais je m'amuse à babiller , sans venir au fait. Il faut me le pardonner , *Monsieur* : une fille de mon âge , qui parle de sa taille & de son visage , c'est tout comme si elle étoit à sa toilette : elle ne peut finir ; finissons pourtant. Je ne vous dirai rien de mon cœur ; la suite de ma lettre vous expliquera ce qu'il est. Il suffit que vous compreniez que je suis aimable ; moi je le comprends encore mieux , & voilà ma peine. Ma mere est extrêmement dévote , & veut que je le sois autant qu'elle , qui a cinquante ans passés ; n'a-t'elle pas tort ?

Quand je vous dis cela , ne croyez pas que je blâme la dévotion : j'en ai moi-même ce qu'il m'en faut ; je suis

naturellement sage : mais jusqu'ici j'ai plus de vertu que de piété ; cela est dans l'ordre ; & de cette piété , je vous jure que j'en aurois encore davantage , si ma mere n'exigeoit pas que j'en eusse tant. Jamais je ne me fauveroïis , si je devois vivre toute ma vie avec elle.

Il y a quelque temps qu'elle fut très-malade , on crut qu'elle mourroit. Comme je vis qu'elle alloit se confesser , il me prit une inquiétude pour elle. Helas ! dis-je en moi-même , cette femme-là va ne s'accuser que de ses fautes , sans faire mention des miennes qui sont sur son compte. Là-dessus je pensai lui aller dire : ma mère , vous ne sçavez pas tous vos péchés , & je me crois obligée en conscience de vous avouer tous les dégoûts , tous les murmures , toutes les dissipations , toutes les impatiences où je suis tombée , à cause des exercices religieux que vous m'avez fait faire , & de la contrainte où vous m'avez tenue.

Je prenois déjà ma secousse pour l'aller trouver , quand on m'apprit qu'elle venoit d'avoir une crise qui

apparemment la tireroit d'affaire. Je me retins; mais voilà six heures qui sonnent : à six & demie , je dois aller dans son cabinet faire une lecture pieuse qui dure ordinairement une heure. Nous revenons de Complies ; nous avons déjà été à Vêpres. Dans l'instant où je vous écris , ma mere est en méditation , & je suis censée y être aussi. Par précaution je tiens toujours ouvert le livre où est le point que je dois méditer , afin qu'elle me trouve sous les armes , si suivant sa coutume , elle venoit s'assurer de ma ferveur.

Ce matin , de même que tous les matins que Dieu fit , au sortir du lit , nous avons été une heure en oraison ; ce soir , avant que de nous coucher , autre oraison de fondation & de la même durée , & le tout toujours précédé d'une lecture. Pour moi , dans toutes ces oraisons-là , j'y paye de mine. Quand le hazard nous dérange , & que je suis ma maîtresse , je fais ma priere soir & matin d'aussi bon courage qu'on le puisse. Un *Pater* récité à ma liberté me profite plus , que ne feroient dix années de piété

avec ma mere. Vous parlerai-je tout-à-fait franchement ? Nos heures d'exercices n'arrivent point, je n'entends sonner ni Vêpres, ni Complies, je ne vois point de livre pieux, que je ne sois faisie d'un ennui qui me fait peur.

Avant-hier j'étois seule dans la chambre de ma mere ; il entra un Ecclésiastique. Comme je ne songeois à rien, je me trouvai presque mal en le voyant, seulement à cause de son habit qui a rapport à nos fonctions dévotes.

Sçavez-vous bien, *Monsieur*, que je crains les fuites de mes dégoûts là-dessus ? sçavez-vous bien qu'une prédication me donne la fièvre, moi qui aimerois à entendre prêcher, si je n'en avois la fatiété ? Ce n'est pas là tout ; si vous voyiez comme ma mere m'habille ; au voile près, vous me prendriez pour une religieuse ; encore au voile près ! je me trompe : ma coëffe en est un, de la maniere dont je la mets. A l'égard de mon corps, il me va jusqu'au menton ; il me sert de guimpe : vous jugez bien qu'un ame de seize ans n'est pas à

fon aife fous ce petit attirail-là. Entre
 vous & moi , je crains furieufement
 d'être coquette un jour ; j'ai des émo-
 tions au moindre ruban que j'apper-
 çois : le cœur me bat , dès qu'un jo-
 li garçon me regarde : tout cela m'est
 fi nouveau ; je m'imagine tant de plai-
 fir à être parée , à être aimée , à plai-
 re , que , fi je n'avois le cœur bon ,
 je haïrois ma mere de me causer
 comme cela des agitations pour des
 chofes qui ne font peut-être que des
 bagatelles , & dont je ne me foucie-
 rois pas , fi je les avois. Perfuadez-
 là , s'il vous plaît , de changer de
 maniere à mon égard. Tenez , ce
 matin j'étois à ma fenêtre ; un jeune
 homme a paru prendre plaifir à me
 regarder ; cela n'a duré qu'une mi-
 nute , & j'ai eu plus de coquetterie
 dans cette feule minute-là , qu'une
 fille dans le monde n'en auroit en fix
 mois. Tâchez donc de faire voir les
 conféquences de cela à ma mere :
 fix heures & demie fonnent , elle
 m'appelle déjà de fon cabinet : je
 m'en vais lire ; je vais prononcer des
 mots ; je vais entrer dans ce triste
 cabinet que je ferai quelque jour abat-

tre , s'il plaît à Dieu ; car sa vue seule me donne une sécheresse (pour parler comme ma mere) qui m'empêcheroit toute ma vie de prier Dieu , si je restois dans la maison. Ah ! que je m'ennuye !

TREIZIÈME FEUILLE.

LE fameux Scythe *Anacharsis* , un jour surpris par une nuit obscure , apperçut une maison bâtie au bas d'une Montagne. Il vint y demander l'hospitalité , & ce fut le Maître même de la maison à qui il parla Entrez , dit-il à *Anacharsis* , d'un ton sévere. Les hommes en général ne méritent pas qu'on les oblige ; mais ce seroit être aussi méchant qu'eux , que de les traiter comme ils le méritent. Venez : les vices de leur cœur m'ont valu des exemples de vertu.

La singularité de ce discours eut peut-être étourdi tout autre homme qu'*Anacharsis* ; mais ce Scythe , qui étoit un amateur de la sagesse , & qui voïageoit pour en acquérir , se

sentit au contraire piqué d'une curiosité de Philosophe : il regarda cet accueil, comme la matière d'un éclaircissement qui ne manqueroit pas d'être instructif, il s'en promit tout d'un coup quelques nouvelles leçons de sagesse, il lui tarda de voir le dénouement d'une aventure qui, suivant ses vues, commençoit d'une façon si intéressante.

Il suivit donc son hôte qui le prit par la main, & le conduisit dans un appartement commode, dont la propriété faisoit tout l'ornement. Anacharsis, qui étoit bon connoisseur, vit bien alors qu'il étoit logé chez un sage; & cela étant, il se trouvoit lui, une bonne fortune pour son hôte, tout comme son hôte en étoit une pour lui. Il ne s'agissoit plus que d'une chose; c'étoit que l'autre à son tour eût sentiment de son mérite, & que la découverte de ce qu'ils valaient fût entre eux réciproque.

Pour cet effet, voilà Anacharsis qui prend le maintien d'un sage, attitude grave, discours sentencieux, & silence attentif.

Notre Misantrope remarqua ces façons-là , & sur cette étiquette , il examine Anacharsis : celui-ci tient bon : déjà l'autre s'intrigue , s'arrange sur ses conjectures , prend lui-même une contenance moins distraite , & soupçonnant qu'il est devant un sage , ne veut pas manquer le petit profit qui se présente ; c'est d'être aussi pris pour tel.

Cependant on servit , ils se mirent à table ; & dans la conversation : si je ne craignois de vous paroître trop curieux , *dit-il* , je vous prierois de me dire à qui j'ai le plaisir de donner aujourd'hui retraite. Si j'en crois les apparences , je dois vous distinguer des autres hommes pour qui je n'ai pu m'empêcher de vous montrer tant de mépris. Quand vous me confondriez encore avec eux , *reprit Anacharsis* , vous ne seriez point injuste : tous les hommes en effet sont méprisables , les uns plus , les autres moins ; voilà toute la différence qu'on peut mettre entr'eux. Vous souhaitez de sçavoir qui je suis , & je vous ai trop d'obligation pour refuser de vous satisfaire. Je suis né Scythe , &

je m'appelle Anacharsis. Votre nom, & votre amour pour la sagesse, me sont connus, Seigneur, *répondit le Solitaire*; je sçais même votre rang que vous oubliez de me dire; vous êtes Prince de la famille Royale de Scythie, & je vous demanderois pardon de la maniere dont je vous ai reçu d'abord, si je ne croïois devoir épargner au Philosophe Anacharsis les excuses & les respects que je dois au Prince: cependant, Seigneur, souffrez que je vous dise d'où me vient cette haine que j'ai prise pour les hommes. J'allois vous prier de m'en instruire, *reprit Anacharsis*, & j'attends votre récit avec impatience. Je vais, *dit le Solitaire*, vous exposer toute l'histoire de ma vie; cela pourra vous amuser, & je ne ferai pas long.

Je m'appelle *Hermocrate*, & je suis issu de parens qui furent autrefois Senateurs dans Athenes. Mon pere répara par une éducation excellente la médiocrité des biens qu'il avoit à me laisser. J'étois dans la fleur de mon âge, quand il mourut; je crus, après sa mort, ne devoir rien négli-

ger de tout ce qui pouvoit augmenter ma fortune : J'avois l'ame généreuse , & de tous les plaisirs auxquels j'étois sensible , je n'en connoissois point de plus grand , de plus cher , ni qui me fut plus nécessaire , que le plaisir d'obliger les autres. Quand je pouvois rendre un service à quelqu'un , je n'avois pas besoin d'étudier mes façons , pour sauver aux gens la petite confusion qu'on a souvent d'être obligé dans bien des choses. J'étois là-dessus tout sentiment ; je n'avois qu'à laisser faire mon cœur , il n'y avoit rien à ajoûter à son industrie naturelle , non plus qu'au talent qu'il avoit de cacher son industrie même.

Né avec de pareilles dispositions , j'envifageois avec volupté toutes les sortes de partages que je ferois de ma fortune aux autres. Quand je serois riche , je ne puis subsister avec mon bien , *disois-je en moi-même* ; car il ne suffit que pour moi , & mon cœur , pour ainsi dire , n'a pas le nécessaire. Estre né bon & ne pouvoir exercer sa bonté , n'est-ce pas vraiment n'avoir pas de quoi vivre ?

quoi ! voir les besoins d'un honnête homme , & n'être point en état de les soulager , n'est-ce pas les avoir soi-même ? Je ferai donc pauvre avec les indigens , ruiné avec ceux qui seront ruinés , & je manquerai de tout ce qui leur manquera : Tâchons de me mettre à l'abri d'une vie si triste.

Dans ce projet je me ressouvins qu'il y avoit un Philosophe qui s'étoit entièrement retiré du monde , & qui demouroit à un quart de lieue de ma Ville. Il cultivoit les Sciences dans sa retraite , & beaucoup de personnes l'alloient souvent consulter sur une infinité de matieres : ses réponses & ses conseils avoient été utiles à tout le monde , & son étude lui avoit même acquis des secrets qui le faisoient passer pour un Magicien dans l'esprit du peuple : il falloit l'interroger en peu de paroles , & il répondoit de même.

J'allai donc le trouver ; je n'avois qu'une question fort courte à lui faire. Comment faut-il s'y prendre , *lui dis-je* , pour avoir l'amitié des hommes ? (car je comptois qu'avec leur ami-

tié il n'y avoit rien dont je ne vinffe à bout.) Estre bon avec eux , & dans ses discours & dans ses actions , *me répondit-il* , & puis il se retira : sur ce pied-là , ils m'aimeront , dis-je , en me retirant aussi ; car , pour être bon , je n'ai qu'à rester comme je suis.

Je revins chez moi avec cet Oracle qui s'ajustoit si bien à mon caractère ; & dès ce moment je me mis en besogne. Vous concevez bien que je n'eus pas de peine à donner des témoignages de cette bonté qu'on m'avoit recommandée , & dont mon cœur ne respiroit que la pratique.

Le Philosophe ne s'étoit point trompé ; & en effet je fus bientôt regardé comme le meilleur garçon du monde , je ne voyois personne qui ne fit mon éloge ; on s'attendrissoit en me loüant ; on se répandoit en caresses ; tous les discours qui rouloient sur mon compte étoient affectueux ; & ce qu'on me disoit , il est certain qu'on le sentoit. Sur le rapport de ceux qui me connoissoient , j'avois pour amis tous ceux qui ne me connoissoient pas ; & je vous l'avoue , les esperan-

ces de crédit & de fortune que j'avois conçues me parurent alors infaillibles, au point où je voyois les choses. Je comptois, en homme sensible, que mes amis me feroient obligés des services que j'exigerois d'eux; ils seront charmés de m'être utiles, *me disois-je*; ils m'aiment, & les requérir de quelque grace, est un bonheur que leur doit ma reconnoissance; il est vrai que je n'ai pas le talent de demander pour moi, & qu'assurément je m'y prendrois mal; mais à cet égard-là leur amitié m'épargnera bien des frais de complimens; & d'ailleurs c'est un titre de bon cœur, que de ne sçavoir pas parler pour soi. L'homme généreux, quand il prie son ami de le servir, s' imagine presque à cause de cela être un mauvais ami lui-même.

C'étoit ainsi que je m'entretenois avec moi, quand un poste honorable & qui me convenoit se présenta. Je témoignai à différentes personnes que j'avois envie de l'avoir. Remarquez que ceux à qui je m'adressois me sembloient les plus touchés de mon caractère: j'en avois reçu en

toutes occasions de ces tendres ferremens de main , par lesquels on semble dire à un homme qu'il est doux d'être avec lui ; de ces protestations de bienveillance , qui partent d'une abondance de goût pour vous. Ils tenoient ordinairement avec moi de ces discours familiers , qui seroient des injures entre gens indifférens , & qui , entr'amis , ne font qu'un badinage joyeux & caressant.

Les uns me dirent d'un air pensif & réfléchi que la chose étoit difficile , qu'ils ne voyoient pas bien encore comment ils s'y prendroient pour s'employer en ma faveur ; mais j'y rêverai , *ajouôit chacun d'eux* , & je vous promets là-dessus une réponse plus positive : les autres me refusèrent tout à fait cordialement : en homme d'honneur , par telles & telles raisons , je ne puis rien là-dedans , mon cher ami : j'en suis fâché ; mais ne vous rebutez pas ; remuez-vous : voilà à peu près les tours que je vous conseille de prendre pour arriver à vos fins. C'étoit-là le langage de chacun de ceux d'auprès de qui je revenois chargé d'instructions que m'avoit prodiguées leur zèle.

De ces amis, je passai à d'autres ; & par tout je trouvai des sentimens du même style : j'en étois surpris, je n'y comprenois rien ; c'étoit une énigme pour moi, que de voir qu'on m'aimoit véritablement, & que pourtant on ne se soucioit point de moi.

Je manquai le poste : un autre l'emporta ; & cet autre, c'étoit un homme dangereux, malin, vindicatif, qui avoit le courage de dire de bons mots contre ceux qui ne lui plaisoient pas, & qui, à l'égard des ridicules de son prochain, étoit d'un commerce aussi cavalier, que le mien étoit doux & humain ; enfin qui étoit mon contraste : avec cela voyez la différence de nos aventures. Il s'attiroit des ennemis qui s'empressoient à le servir, pendant que je me faisois des amis qui refusoient de m'être utiles. N'auriez-vous pas cru que les hommes se trompoient, & que par méprise, ils me donnoient la part qui lui étoit dûe, & lui transportoient la mienne ? A qui pensez-vous qu'il eut obligation du poste dont il s'agissoit ? aux mêmes personnes que j'avois tâché d'intéresser pour moi, & qui m'a-

voient

voient toujours mal parlé de lui. Ce n'est pas tout, quelque temps après, on me pria d'un repas, où tous les conviés, *me disoit-on*, feroient charmés de m'avoir. L'homme en question sçut ce repas, il en voulut être, il apprit que je m'y trouverois, & témoigna n'en être pas content. Sçavez-vous ce qui arriva? on m'avoit prié, on m'aimoit, & il étoit craint: eh bien? le repas se fit, & pour mettre à l'aise le malin personnage, on envoya dire au meilleur garçon du monde, que la partie étoit rompue, pour je ne sçais quel accident qu'on imagina, & dont l'imposture fut de l'invention de tous les conviés. Oh! alors, informé de cela, je crus pour le coup que les hommes étoient devenus foux. A peine étois-je sorti du chagrin que cela me donna, que je tombai dans mille autres dégoûts. Chaque jour je m'appercevois que j'ennuiois tout le monde qui continuoit à m'aimer. Vouloit-on se réjouir? ma compagnie ne tentoit pas mes plus intimes, & l'on préféroit celle des gens, sur qui, s'il en avoit été question, le cœur de ceux qui me lais-

soient là m'eût donné mille fois la préférence. On disoit que j'avois de l'esprit, & que j'étois gai, & on le disoit, sans se foucier ni de mon esprit, ni de ma gaieté : on les estimoit sans y prendre goût : le plus petit des plaisirs, une minutie, si je la demandois à quelqu'un, il falloit, pour l'obtenir, me donner la peine de l'arracher à la distraction qu'on avoit pour moi.

Me voyant enfin si maltraité des hommes, & du côté du bien, de moitié moins à mon aise que je ne l'avois été d'abord, il me prit un jour une si grande colere contre mon Philosophe, pour la tromperie que je croïois qu'il m'avoit faite, quand j'avois été le consulter, que je partis tout d'un coup, pour aller lui témoigner mon ressentiment. J'arrivai bientôt chez lui, & je frappai avec emportement à sa porte ; il se présenta d'un air aussi froid, que s'il avoit eu affaire à l'homme le plus tranquille. Me reconnoissez-vous, *lui dis-je ?* oui, reprit-il ; que me voulez-vous ? vous reprocher, *répondis-je*, la fourberie de vos conseils. Dites plutôt

mon ignorance, s'il est vrai que mes conseils vous aient fait tort, *répartit-il*. Non, non, m'écriai-je, vous vous êtes joué de ma jeunesse: je vous ai demandé ce qu'il falloit faire pour être aimé des hommes, vous avez eu la cruauté de me dire que je n'avois qu'à être bon; & c'est cette bonté que vous m'avez conseillée, qui m'a perdu auprès d'eux, loin qu'elle m'ait conduit à la fortune, comme je l'esperois, & peu s'en faut qu'elle n'ait causé ma ruine entière. Vouloir faire fortune, est une autre chose que de souhaiter d'être aimé des hommes, *me répondit-il*. Que ne vous expliquiez-vous mieux, quand vous m'avez interrogé? comment! *repris-je*, pouvois-je m'imaginer que j'échouerois, soutenue de l'amitié de ces hommes? par quelle fatalité m'a-t'elle donc été si nuisible? Prenez, *me dit-il*, cette poudre que j'ai composée de simples, & dont les effets sont naturels; allez chez-vous, assemblez vos amis, & mêlez-en dans le vin qu'ils boiront; plaignez-vous ensuite de leur procédé pour vous, & ils vous diront pourquoi leur amitié a trahi vos projets. H ij

J'exécutai ce qu'il me prescrivit : pendant le repas , il me sembla qu'ils railloient adroitement jusqu'à la profusion des mets exquis que je leur donnai. Il ne tenoit qu'à moi de deviner qu'ils m'appelloient dupe , de ce que j'étois si généreux : Je choisissais cet instant pour leur parler.

Vous êtes d'étranges gens , *leur dis-je* ; je sens toute l'ingratitude que vous enveloppez dans votre façon de louer mon repas : & ce n'est pas d'aujourd'hui que vous n'êtes envers moi que des ingrats. Cependant il n'y a pas un de vous ici qui ne m'aime. Cela est vrai , *me dirent-ils*. Pas un de vous , *continuai-je* , qui ne convienne que je suis le meilleur cœur qu'on puisse trouver. C'est une justice que nous vous devons , *dirent-ils* encore. Avec cette qualité , *repris-je* , on peut se vanter d'être aimable & d'un commerce sûr , quand on y joint un peu d'esprit. Pourquoi donc chacun de vous me fuit-il , & paroît-il en toute occasion se soucier si peu de moi ? pendant qu'il s'amuse volontiers avec *Diléarque* qui est un rapporteur éternel de ce qu'on dit , & de ce qu'on

ne dit point ; avec *Delphire* qui est une ame double ; avec *Dioclès* qui ne s'attache à personne ; avec *Thélephe* qui n'a jamais obligé qui que ce soit ; avec *Amyntas* railleur impitoiable , avec qui , dans un cercle votre amour propre essuie mille petits affronts qui vous le font haïr. Pourquoi rendre service à tous ces gens-là préféablement à moi que vous aimez ? pourquoi semblez-vous vous mêmes en faire plus de cas que de moi ? c'est que leurs vices , *mè répondit* alors un de la bande , leur donnent une importance que votre vertu ne vous donne point. Voulez-vous que nous vous parlions franchement ? ma foi , rien n'est d'une moindre ressource , rien ne tarit tant au plaisir de la société , qu'un homme aussi excessivement bon que vous l'êtes à tous égards : son entretien n'a rien de vif , rien qui flatte la curiosité maligne que nous avons tous mutuellement sur ce qui nous regarde. Que diantre faire avec un homme contre l'esprit de qui le vôtre n'a point à se précautionner dans la conversation ? De quoi s'occuperoit-on avec lui , de qui l'on

ne peut espérer aucun trait de malice, & à qui par conséquent on n'en peut rendre; qui ne médit de personne, & qui par-là ne vous apprend rien; qui ne vous dispute jamais son suffrage, quand vous avez de l'esprit avec lui; qui n'est point jaloux de cet esprit: ce qui ôte la vanité d'en avoir; d'un homme avec qui votre amour propre languit dans une éternelle sécurité, d'où naît l'ennui; d'un homme de qui vous ne craignez rien, ni sur vos intérêts, ni sur votre réputation; de qui vous n'attendez rien à votre avantage contre celui des autres: ce qui n'établit aucun motif de liaison, ni d'intrigue entre vous & lui? Eh bien! vous êtes un bon garçon; je vous aime, parce que vous ferez toujours bon pour moi; mais vous me lassez, parce que vous ne ferez jamais mauvais pour personne. Nous ne vous avons point rendu service, *dites-vous*. Eh! par où nous excitez-vous à vous servir? êtes-vous capable de vous venger de nos refus là-dessus? Non, je vous l'ai dit, vous ferez toujours bon, toujours généreux; ainsi ce n'est pas

la peine de se donner du mouvement pour un homme dont on ne peut rebuter la bonté, ni s'attirer la rancune ? Pour ceux que vous venez de nommer, je passe le tems, ou à me tenir sur mes gardes avec eux, ou à m'en faire craindre, ou à m'en divertir ; mais vous, vous n'êtes qu'aimable : & quoi encore ? aimable : & en vérité cela n'anime point ; car on vous aime, & puis c'est tout.

Il alloit continuer ; mais moi, faisi de fureur à la vue de l'iniquité des hommes, je dis à tous ces indignes de fortir : ce qu'ils firent en se moquant de moi. Le lendemain je vendis le reste de mon bien ; & m'éloignant de ma patrie, aussi bien que des hommes qui m'étoient odieux, je fis bâtir cette maison dans ce désert, où je vis de ce que me rapportent quelques arpens de terre que j'y cultive.

QUATORZIÈME FEUILLE.

JE me suis mis sur le pied de produire les lettres qu'on m'enverra, quand je les trouverai utiles au Pu-

176 LE SPECTATEUR
blic : & en voici deux que je n'ai pas
cru devoir supprimer.

MONSIEUR LE SPECTATEUR ;

Je ne vous demande point de mettre cette Lettre dans vos Feuilles : je ne sçais point faire de Lettres qui méritent d'être imprimées. Je vous prie seulement d'avoir la bonté, dans un de vos Discours, de traiter de la situation où je suis. Si vous aimez à secourir les gens qui sont malheureux, vous ne pouvez donner du secours à personne qui soit plus digne de compassion que moi.

Je suis infirme, accablé d'années, relégué à la Campagne, où l'on a livré ma vieillesse à la discrétion de deux ou trois Domestiques sans charité pour mon âge, ni pour mes infirmités, qui m'oublieroient toujours, si je n'étois importun, & dont il faut que j'impatiente la brutalité, pour en arracher quelque attention à mes besoins ; enfin auprès de qui l'on ne m'a laissé d'autre appui que la pitié que je devrois leur faire, & que je leur fais

si-peu , qu'ils abusent de l'oubli cruel où m'a laissé leur maître. Hélas ! ce qui m'afflige le plus , ce qui fait toute l'amertume de mes peines , c'est que ce maître dont je parle , vous le dirai-je , Monsieur ? c'est qu'il est mon fils. Je suis sûr que mon état vous touche ; mais quelque bon cœur que vous foyez , vous n'en sçauriez comprendre toute la misere : Il faut être à ma place , il faut être pere , pour en sentir toute l'étendue.

C'est sans doute un étrange malheur que d'être , à mon âge , rebuté de tout le monde , ou de se voir à la merci de l'humanité des Etrangers , de gens qui ne sont ni vos amis , ni vos parens ; de ne trouver qui que ce soit qui s'intéresse véritablement à vous , & qui vous soulage , & vous aide à supporter ce reste de vie languissante , où vous êtes à charge à vous-même. Dans de pareilles extrémités un homme est fort à plaindre. Enfin il souffre beaucoup , & puis il meurt. Eh bien ! Monsieur , foyez en persuadé , l'infortune de cet homme-là n'est rien auprès de la mienne , s'il n'a point d'enfans , si Dieu ne l'a pas fait le pere d'un fils.

qui l'abandonne. Non, ce n'est rien que d'être délaissé des autres hommes, de n'avoir à se plaindre que de leur peu de compassion : il n'est pas étonnant qu'ils soient durs, impitoyables : vous ne leur êtes rien. Ce sont des indifférens, des inconnus que vous pressez d'être généreux ; ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le sont peut-être pour d'autres, & si vous ne souffriez pas, vous n'en exigeriez rien.

Mais, Monsieur ; vous imaginez-vous bien ce que c'est qu'un fils ? Sçavez-vous comment on le regarde, ce qu'on attend, ce qu'il vous est ? Est-il pour vous un homme comme un autre ? Ah ! c'est ici où les expressions me manquent ; c'est ici où mon cœur est saisi, où je souffre ce qui n'est point douleur, ce qui n'est point désespoir ; mais quelque chose de plus cruel que tout cela. Oui, l'on vit encore ; il reste encore du courage & des forces, quand on sent de la douleur & du désespoir : & moi, Monsieur, je ne vis plus, je n'y tiens plus à la vie que par un sentiment de tristesse qui me pénètre, qui confond & qui glace mon

ame , qui ne me laisse ni crainte , ni esperance , qui m'anéantit. Les hommes aujourd'hui me rejettent & m'abandonnent ; & ce n'est encore là qu'être rejeté & abandonné des hommes : mais mon fils me rejette & m'abandonne comme eux , & c'est être rejeté & abandonné de la nature entière. Il étoit mon unique appui , ma ressource : mais une ressource qu'il me semble que rien ne pouvoit m'ôter , qui étoit à moi , qui ne dépendoit ni de la faveur , ni de l'humanité des hommes : Que mon fils fût genereux ou non , la nature , les préjugés mêmes , l'éducation qu'on donne à ses enfans , la tendresse qu'on prend pour eux , l'habitude qu'ils ont de respecter leur pere , tout me garantissoit l'amour de mon fils pour moi ; tout m'affuroit que cet amour étoit mon bien ; tout dans son cœur devoit m'excepter des autres hommes ; eût-il été sans honneur pour eux , tout le lioit à moi , comme tout me lioit à lui ; fût-il né l'homme du monde le plus haïssable , aurois-je pû le haïr , en aurois-je moins senti que j'étois son pere ? Nos enfans , pour nous éprouver sensibles ,

ont-ils besoin de le mériter, d'être bons & aimables? Hélas! que font sur nous leurs vices? qu'affliger notre amour, sans le rebuter.

Oui, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis, c'est mon amour qui s'élève: vous n'avez pu me l'ôter; c'est lui qui se plaint de vous: il ne m'est dur de vivre encore que parce que je vous aime toujours. Non, je ne souffre que parce que c'est vous qui me maltraitez: votre cœur ne me connoît plus, & ma tendresse subsiste encore: je n'ai pu cesser d'être votre pere: comment avez-vous fait pour cesser d'être mon fils? Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature. Tout s'y est donc défuni d'avec moi, je n'y vois plus qu'un désert. J'y suis seul, ignoré de tout l'Univers, de mon fils que je regrette, que j'appelle à mon secours, & qui m'ignore comme tout le reste des hommes.

Cependant, Monsieur, qu'ai-je fait contre ce fils? de six enfans que j'avois il me resta seul. Je n'étois pas riche: mais je l'aimois tendrement; & dans

Éducation que je lui donnai, mon œconomie, & l'industrie de mon amour me tinrent lieu de richesses : il répondit à mes soins : je l'envoyai à Paris y suivre le Barreau, je m'ôtois presque le nécessaire pour l'y soutenir : il y fit effectivement des progrès qui lui acquirent l'estime de ceux qui le connoissoient ; & comme il étoit assez bien fait, qu'on le voyoit laborieux, une riche Dame, dont il faisoit les affaires, en eut si bonne opinion, qu'elle lui offrit sa fille, pourvu qu'en se mariant il eût du moins un bien médiocre : ce bien médiocre étoit entre mes mains : il consistoit en deux petites Terres qui venoient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, & dont le revenu avoit servi à l'avancer, & à me faire vivre.

Il m'écrivit la proposition de la Dame, me marqua tous les avantages du Parti qu'on lui offroit, & me dit que sa fortune étoit entre mes mains. Hélas ! elle ne pouvoit être plus sûre : je partis pour Paris, & je convins tout d'un coup de lui donner la moitié de ce que j'avois, & de lui assurer l'autre.

Son mariage se fit quelque tems après : il quitta le Barreau pour des emplois qui paroïssent meilleurs , sa femme mourut en mettant un enfant au monde : je perdis beaucoup ; elle m'aimoit , & sa mémoire me fera toujours chere.

Quatre ou cinq mois après sa mort , mon fils , pour certains desseins , eut besoin d'une somme considérable d'argent ; il en emprunta : mais il lui en manquoit encore. J'étois alors content de lui : je suis né simple & plein de franchise : je le croyois plus amoureux de mon repos que moi-même ; & en vendant ce qui me restoit pour achever sa somme , je voyois seulement que c'étoit un bien qui changeoit de nature , sans changer de maître.

Je le vendis donc , suivant son envie , & cela sans prendre aucune précaution pour moi : la chose se fit entre nous deux seulement : l'argent en fut employé suivant ses vues : elles réussirent au de-là même de ses espérances. Le voilà puissant , après quoi il voulut jouir sans travailler davantage : sa maison prit une autre face : il

se jetta dans les plus grands airs : des amis plus considérables succederent à ceux qu'il avoit eus d'abord ; il se défit insensiblement de ces derniers , dont le commerce lui parut alors trop bourgeois ; & commença enfin à rougir de moi.

Je m'en apperçus : mais d'abord je crus me tromper ; en ce tems-là je tombai malade , & je vis qu'il me négligeoit dans le cours de ma maladie ; ses domestiques , à son exemple , me négligerent aussi , cela me chagrina sérieusement ; je le fis prier de venir dans ma chambre , où il n'étoit pas entré depuis quatre jours : il y vint ; je me plaignis à lui du peu de soin qu'on avoit de moi. C'est que vous êtes un peu difficile , mon pere , me répondit-il. Voilà la première fois que vous me le dites , lui répartis - je , & votre réponse m'étonne. Ce n'étoit pas trop la peine de m'envoyer chercher pour me quereller , comme vous faites tout le monde , me dit-il là-dessus : on a soin de vous tout autant qu'on le peut ; cependant vous vous plaignez toujours. Que faire à cela ? tâchez de vous remettre : quand votre

fanté fera meilleure , je vous conseille d'aller demeurer à la campagne , vous y ferez plus tranquille qu'ici , vous y vivrez à votre fantaisie ; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas ; & nous ne nous gênerons ni l'un , ni l'autre.

Il sortit après ce discours , pendant qu'un valet qui l'avoit entendu , tournoit la tête pour rire & se moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avoit frappé : l'action de ce valet me perça le cœur : je vis ce que j'allois devenir ; je compris que je n'étois plus qu'un étranger dans la maison de mon fils , & qu'enfin lui & moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit : je me levai ensuite ; mes forces revinrent un peu ; je m'habillai du mieux que je pus : on alloit diner , j'entendis sonner , & j'appellai quelqu'un pour m'aider à descendre : on me répondit : mais personne ne vint ; j'essayai donc de descendre en me soutenant avec ma canne , & j'étois déjà à moitié de l'escalier , quand mon fils parut à la porte de son appartement.

Que faites-vous là ? me dit-il d'un

ton rude : quelle fantaisie vous prend ? j'ai du monde : êtes-vous en état de paroître ? avez-vous peur qu'on ne vous envoie pas à manger chez vous ? Remenez mon pere , ajouta-t-il , en s'adressant à un valet de chambre , & puis il rentra ; pour moi je restai immobile ; & les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet de chambre fit semblant de m'aider à remonter , en me disant que j'étois encore verd pour mon âge : je ne répondis rien à la raillerie de ce domestique qui faisoit sa charge en m'insultant , la douleur me rendoit muet ; je rentrai chez moi comme un homme qui ne sçait plus où il est : je me trouvai mal , & je demandai du vin ; on ne m'en apporta qu'un quart d'heure après , avec un potage froid dont je ne goûtai pas , non plus que du reste de mon diner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confusion de pensées qu'on puisse imaginer : mes soupirs à tout moment se confondoient avec mes pleurs : où irai-je ? disois-je , je n'ai

plus rien qui soit à moi. Je me suis dépouillé de tout.

Cependant je résolus, en me couchant de sortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvois plus y respirer, j'y expirois; je me proposois d'aller trouver un de nos amis, de lui confier ma situation, de le prier de me secourir, de me donner un conseil dans mon affliction. Dans ce dessein je me levai le lendemain plutôt qu'à mon ordinaire, & je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils; car il entra dans ma chambre au moment où j'allois sortir. Où allez-vous, mon pere, me dit-il? chercher, lui répondis-je, quelque ami charitable qui me donne du pain de bonne grace. Vous sçavez que je n'en ai plus, ma tendresse pour vous m'a tout ôté. Quel raisonnement, me répondit-il! que les gens de votre âge ont de caprices! vous voilà donc bien scandalisé de ce que je vous ai dit hier au matin. Mon fils, répartis-je, je suis assez consterné, laissez-moi aller sans me répondre: vous n'êtes plus en état de me parler; toutes les paroles que

vous prononcez font autant de coups de poignard pour moi ; vous n'en connoissez pas la force , elles me tuent. Finissons toutes ces explications , dit-il alors avec vivacité : vous avez tort, mon pere ; il est mille choses que vous auriez pu vous dire à vous-même ; vous êtes dans un âge avancé , vous avez presque toujours vécu dans une petite Ville de Province , & vos idées, vos manieres de faire , vos usages font si differens de ce qui se passe dans le monde , que vous auriez dû vous dégouter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici ; mais vous ne sentez point cela , & je le sens moi. Le bel agrément pour votre fils ! que de vous voir converser avec des gens d'un certain rang , polis & délicats , que vous faites rire , & à qui votre simplicité donne la comédie. Voilà pourtant ce que c'est : pensez-vous que cela me soit fort avantageux ? Je suis un homme de fortune , n'est-il pas vrai ? eh bien ! à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le sçavent pas ? c'est cependant ce qui saute aux yeux, dès qu'on vous voit ; & malgré cela , vous avez la manie de vouloir toujours vous mon-

trer : ainsi ne nous querellons point ; mon pere ; il n'est pas nécessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes : je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma Maison de campagne ; vous y ferez le maître & dans votre centre ; de tems en tems j'irai vous voir , & rien ne vous manquera : adieu , je vous quitte , vous allez partir , & moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi , Monsieur , que mon fils se sépara d'avec moi : il me quitta sans m'embrasser , sans qu'il lui échappât le moindre mot de douceur , que celui de pere , que sa bouche prononçoit , & que son cœur ne sentoit pas ; il se retira sans être touché ni de l'abbattement où il me laissoit , ni du triste silence que je gardai , ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux : ensuite on vint emporter mes hardes , on me dit de descendre , & je fus mis presque sans sentiment dans une chaise qui me conduisit à cette campagne , où je languis depuis près de deux ans , où mon fils n'est point venu , comme il me l'avoit promis ; enfin où je vis dans une privation entiere de toute conso-

lation , & souvent même de toutes les choses nécessaires à la vie.

Monsieur le Spectateur ;

Zelé comme vous l'êtes pour le public , je ne doute pas que vous ne lui fassiez un présent de ma Lettre : elle fera très-courte ; & j'y donne le secret de se faire payer de certains débiteurs qui sont très-honnêtes gens , très-généreux , & les meilleurs cœurs du monde ; mais qui , dans le cas dont il s'agit , ont une bizarrerie d'humeur , qui leur ôte l'usage de leur bon caractère : c'est qu'ils ne peuvent se résoudre à payer leurs dettes : empruntez d'eux , vous ne sçauriez leur faire un plus grand plaisir : demandez-leur ce qu'ils vous doivent , il n'y a plus personne : vous les glacez ; les voilà perclus de tout sentiment. Qu'est-ce que c'est que l'homme ! quel assortiment de vices comiques avec les plus aimables vertus ! mais ce n'est point mon affaire que de réfléchir là-dessus. Je dirai seulement que nous sommes des animaux bien singuliers ; Bref, il n'y

a que trois heures que j'avois un de ces débiteurs, dont je parle. Il me devoit depuis deux ans une somme assez considérable : je l'ai prié en deux occasions de s'acquitter : néant : il m'a toujours remis, & moi j'ai toujours patienté, parce que je connoissois mon homme, & l'infirmité de son caractère à cet égard-là : je sçavois bien qu'il n'y avoit point de mauvaise volonté dans son fait : or hier il m'est survenu une petite affaire dans laquelle il me faut de l'argent : si je vais proposer à un tel de me payer, ai-je dit ce matin en moi-même, il me semble que je l'entens, je n'ai pas un fol, me répondra-t-il. Comment ferai-je ? la nécessité donne de l'industrie ; là-dessus, continuant à me parler, j'ai dit, mon homme se déplait à rendre, c'est un grand défaut : mais il aime à prêter ; c'est une fort belle qualité : eh bien ! de quoi m'embarassé-je ? sa bonne qualité va me faire raison de son défaut : allons, allons, mon argent est dans ma poche. En effet j'ai prié un de nos amis communs d'aller lui emprunter justement ma somme : il y est allé tout en riant de mon idée ; il a

exécuté sa commission. Je n'ai ici que les deux tiers de cet argent : mais prenez toujours ; dans un instant je vais vous envoyer le reste , lui a dit l'autre d'un air aisé : là , de cet air noble , qui met l'obligation qu'on va nous avoir sur le pied d'une chose indifférente , & tout à fait naturelle : adieu , mon ami , a-t-il ajouté d'une façon distraite , vous allez recevoir le surplus. Notre ami est venu m'apporter l'argent ; nous sommes allés chez lui , où le reste étoit déjà arrivé : & moi du même pas j'ai été chez mon débiteur lui rendre son billet , en lui apprenant ma petite intrigue , & je l'ai laissé tout consterné de n'avoir fait qu'une restitution , au lieu d'avoir rendu un service gratuit : le pauvre homme !

QUINZIE' ME FEUILLE.

IL y a quelque tems que j'achetai dans un Inventaire une assez grande quantité de Livres : ils avoient appartenu à un Etranger qui étoit mort à Paris. En les plaçant dans ma Bibliothèque , il tomba d'un gros volu-

me, un petit cahier de papier. Je le ramassai, curieux de sçavoir ce qu'il contenoit : je vis qu'il étoit en langue Espagnole, & qu'il avoit pour titre : *Continuation de mon Journal*. Je le lus aussi-tôt, il me fit assez de plaisir : je l'ai traduit en François, & c'est cette traduction que je donne aujourd'hui.

*A Paris, du lundi septième Février,
troisième jour de mon arrivée.*

CE matin j'ai ouvert ma fenêtre entre onze heures & midi ; à l'instant où je l'ouvris, il est venu un grand coup de vent ; j'allois me retirer ; car la place ne me paroissoit pas tenable : & voyez ce que c'est, j'aurois perdu une leçon de morale. Ce vent m'a fait faire une découverte, il m'a appris qu'il mettoit beaucoup d'hommes dans une situation que j'avois toujours crue indifferente, & qui cependant les rend à plaindre. Que de peines dans la vie ! Hélas ! je n'ignorois pas que le vent causoit bien des malheurs, qu'il abattoit des maisons, déracinoit des arbres, qu'il couchoit les bleds à terre, sans parler des ravages

vages qu'il fait sur mer. Je ne mets point en ligne de compte la poussière dont il aveugle, les chapeaux qu'il enleve de dessus la tête ; & voilà tous les tristes effets que je lui connoissois. Point du tout ; avec cela, il peut encore affliger les hommes personnellement, il chagrine leur amour propre. Voici comment. Comme j'allois fermer ma fenêtre, j'ai vu passer trois ou quatre jeunes gens dont les cheveux étoient frisés, poudrés, accommodés avec un art, dont il n'y a que le François qui soit capable : vous auriez dit que c'étoit l'Amour même qui avoit mis la main à ces cheveux-là. L'air ne paroissoit d'abord agité d'aucun zéphyr ; & sur la foi de ce calme perfide, ces pauvres jeunes gens marchaient lestes : ils jouissoient en pleine sécurité de la beauté de leur chevelure, & de la poudre qui l'ornoit : mais qu'en ce monde nos plaisirs sont de courte durée ! Ces jeunes gens étoient contents : crac, une persécution survient ; les voilà dans l'embarras, le vent souffle & les prend à l'oreille gauche : Et vite, ils se baissent, ils se tournent,

ils appellent cent différentes postures au secours de ce malheureux côté que le vent insulte. Quel état douloureux ! il me touchoit : j'étois fâché de m'être mis à la fenêtre, je combattois contre le vent avec eux ; mais il triomphoit : tout alloit en défarroi dans le côté qu'il attaquoit : bientôt il attaque de front ; ensuite il fait le cercle autour de la tête ; la voilà martyrisée , tout est perdu. Oh ! pour lors, ces jeunes gens se sont mis à disputer si péniblement le peu de poudre & d'arrangement qui leur restoit , que je n'ai pu y tenir davantage. J'ai repoussé la fenêtre , & me suis assis , le cœur tout serré de l'affliction où je les laissois.

Mon Hôteesse est entrée un moment après , & je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi ceux que je venois de voir avoient tant souffert : C'est, m'a-t'elle répondu , que ces Messieurs sont galants, qu'ils voyent des femmes, & qu'un homme dépoudré n'a plus bonne mine. Comment ! ai-je dit, ces Messieurs ne plairont d'aujourd'hui , d'aujourd'hui ils ne seront aimables ? ils ne diront rien de joli ? Ah ! vent

cruel ! mais aussi de quoi se font avisées les Dames d'ici, de régler leur bienveillance sur le plus ou le moins de poudre qu'un honnête homme peut sauver de la fureur du vent ? Que diantre ! sur ce pied-là, que n'a-t-on imaginé des machines où l'on puisse enfermer son chef ? N'eût-on qu'une cour à traverser, n'en est-ce pas assez pour devenir inhabile à plaire ? Qui pourra se flatter de porter sa tête avec tous ses agrémens chez une femme ?

Mon Hôteffe est partie en riant de mes discours : ensuite deux de mes amis sont venus pour m'emmener dîner chez une Dame Françoise ; mais quoique nous dussions monter en Carrosse, j'ai songé que le vent continuoit, qu'il ne falloit qu'un malheur pour me voir abandonné de ma poudre, & comme on venoit de m'en dire les conséquences, je n'ai point voulu risquer d'arriver chez des Dames, plus laid que je ne suis naturellement. J'ai remercié mes amis, ils sont partis ; & j'ai gardé la chambre toute la journée, sans oser me remettre à la fenêtré, de peur de voir encore quelque ame en

peine pour la disgrâce que je venois de plaindre.

Il est cinq heures du soir, je quitte un Livre que j'ai trouvé ici sur des Tablettes, & qui ne contient que des sermons; j'en viens de lire un qui combat l'Orgueil. Ma foi, il faut que la vertu contraire soit d'une pratique bien difficile. Imaginez-vous que c'est la vanité de bien dire, qui a aidé au Prédicateur à prouver qu'il falloit avoir le cœur humble: aussi le sermon est-il fort beau. Il est vrai qu'en le lisant, je n'ai pas été un moment tenté de la vertu qu'on y prêche: mais en revanche je l'ai trouvée très-élegamment prêchée. Ajustez cela comme vous pourrez; je vous rends compte de mes impressions, & si celui qui a fait le Sermon les sçavoit, je suis persuadé qu'il seroit content de moi: Je l'admire, il se passera bien que je me convertisse. A vous parler franchement, je ne suis pas étonné du peu d'effet des Prédications: la plupart ne sont que des pieces d'éloquence, où le Prédicateur nous exhorte bien moins à devenir Pénitens, qu'à le trouver habile.

Je me souviens qu'un jour j'étois dans une petite Eglise où prêchoit un bon Religieux : on ne l'estimoit pas beaucoup ; car il n'avoit que du zèle : ce bon homme monta en chaire , il prêcha , & je me rappelle à cette heure qu'il prêcha mal , je veux dire qu'il n'étoit pas habile homme.

Cependant je l'écoutai , je ne pus m'en empêcher , il gagna mon attention , sans que je m'en apperçusse. Je ne songeai pas seulement s'il y avoit de l'esprit au monde ; le mien se familiarisa , je ne sçais comment , avec la simplicité du sien ; moi qui n'étois pas dévot , je m'intéressois à tout ce qu'il disoit : cela me regardoit , il traitoit de mes affaires , il parloit comme un homme qui vous apporte la vérité , comme un homme qui la croit , & qui , sans y employer d'art inutile , n'a d'autre secret pour vous persuader de ce qu'il dit , que d'en être persuadé lui-même. Vous ne sçauriez croire combien ce ton-là est insinuant : cela ressemble aux entretiens intérieurs que nous avons avec nous-mêmes , quand nous réfléchissons sur quelque chose qui nous importe. Vous sentez bien

que nous n'y cherchons point de façon, & que nous ne voulons alors ni briller, ni nous trouver de l'esprit : Nous voulons simplement voir, connoître & nous déterminer. Eh bien ! ce que disoit ce bon Religieux étoit de ce genre-là : cela imitoit tout naturellement notre façon de penser alors. Enfin il pensa me convertir : mais je n'achevai pas de l'entendre ; car une personne de ma connoissance m'emmena.

On frappe à ma porte ; c'est une visite qui me vient ; quand elle sera finie, je vous dirai ce que c'est.

Me voilà seul, celui qui vient de sortir est un jeune homme qui parle beaucoup, qui s'estime tant, qu'il ne peut s'en taire. Il seroit bien mortifié qu'on le soupçonnât de vouloir se louer, & pourtant il veut faire son éloge ; de sorte que tout son embarras est de l'ageancer dans ce qu'il dit, de façon qu'il s'y trouve, sans qu'il paroisse qu'il y ait de sa faute : mais il manque toujours son coup, toujours il y a de sa faute. Enfin c'est de lui que je sçais qu'il est bien fait, qu'il est beau, qu'il est adroit, qu'il a plus d'esprit qu'un

autre , qu'il est couru des femmes ; & peut-être dit-il vrai dans ce dernier article. Je l'en croirois volontiers sur le caractère qu'il m'expose : il est plein de lui-même , il a du caquet , il se dit persécuté de bonnes fortunes , il ment joliment à son honneur & gloire : Oh parbleu ! voilà de grands avantages avec les femmes du Pais : vous m'avouerez que c'est-là du mérite , non pas du mérite effectif & vrai , il ne vaudroit rien celui-là : mais de ce mérite badin , comment vous dirai-je ? de ce ridicule galant , enfin de ce mérite impertinent qui agace une femme qui veut plaire : non qu'on ne critique un pareil homme , & qu'on ne doute quelquefois qu'il soit aussi aimable qu'il croit l'être : mais qu'il le soit ou non , il a toujours cela d'heureux , qu'il y gagne une réputation équivoque ; mais c'est toujours un réputation , on parle de lui : Eh ! quel honneur n'est-ce pas pour une femme , que de fixer un pareil homme ? A la vérité , en le voulant fixer , il peut bien arriver qu'elle se fixe elle-même. L'ambition d'être aimée joue souvent de mauvais tours aux femmes ; ainsi notre jeune

homme pourroit bien en être aussi couru qu'il le dit.

Quoi qu'il en soit , il n'a tenu qu'à moi de le regarder comme un petit prodige. Vain comme il est , si je lui montrois son portrait tel qu'il me l'a fait , il s'évanouiroit j'en suis sûr : car il n'y a point d'homme plus honteux de se trouver fat , que le fat même , quand il est pris sur le fait.

Sur la fin de notre conversation , il a vu sur ma table ce livre de sermons dont je vous ai parlé : j'ai jugé tout d'un coup que j'allois recevoir de sa part quelque raillerie là-dessus. Oh , oh , m'a-t-il dit , vous êtes un excellent chrétien : je vous en fais mes complimens. Eh ! ne l'êtes vous pas aussi , lui ai-je répondu. Sans difficulté , je le suis , m'a-t-il reparti : mais parbleu vous êtes bien un autre homme que moi. Comment ! lire des sermons , y méditer : oh ! je n'irai jamais jusque-là. Vous le prenez sur un ton assez indévot , lui ai je dit. Indévot ! s'est-il écrié , la réflexion est austère ; je crois qu'effectivement vous avez raison , je ne suis pas dévot , vous m'y faites penser , je le deviendrai ,

c'est une obligation que je veux vous avoir, mon Cher. Croiez-vous, lui ai-je dit, qu'il ne faille pas l'être ? Je vous avouerai, a-t-il repris, que je ne suis pas tout-à-fait de l'humeur de ces bonnes gens qui croient tout, sans trop sçavoir pourquoi. Fort bien, lui ai-je dit ; mais j'ai un petit mot à vous répondre : Ces gens-là, dites-vous, croient tout, sans sçavoir pourquoi : & vous, sçavez-vous mieux pourquoi vous ne croiez pas ? Ah, ah, si je le sçais, m'a-t-il répondu : vous vous divertissez, sans doute, (& cela étoit vrai) oui, Monsieur, je le sçais : je raisonne quelquefois, j'ai des principes. Moi, là-dessus, curieux du systême étourdi, que pouvoit s'être fait un homme qui n'avoit assurément pour toute philosophie qu'un peu de libertinage, beaucoup de vanité, & force ignorance, j'ai fait semblant de le combattre sérieusement pour l'agacer, & en effet le systême est venu : & ce systême, qui étoit sa croiance, c'étoit un composé de lieux communs, de bribes d'opinions qu'il avoit apparemment retenues de la conversation de quelques esprits, qui se donnent

pour esprits forts. Je mourois d'envie de rire : mais je n'ai point voulu fâcher ce Philosophie, dont les raisons étoient à l'abri de toute critique, & devenoient incontestables par le peu de logique qu'il avoit soin d'y observer.

Je parlois tout à l'heure des prédications : mais fussent-elles aussi persuasives qu'elles le devroient être, je ne sache rien qui pût mieux établir la Religion, rien qui servît tant à la foi, que de faire prêcher à un Docteur de cette espece-là son incrédulité même : peut-être l'incrédulité des plus forts esprits seroit-elle encore plus efficace : ce qui est de sûr, c'est qu'elle ne nuirait pas.

Quand j'ai vu que mon homme avoit fini ; en vérité, mon cher Monsieur, lui ai-je dit, vous vous moquez tout-à-l'heure de la crédulité des bonnes gens : mais si vous croyez à votre système, vous n'avez rien à leur reprocher, je vous garantis plus crédule qu'eux. Je vois bien que ce n'est pas le défaut d'évidence qui vous empêche d'ajouter foi à de certaines choses ; car je ne pense pas que vous

voyiez plus clair dans celles que vous croyez. A ce discours , il s'est levé d'un air distrait , en ajoûtant , chacun a sa façon de voir. Franchement , ai-je répondu , je comprends bien qu'avec la vôtre , on marche hardiment dans les ténèbres.

Quelques complimens assez froids ont terminé notre scène , & il est parti : mais on m'annonce qu'il est tems de souper , bon soir ; je me coucherai de bonne heure.

Du Mardi huitième Fevrier.

Les Amans à belle chevelure auront été charmans aujourd'hui : car il a fait le plus beau tems du monde , & le plus calme. Il est huit heures du soir , j'arrive de chez ce Seigneur dont je dois tirer les appointemens que m'a promis la Cour de Madrid pour mes voyages : je vous ai déjà dit que c'étoit un glorieux , d'une humeur hautaine , qui abuse du besoin qu'on a de lui , & devant qui il faut ramper pour l'avoir favorable : chacun a son caractère : il y a des gens qui ne sont pas dans le goût d'être aimés ; une recon-

noissance vive & respectueuse ne les pique point ; si l'on ne les craint pas , si la haine qu'on a pour eux ne désavoue pas les soumissions qu'on est obligé de leur faire , & ne les rend pas douloureuses , ils ne sont point contents , ils ne priment point sur vous , ils ne jouissent point de leur autorité , ils préfèrent en vous une inimitié , qu'ils forcent à se taire , à des sentimens d'estime & d'amitié , qui les honoreront.

La première fois que j'ai vu celui dont je vous parle , c'étoit à Bayonne : il me traita si cavalierement , que je me révoltai , & suivant les principes de l'orgueil humain je ne crus pas qu'un homme d'honneur , & né quelque chose , pût se laisser brusquer sans s'en ressentir ; vous jugez bien que je ne le disposai pas à me rendre service. Pour me punir , il a tâché depuis de faire réduire mes appointemens à la moitié , & il y a réussi ; je ne l'ai sçu que ce matin ; d'abord j'en ai été au désespoir , il m'est venu cent fois dans l'esprit de tout abandonner : mais comme il s'agit d'un intérêt de conséquence , puisque j'ai compté sur

la somme considérable qu'il ne tient qu'à lui de me faire toucher ici, & qu'étant étranger dans le pays, je ne trouverois point de ressource, la raison m'a donné de plus sages avis; je me suis résolu d'aller trouver mon homme: vous allez croire que pour cela j'ai sacrifié ma fierté: point du tout, je n'aurois jamais pu faire ce sacrifice-là; mais j'ai trouvé moyen de tout ajuster: mon amour propre s'est secouru, & vous allez voir son expédient, il est curieux: il faut que je vous en instruise, il pourra même vous servir dans le besoin.

Je me suis donc dit, qu'est-ce que c'est? de quoi s'agit-il? je ne veux point aller voir cet homme, parce qu'il est superbe, qu'il veut qu'on soit bas & rampant avec lui, & que moi je ne veux pas l'être. Eh, pourquoi ne le veux-je pas, puisque c'est le moyen de captiver ses bonnes grâces qui me sont nécessaires? quel inconvénient y aura-t-il à flatter sa foiblesse? tout aussi peu qu'il y en a à appaiser un enfant qui crie, & dont le bruit vous importune; & cependant j'ai peur que ce ne soit m'abaisser? Eh quoi! la pe-

titesse des hommes mérite-t'elle qu'on lui fasse l'honneur de s'en piquer ? n'est-ce pas l'estimer ce qu'elle vaut que d'en avoir compassion ? je veux être fier : eh , la véritable fierté n'est-elle pas d'être raisonnable ? Allons , partons , mes dégoûts étoient ridicules.

Cette exhortation faite , j'ai pris ma secousse , & suis arrivé chez celui dont il s'agissoit ; il m'a regardé d'un œil brusque : mais fidele aux principes d'orgueil , dont je venois de me munir , j'ai caressé l'enfant , je lui ai donné du sucre & des bonbons ; je triomphois de me trouver si supérieur à lui , & l'enfant s'est apaisé. Il faut l'avouer , dans le fond , les orgueilleux , quand on le veut , sont les meilleurs gens qu'il y ait , les créatures du monde les plus faciles , que vous dirai-je ? demain je recevrai tout mon argent , mes appointemens seront augmentés , mon homme m'offre un appartement chez lui , il m'a embrassé : je le haïssois ; je l'aime , & nous nous aimons : oh ! parbleu , qu'il me vienne à présent des orgueilleux , je les attends avec ma fierté.

SEIZIÈME FEUILLE.

VOici la suite du Journal Espagnol que j'ai traduit. Je crois que ce qu'il en reste suffira pour remplir cette Feuille.

Du Mercredi neuvieme Février.

IL est onze heures du soir; je viens de souper en Ville, j'ai diné en compagnie, & j'ai bien vu des choses aujourd'hui.

Je commencerai par vous dire que ce matin j'ai été recevoir de l'argent, que devoit me donner un Bourgeois de Paris, Bourgeois riche & distingué; j'étois accompagné d'un de mes amis qui le connoît, & qui, en m'y conduisant, m'a dit qu'il étoit le mari d'une très-belle femme; qu'ils s'étoient époufés par inclination; que cependant ils ne vivoient pas à présent avec beaucoup de douceur ensemble, & qu'ils paroiffoient ne se gueres foucier l'un de l'autre. Nous sommes arrivés chez mon homme en discourant là-dessus,

& l'on nous a fait entrer dans une Chambre , où d'abord nous n'avons trouvé que la femme: elle alloit se fauver pour n'être point vue ; mais elle n'en a pas eu le tems; il a fallu se montrer : Nous l'avons faluée , elle étoit embarrassée & honteuse , fans doute à cause que nous la trouvions dans un negligé des plus negligés , tranchons le mot, dans un negligé mal-propre : aussi il falloit voir comme elle se monroit de côté, comme ses mains travailloient machinalement après sa robe , après sa coeffure , pour en diminuer le désagrément, pour leur faire trouver grace devant nos yeux ; après cela c'étoit de ses mains dont elle rougissoit , parce qu'elles n'étoient pas en état : Ensuite venoit la confusion d'avoir des bras trop longs par le défaut d'engageantes: ensuite je la voyois en peine pour une paire de mules qui déshonoroient son pied ; elle succomboit sous tant d'embarras. La pauvre femme nous parloit, mais quoique je ne l'eusse vue que cette seule fois , il me sembloit qu'elle n'avoit ni son esprit, ni son ton de voix: Non , ce n'étoit point là elle en tout: c'étoit , si vous voulez , ses yeux , sa

taille & son visage ; mais des yeux qui n'osoient regarder , une taille qui n'osoit se faire valoir , un visage qui n'osoit se montrer: En effet une belle femme qui n'a point encore disposé ses traits, qui n'a rien de préparé pour plaire , quand on la surprend alors , on ne peut pas dire que ce soit véritablement elle ; du moins par sa façon de faire vous dit-elle , ce n'est pas moi : cela me ressemble en laid; mais vous ne me voyez pas encore : attendez , je ne suis qu'ébauchée , deux heures de toilette m'acheveront , après quoi , vous me jugerez : Oh ! la crainte qu'elle a que vous ne la jugiez par avance déconcerte aussi son esprit.

Pour moi , mon cher , malgré l'embarras de cette Dame, je l'ai beaucoup examinée, & je vous avoue qu'elle doit être une des plus aimables femmes du monde , quand elle veut l'être; car j'ai deviné ses charmes plus que je ne les ai vus: Je ne l'aimois point du tout comme elle étoit: mais elle me plairoit beaucoup comme elle peut devenir.

Enfin pour le soulagement de sa vanité , son mari est venu , & tout en entrant lui a fait une brusquerie pour je

ne sçais quelle bagatelle de ménage dont je ne me souviens plus, & elle s'est retirée en lui répondant à l'avenant de ce qu'il lui disoit. Pour lui, c'étoit un homme encore jeune, d'assez bonne mine; mais dans un déshabillé d'une malpropreté si dégoutante, qu'il faut assurément qu'il l'ait étudié pour y parvenir, ou qu'il ait un dessein formel de déplaire à sa femme; ce dont sa femme se vange en lui rendant la pareille: Il a pourtant de l'esprit & de la politesse, & je suis persuadé qu'il est homme aimable hors de chez lui. J'ai reçu mon argent, & nous nous en sommes allés.

Je comprends bien que ces deux personnes-là ont pu s'aimer, quand elles se sont mariées, ai-je dit à mon ami; pour se plaire elles n'ont eu qu'à vouloir se rendre agréables; avec cette attention réciproque, elles méritoient d'être aimées l'une de l'autre: Vous me dites qu'aujourd'hui ces gens-là ne s'aiment plus: c'est qu'ils ne le méritent plus. Que dis-je? s'aimer, ils seroient heureux de ne se sentir qu'indifférens; encore entre époux se fauve-t-on avec de l'indifférence l'un pour l'autre; mais

ceux-là doivent se haïr, se trouver plus que laids : oui, sur ma parole ils se voyent avec dégoût. Vous pensez donc, m'a répondu mon ami, que le mariage produit d'étranges effets? Point du tout, ai-je repris, ce n'est point au mariage à qui je m'en prens, ce n'est point lui qui fait succeder ce dégoût à l'amour : il y a des amans qui s'aiment depuis dix ans sans se perdre de vue : Qu'arrive-t-il ? quelquefois leur amour est tiede, il dort de tems en tems entr'eux, par l'habitude qu'ils ont de se voir; mais il se réveille, il reprend vigueur, & passe successivement de l'indolence à la vivacité : Pourquoi n'est-ce pas de même dans le mariage ? Seroit-ce à cause qu'à l'Autel on a juré de s'aimer ? bon ! eh, que signifie ce serment-là ? rien, sinon qu'on s'oblige d'agir exactement tout comme si on s'aimoit, quand même on ne s'aimeroit plus ; car à l'égard du cœur, on ne peut se le promettre pour toujours, il n'est pas à nous : mais nous sommes les maîtres de nos actions, & nous les garantiffons fidelles, voilà tout ; reste donc ce cœur, dont l'amour doit toujours piquer, parce que cet amour est toujours un

pur don, parce que des époux ont beau se le promettre, & qu'ils ne peuvent se le tenir, qu'autant qu'ils prendront soin de se le conserver par de mutuels égards : ainsi des époux ne sont précisément que des amans heureux qui ne doivent point s'attacher ailleurs ; mais qui malgré le mariage peuvent toujours rester glorieux & jaloux de l'honneur & du plaisir de se plaire, en ce que ce n'est pas le nœud qui les unit, mais seulement le gout qu'ils ont l'un pour l'autre, qui les rend mutuellement aimables ; & comme je vous ai déjà dit, leur devoir est de se comporter en amans : mais ils ne sont pas réellement obligés de l'être : De sorte que quand ils cessent de s'aimer, c'est un Amant qui n'est plus aimable aux yeux de sa Maîtresse, c'est une Maîtresse qui n'a plus de charmes pour son Amant : Et cela devoit humilier, ce me semble : je ne puis comprendre comment l'amour propre ne regarde pas cela comme une diminution de ses avantages, comment il ne songe pas à s'en épargner l'affront : car c'en est un ; tout de même qu'entre Amans que le mariage n'a point unis ; c'est positivement

la même chose. Quoi ! nous qui nous estimons tant, & presque toujours mal-à-propos ; nous qui avons tant de vanité, qui aimons tant à voir des preuves de notre mérite, ou de celui que nous nous supposons ; faut-il que sans en devenir ni plus louables, ni plus modestes, nous cessions d'être orgueilleux & vains, dans la seule occasion peut-être où il va de notre profit & de tout l'agrément de notre vie à l'être ? Des gens s'épousent, ils s'adorent en se mariant, ils sçavent bien ce qu'ils ont fait pour s'inspirer mutuellement de la tendresse, elle est le fruit de leurs égards, de leur complaisance & du soin qu'ils ont eu de ne s'offrir de part & d'autre que dans une certaine propreté, qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être désagréable, ils ont respecté leur imagination, qu'il sçonnoissoient foible, & dont ils ont craint, pour ainsi dire, d'encourir la disgrâce, en se présentant mal vêtus. Que ne continuent-t-ils sur ce ton-là, quand ils sont mariés : & si c'est trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions passées : pourquoi ne se piquent-ils plus d'être aimés, quand il y

a plus que jamais de la gloire & de l'avantage à l'être.

Ne feroit-il pas bien flatteur de se dire ? à présent , je suis jour & nuit avec ma Maîtresse , jour & nuit avec mon Amant ; cependant elle m'aime , malgré l'habitude qu'elle a de me voir à tout moment : Cependant il m'aime , quoiqu'il n'ait plus la peine de me chercher : sa tendresse résiste au commerce continuel que nous avons ensemble , son amour soutient la nécessité de nous voir.

J'en étois-là de mes réflexions, quand mon ami s'est mis à rire de tout son cœur de la vivacité avec laquelle je les faisois. C'est bien dommage , m'a-t'il dit , que vous n'ayez que moi pour témoin de vos discours édifiants , je n'ai pas le tems d'achever de les entendre , & j'en suis fâché , mais j'ai affaire , adieu. Là-dessus il m'a quitté , & moi en attendant l'heure de diner , j'ai été aux Thuilleries , & me suis promené dans une allée des plus écartées.

A peine y avois-je fait un tour , que j'ai entendu dans un bosquet deux personnes qui se parloient d'une voix assez élevée , & qui sembloient se que-

reller. J'ai distingué la voix d'une femme, & cela m'a donné la curiosité d'écouter. Vous pouvez en être sûr, disoit-elle, je perdrai votre Maîtresse de réputation, j'en ai les moyens, je la connois, je sçais de ses aventures. Vous la perdrez de réputation, Madame, a répondu le Cavalier, (car c'en étoit un) ma foi, je vous en défie, je ne crois pas qu'elle en ait à perdre ; cependant ne l'irritez pas. Vous sçavez de ses aventures, dites-vous : mais elle sçait des vôtres ; & vous seriez à deux de jeu. Vous parlez en malhonnête homme, a-t-elle réparti, & vous abusez des sentimens que je vous ai montrés. Ma foi, Madame, a-t-il dit, je n'ai pas cru la chose si sérieuse entre vous & moi : nous nous sommes plûs, il est vrai ; vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien, je vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres ; nous n'avons jamais fait mention d'amour durable : si vous m'en aviez parlé, je ne demandois pas mieux ; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux & passager, je me suis réglé là-dessus : le hazard m'a

fait connoître la Dame en question, ce qui m'est arrivé avec vous m'arrive avec elle ; autre caprice dont je profite : il n'y a pas là de quoi vous fâcher : elle n'a pas l'air de m'aimer autrement que vous avez fait, & je l'imiterai exactement : Ainsi vous me querellez pour une bagatelle : fortons ; votre Carosse vous attend , il commence à faire chaud , nous nous reverrons un de ces jours , notre conversation fera plus douce, cet amour exact & serieux vous fortira de l'esprit , & nous nous aimerons sans tant de façons, comme à l'ordinaire.

Je ne sçais point ce que la Dame a répondu à ce discours comique , où il n'entroit pas beaucoup d'estime pour elle : Mais j'ai cru qu'ils m'appercevoient , & je me suis éloigné , en faisant ma réflexion à mon ordinaire : La voici.

Autrefois quand un Amant cessoit d'aimer une Maîtresse , c'étoit un infidele , mais un infidele qui la respectoit : Aujourd'hui lorsqu'un homme quitte une femme , ce n'est qu'un vicieux qui la méprise , c'est-à-dire que l'amour, tel qu'il est à présent , fait plus

plus de honte & moins de plaisir : A quoi donc songent les femmes de l'avoir mis dans cet état-là ? car c'est leur faute , & non pas la nôtre : c'est d'elles que l'amour reçoit ses mœurs ; il devient ce qu'elles le font.

J'ai eu encore bien d'autres idées sur ce chapitre-là ; mais midi a sonné , & je me suis rendu vite dans l'endroit où je devois diner.

J'ai trouvé plusieurs convives chez celui qui nous avoit invités : il y a quatre enfans , j'en sçais le compte bien exactement ; car le pere & la mere les ont tous fait passer en revue devant nous : l'un est un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans , qui sort du College. Je ne lui ai pas entendu prononcer un mot , tant que le pere a été avec nous : il n'a parlé que par réverences , à la fin desquelles je voyois qu'il regardoit timidement son pere , comme pour lui demander si , en saluant , il s'étoit conformé à ses intentions. Le pere a disparu pour quelques momens ; j'avois bien jugé que sa présence tenoit l'ame de ce jeune homme captive , & j'étois bien aise de voir un peu agir cette ame , quand elle étoit libre , quand

on la laissoit respirer : De sorte que j'ai interrogé ce fils , d'un air d'amitié. Le pauvre enfant , par la volubilité de ses réponses , a semblé me remercier de ce que je lui procurois le plaisir de parler. Il se pressoit de jouer de sa langue , je ne sçais comment il faisoit : mais il avoit le secret de répondre à ce que je lui disois , sans qu'il se donnât le tems de m'écouter ; car il parloit toujours : il n'y a qu'un homme qu'on a depuis long-tems forcé à être muet , qui puisse en faire autant. Il commençoit un récit , quand le pere en touffant s'est fait entendre dans la chambre prochaine : le bruit de sa redoutable poitrine a remis la langue de son fils aux fers : j'ai vu la joye , la confiance & la liberté fuir de son visage , il a changé de physionomie ; je ne le reconnoissois plus. Le pere est entré , & je riois de tout mon cœur , de ce qu'il ne sçait pas qu'il n'a jamais vu le visage de son fils. En vérité il ne le reconnoitra pas lui - même , si jamais il le surprend avec la physionomie qu'il avoit en me parlant : Oh ! je vous demande après cela , s'il y a apparence qu'il soit mieux au fait de son esprit & de son cœur.

Qu'un enfant est mal élevé, quand pour toute éducation, il n'apprend qu'à trembler devant son pere ! dites-moi quels défauts le pere pourra corriger dans son fils, si ceux qu'il a apportés en naissant lui sont inconnus & n'osent se montrer, si, pour ainsi dire, effrayés par son extrême sévérité, ils se sont sauvés dans le fond de l'ame ; s'il n'a fait de ce fils qu'un esclave qui soupire après la liberté, & qui en usera comme un fou, quand il l'aura.

Voulez-vous faire d'honnêtes gens de vos enfans ? ne soyez que leur pere & non pas leur juge & leur tyran : Et qu'est-ce que c'est qu'être leur pere ? c'est les persuader que vous les aimez : Cette persuasion - là commence par vous gagner leur cœur : Nous aimons toujours ceux dont nous sommes sûrs d'être aimés : Et quand vos enfans vous aimeront, quand ils regarderont l'autorité que vous conserverez sur eux, non comme un droit odieux que les Loix vous donnent, & dont vous êtes superbement jaloux, mais comme l'effet d'une tendresse inquiète, qui veut leur bien, qui semble les prier de

ce qu'elle leur ordonne de faire , qui veut plus obtenir que vaincre, qui souffre de les forcer , bien loin d'y prendre un plaisir mutin , comme il arrive souvent ; oh ! pour lors vous serez le pere de vos enfans : ils vous craindront , non comme un maître dur , mais comme un ami respectable, & par son amour , & par l'interêt qu'il prend à eux : ce ne sera plus votre autorité qu'ils auront peur de choquer , ce sera votre cœur qu'ils ne voudront pas affliger ; & vous verrez alors avec quelle facilité la raison passera dans leur ame, à la faveur de ce sentiment tendre que vous leur aurez inspiré pour vous. Pardon, mon cher, de toutes mes réflexions : j'avois un pere qui m'apprit à réfléchir , & qui ne prévoyoit pas que je dusse un jour faire un Journal , & le gâter par-là.

Je vis encore deux petits enfans de sept à huit ans chacun , & qui me parurent de très-jolies machines ; je les appelle machines , parce qu'on les avoit seulement dressés à prononcer quelques paroles : comme , *je suis votre serviteur : Vous me faites bien de l'honneur , &c* : ce qui ne me plut

gueres: Eh! mon Dieu, dussent les enfans ne répondre que des impertinences, laissons-leur avoir des pensées en propre: A quoi leur servent ce qu'ils répètent en perroquets? Ecoutons leurs impertinences, & disons-leur après: ce n'est pas cela qu'il faut dire. Rien ne rend leur esprit plus paresseux que cette provision de petites phrases qu'on leur donne, & à laquelle ils s'attendent.

Nous dinames très-splendidement, & au sortir de table, on m'emmena à la représentation d'une Tragédie. Je me trouvai auprès d'un homme qui la critiquoit, pendant qu'il larmoyoit en la critiquant: de sorte que son cœur faisoit la critique de son esprit. Deux Dames spirituelles lui répondoient de la bouche: Vous avez raison, & de leurs yeux pleurans, lui disoient: Vous avez tort. Moi-même, je l'avoue, j'avois quelquefois envie de désapprouver des choses qui me faisoient beaucoup de plaisir. Si c'est un défaut que de plaire ainsi, je vous le laisse à juger. Mais pour moi je crois que notre esprit n'est qu'un mauvais rêveur, toutes les fois qu'en pareil cas il n'est pas de l'avis du cœur.

DIX-SEPTIÈME FEUILLE.

LE Journal de mon Espagnol n'est pas encore fini : mais j'en remets la suite , & je la donnerai une autrefois : j'aime à varier les sujets , & je crois que mes Lecteurs approuveront mon goût. Comme j'ai pris l'habitude de changer de matiere presque à chaque feuille , quelque jour je pourrai bien demeurer long-tems sur le même sujet , par raison de varieté encore ; car l'uniformité est chose neuve pour ceux qui n'y sont pas accoutumés : Voici maintenant ce dont il s'agit.

Je me trouvai l'autre jour dans le Cabinet d'une Dame dont je suis ami depuis plus de cinquante ans : j'ai même été autrefois piqué de belle tendresse pour elle , j'entens que j'ai eu de ces sentimens qui aboutissent à faire dire des choses bien tendres , de cela qu'on appelleroit en ce tems-ci élégie ou églogue, enfin de cet amour qui n'est qu'un soupir perpetuel, & qui vise bien respectueusement à surprendre une bel-

le main qu'on baise avec un ragoût si ravissant, qu'une femme en est toute honteuse, à cause du plaisir qu'elle vous y voit prendre.

Je ne sçais de quoi cette Dame & moi nous nous étions avisés de traiter l'amour sur ce pied-là : car dès-lors les sentimens n'étoient plus à la mode : il n'y avoit plus d'amans, ce n'étoit plus que libertins qui tâchoient de faire des libertines : On disoit bien encore à une femme, je vous aime : mais c'étoit une maniere polie de lui dire, je vous désire ; aussi pour marquer qu'elle vous entendoit, une femme se mointroit-elle plus ou moins sage, suivant qu'elle se disoit plus ou moins sensible : de sorte que, quand elle vous aimoit tout-à-fait, pour en faire foi, vous voyiez bien à quelle preuve elle en étoit réduite : Elle n'avoit plus rien à perdre que son cœur, qu'elle accusoit de tout, quoique le plus souvent il ne fût cause de rien, & qui, à vrai dire, ne valoit pas la peine d'être regrettée avec de pareilles maîtresses.

Quoi qu'il en soit, ce n'étoit pas ainsi que nous nous aimions la Dame dont

je parle & moi , & je crois que nous y gagnions ; car le vice a beau faire avec ses douceurs brutales & raffaillantes , outre qu'il tue l'amour , quand il s'y entrouve , c'est qu'il ne lui appartient pas de piquer l'ame , autant que peut la piquer un amour tendre & innocent de part & d'autre. Si l'on sçavoit bien ce que c'est que cet amour-là , quelles sont ses ressources , & le charme des progrès qu'il fait dans le fond de l'ame , combien il la penetre , & tient sa sensibilité en vigueur , en combien de façons délicieuses il la remue : Si l'on sçavoit combien en mille momens , avec cet amour-là , deux amans se trouvent grands , nobles & délicats , combien ils sont glorieux & contents de se trouver tels : Si l'on sçavoit avec quelle satisfaction ils souffrent d'être sages ; car on s'imagine qu'il n'y a point de plaisir à cela : On se trompe , la vertu dédommage de la peine qu'elle coûte , & de cette vertu on en devient alors tout aussi amoureux que de la personne qu'on aime : On les confond toutes deux ; ce n'est plus qu'un ; cela ne fait-il pas un objet bien aimable ? n'a-t-on pas bien du

plaisir à l'aimer? & par-dessus le marché, n'est - ce rien que l'honneur d'avoir une passion si distinguée, & d'en inspirer une pareille? Eh! l'on a de la sagesse à l'envi l'un de l'autre pour se rendre à l'envi plus digne d'être aimé.

Mais moi, avec ma sagesse & ma vertu, je m'amuse ici à des discours gaulois qu'on n'entendra pas, & qui me dérobent mon sujet. Qu'ai-je fait de la Dame dont j'ai parlé d'abord, je l'ai laissée, ce me semble, dans son cabinet, & moi avec elle.

Elle fouilloit dans un coffre, où je vis sur un cahier de papier ces mots écrits de sa main : *Memoire de ce que j'ai fait & vu pendant ma vie.* Je me jetai sur ce cahier, pour le prendre, elle voulut me l'ôter, & comme je résistois, il nous en demeura à chacun la moitié: Sur le champ je pris le parti de m'enfuir avec ma part, pendant qu'elle me poursuivoit en badinant pour la ravoit: mais je sortis tout en riant aussi, & j'allai chez moi voir ce que c'étoit; & voici ce que c'est, sans y changer un mot.

*Mémoire de ce que j'ai fait & vu
pendant ma vie.*

J'ai soixante & quatorze ans passés, quand j'écris ceci : il y a donc bien long-tems que je vis : bien long-tems, hélas ! je me trompe : à proprement parler, je vis seulement dans cet instant-ci qui passe ; il en revient un autre qui n'est déjà plus, où j'ai vécu, il est vrai : mais où je ne suis plus ; & c'est comme si je n'avois pas été : ainsi ne pourrois-je pas dire que ma vie ne dure pas ; qu'elle commence toujours ? ainsi, jeunes & vieux, nous serions tous du même âge. Un enfant naît en ce moment où j'écris, & dans mon sens, toute vieille que je suis, il est déjà aussi ancien que moi. Voilà ce qui m'en semble ; & sur ce pied-là qu'est-ce que la vie ? un rêve perpetuel, à l'instant près dont on jouit, & qui devient rêve à son tour. Je connois un pauvre homme qui a beaucoup souffert depuis trente ans : Je connois un grand Seigneur qui a passé tout ce tems-là dans la joye : lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre,

ou le grand Seigneur? quelque lot que vous choisissiez, vous n'en ferez ni mieux, ni plus mal: Voilà pourtant à quoi aboutissent le bonheur ou le malheur de cette vie: Peines passées, plaisirs passés, tout se confond, tout est égal: Les Rois n'ont qu'à profiter de l'instant dont ils jouissent, ils ne sont heureux que cet instant; & de ce court bonheur qu'ils ont, c'est à eux à en bien choisir l'espece: Tout court qu'il est, il a d'éternelles conséquences.

Je suis vieille, ceux qui liront ceci doivent me pardonner les réflexions par où je commence: Réfléchir sur ces matieres-là, est, je crois, un tribut qu'il faut payer une fois en sa vie: Il vaudroit mieux le payer, quand on est jeune: cela procureroit une vie plus tranquille & plus innocente, & diminueroit beaucoup de la valeur que nous trouvons à je ne sçais combien de petites doctrines hardies dont nous nous gâtons les uns les autres, & qui nous paroïtroient bien foibles, si nous n'avions pas un intérêt présent à les trouver fortes, ou si nous n'avions pas le sang trop chaud.

Quoi qu'il en soit, voilà mon exorde : ce qui me reste à dire va m'engager d'abord à des détails plus amusans, & me ramenera ensuite aux réflexions les plus sérieuses.

On me maria à dix-huit ans : Je dis qu'on me maria ; car je n'eus point de part à cela : mon pere & ma mere me promirent à mon mari que je ne connoissois pas : mon mari me prit sans me connoître ; & nous n'avons point fait d'autre connoissance ensemble que celle de nous trouver mariés, & d'aller notre train, sans nous demander ce que nous en pensions, de sorte que j'aurois dit volontiers : Quel est donc cet étranger dont je suis la femme ?

Cet étranger cependant étoit un fort honnête homme de trente-cinq à quarante ans, avec qui j'ai vécu comme avec le meilleur ami du monde ; car je n'eus jamais pour lui ce qu'on appelle amour : il ne m'en demanda jamais : nous n'y songeâmes ni l'un, ni l'autre, & nous nous sommes très-tendrement aimés sans cela.

Sept ou huit mois après notre mariage, un aimable homme de notre société s'avisa de prendre du goût pour moi :

dès que je m'en apperçus, je le condamnai à soupirer en vain : car j'étois sage ; mais nous autres femmes , lorsqu'un homme nous aime , il n'y a pas moyen que nous le congédions sans retour : la vertu nous dit, il ne faut point avoir d'amant ; & là-dessus nous renvoyons celui qui nous vient : mais il ne s'en retourne pas si vite ; car notre vanité lui fait signe d'attendre : & il attend , comme fit le mien , que je traitois avec froideur , & que j'agaçois par mille petites bagatelles , dont il ne dépendoit pas de moi de m'abstenir , parce que j'étois femme , & qu'on ne peut être femme sans être coquette : Il n'y a que dans les Romans qu'on en voit d'autres ; mais dans la nature c'est chimere , & les véritables sont toutes comme j'étois : par exemple , lorsque je me sentoie dans un joir de beauté , que j'étois avantageusement parée , j'étois bien aise que l'amant dont je parle me vît alors ; je l'en rebutois de meilleur courage , parce que je sçavois bien qu'il n'y avoit point de danger à le faire : je l'aurois défié de me quitter , j'étois trop belle pour lors : ainsi je laissois ma sagesse se donner.

carrière, j'affligois hardiment mon homme, quand mes agrémens pouvoient foutenir tout ce fracas-là : mais j'allois plus doucement, quand je me sentoïis moins forte.

Et qu'on n'aille pas dire que c'est là une grande coquetterie ; car c'est la moindre de toutes celles qu'une femme peut avoir : ce n'est encore là qu'une coquetterie machinale. Vraiment quand la réflexion s'en mêle, c'est bien autre chose.

Cependant l'épouse de cet honnête homme connu, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aimoit : elle s'en allarma comme de raison, & vint me rendre visite un jour qu'il étoit avec moi ; ils parurent déconcertés en se voyant ; un moment après il sortit, & j'allois continuer la conversation avec elle, quand elle me dit en soufiant : mon mari vous aime, Madame, & vous méritez d'être aimée plus que personne au monde : ainsi je n'entreprendrai point de le détacher de vous, j'y perdrois mes efforts ; il vaut mieux que j'aye recours à vous-même, & que je remette mes intérêts entre vos mains : c'est donc à vous, à votre

amitié pour moi , que je recommande mon mari : j'ai de l'attachement pour lui , & il le mérite , au penchant près qu'il sent , & qu'il est bien difficile de ne pas sentir pour une femme aussi bien faite que vous l'êtes : je suis sûre que ce penchant vous est à charge , & il m'afflige ; je ne lui ai rien dit encore : j'ai cru que vous le rameneriez mieux que moi , & qu'il seroit plus touché du chagrin qu'il me donne , si vous l'y rendiez sensible. Il m'aimoit autrefois : disposez donc son cœur à plaindre du moins le mien : l'estime & le respect qu'il a pour vous donneront du poids à ce que vous lui direz en ma faveur ; feignez que je suis aimable , & il vous croira : vous l'en persuaderez encore mieux que ne feroient mes reproches.

A peine eut-elle achevé de parler que je l'embrassai de tout mon cœur , je me jettai dans ses bras : je crois même que nous pleurâmes : & le moyen à mon égard que je ne me fusse pas attendrie , que je n'eusse pas été remplie de zèle pour les intérêts d'une femme qui venoit me dire que j'étois plus aimable qu'elle , & qui demandoit

quartier à mes charmes : le tour étoit trop adroit ; aussi je n'y résistai pas , je l'embrassai encore , & puis je recommençai , je l'accablai de careffes , je la trouvai adorable , cent fois plus belle que moi : car l'amour propre , quand il a son compte , est si tendre , si reconnoissant , si modeste ; il rend tout ce qu'on lui donne .

Je ne rapporterai point les discours que nous nous tînmes ; notre attendrissement rendit la scène assez muette . je l'assurai qu'elle seroit contente , & elle me quitta .

Son mari rentra qu'il n'y avoit pas un demi-quart-d'heure qu'elle étoit sortie ; la joye étoit peinte sur son visage . Madame , me dit-il , voilà qui est fini , je ne vous ferai plus importun ; je viens vous demander pardon de vous l'avoir été : je vous admire , vous êtes la vertu même : (& je me ferois bien passé de ces éloges - là , ils me déplurent par pressentiment .) J'écoutois à la porte de votre chambre , lorsque ma femme vous a parlé , ajouta-t-il : je suis charmé d'elle : quelle femme ! quel caractère ! voyez comme elle m'aime , elle redemande mon

cœur ; elle veut le tenir de vous , elle l'aura , Madame : vous avez promis d'y faire vos efforts , & je vous obéis. Je ne vous ai pas encore parlé , lui répondis-je assez vivement : Oh ! vous avez raison , ajoûta-t-il , fans m'entendre : oui , j'avois un grand tort , je le fens tout entier : la pauvre enfant ! quelle tendresse ! vous serez contente , vous m'estimerez ; car je vais l'aimer plus que jamais.

Là-dessus il partit , ou plutôt il vola , fans me donner le tems de lui répondre un mot : Pour moi je restai immobile : je me regardai comme une dupe. Si j'avois revu sa femme dans ce moment-là , elle n'auroit pas eu si bon marché de moi : Je ne l'aurois pas trouvée si charmante , & je ne lui avois dit qu'elle l'étoit qu'à condition que je la ferois toujours plus qu'elle : Son mari ne tenoit pas la condition , & cela ne m'accommodoit point.

Je fus long-tems étourdie de ce que je venois d'entendre : à la fin sortant de ma place , où il m'avoit comme fixée , & fouriant de dépit : voilà une petite femme qui va être bien glorieuse : mais je l'humilierai peut-être ;

& son mari n'est qu'un étourdi.

En effet j'arrêtai dans mon esprit que je travaillerois à la rechute de ce mari : je lui destinai quelques regards qui n'étoient gueres charitables pour la femme ; mais d'autres incidens me firent oublier ce malin projet. Cette femme-là vit encore, & il n'y a pas plus de dix ans que je lui ai pardonné : avant ce tems-là, sa figure m'a toujours déplu ; je voyois bien qu'elle étoit aimable, & avec tout cela je le voyois fans en rien croire : un peu de vanité rend ces circonstances-là possibles.

Après cette aventure, je plûs à un jeune homme, beau, bienfait, qui de l'air dont il m'annonça son amour, m'en parla comme d'une faveur qu'il me faisoit ; mais je trouvai la faveur impertinente, & je l'en remerciai fans en vouloir : autant que je m'en ressouviens mon remerciement fut plaisant.

Vous m'aimez donc, lui dis-je ? à la bonne heure, continuez mon cher, apportez-moi souvent votre belle figure, & ces beaux airs de tête, ils me divertissent déjà ; c'est toujours quelque chose : eh ! que sçait-on ? à force de rire de la bonne opinion que vous

en avez , je m'y accoutumerai peut-être , on se fait à tout : tenez , je gagerois que vous avez pu plaître à quelque femme ; continuez , vous dis-je.

Apparemment que l'épreuve que je lui propofois lui parut trop douteuse ; car il me quitta. Hélas ! s'il avoit tenu bon , je n'aurois voulu répondre de rien , il auroit pu réussir : les femmes l'appelloient le beau garçon : cette réputation-là est bien intéressante pour nous ; car nous sommes si folles , ou si disposées à le devenir : si ce n'avoit pas été lui que j'aurois aimé , ç'auroit été le titre qu'on lui donnoit ; cela revient au même , & mene tout aussi loin.

Après que je l'eus congedié , mon mari eut une affaire de conséquence ; dont le jugement dépendoit d'un homme en place ; mon mari l'alloit voir souvent , & n'en rapportoit pas de grandes esperances ; j'allai le voir à mon tour , j'en reçus l'accueil le plus obligeant : il me pria d'entrer dans son cabinet ; & là , me fit la réussite de notre affaire d'une difficulté insupportable : je ferois pourtant l'impossible , ajouta-t-il , pour obli-

ger une aussi belle Dame que vous. Là-dessus il me baisoit la main, avec des yeux qui applanissoient toutes les difficultés, si j'avois voulu aller par le chemin qu'ils m'enseignoient. Monsieur, lui dis-je, d'un air sec & serieux, notre affaire est perdue, je l'abandonne : un homme aussi zélé que vous l'êtes pour moi n'est plus en état de rendre justice : cependant j'informerai mon mari des dispositions où je vous laisse, & je suis persuadée qu'il a trop d'honneur pour abuser du mépris que vous feriez du vôtre.

Je vis à ces mots son visage s'allonger de moitié : je lui fis la charité de ne vouloir pas le regarder fixement alors, & je sortis dans une situation d'esprit que je ne puis bien exprimer. Une autre femme que moi, à qui pareille chose seroit arrivée, & qui en la racontant voudroit un peu se peindre en beau, diroit qu'elle sortit toute scandalisée, & s'arrêteroit là : mais voici ce qu'elle supprimeroit, & ce que j'avoue ; c'est que je fus scandalisée aussi, mais en hypocrite : car je n'étois pas fâchée qu'on m'eût donné le scandale ; ma colere étoit sans ran-

cune : au bout du compte une laide auroit été plus respectée.

DIX-HUITIÈME FEUILLE.

J'Espere que l'Histoire de la Dame âgée , dont j'ai parlé dans ma dernière Feuille , n'aura pas déplu , & je me persuade qu'on ne fera pas fâché d'en voir la suite : c'est donc cette Dame qui continue.

Notre affaire auroit eu sans doute un mauvais succès , si elle étoit restée entre les mains de cet honnête Arbitre que j'avois fait rougir de ses bontés pour moi : mais on la remit au jugement d'un autre , par je ne sçais quel accident qui arriva. Cet autre étoit un Vieillard gracieux , qui en son tems avoit été grand ami des Dames , & qui dans ses vieux jours ne pouvant plus être aimé d'elles , s'amusoit à leur montrer qu'il les aimoit toujours , & les prioit de lui pardonner le peu d'agrément qu'il avoit pour elles , en récompense du plaisir qu'elles lui faisoient encore.

On me mena chez cet aimable Vieil-

lard que je trouvai effectivement tel qu'on me l'avoit dépeint : c'étoit un homme qui avoit plus d'âge , que de vieilleffe : voilà comment mes yeux en jugerent , & la distinction n'est pas si frivole. Il me fit mille politeffes , me promit une prompte décision , & remercia joliment le fort qui lui donnoit occasion de m'obliger.

Les jeunes gens feroient trop dangereux , si dans leurs procédés ils ressembloient à ce bon homme : Que deviendrions-nous , si leurs manieres étoient aussi charmantes que leur jeunesse ? en vérité nous n'aurions pas assez de notre vertu contre eux : mais ils sont impertinents , cela nous dégoûte d'eux : & franchement nous nous sauvons mieux avec ce dégoût-là , qu'avec de la vertu ; il nous est plus aisé d'être sages , quand nous ne sommes plus tentés d'être folles.

Huit jours après ma visite chez ce Vieillard nous fumes avertis qu'il avoit réglé notre affaire plus favorablement que nous ne l'avions demandé : En effet je crois qu'il nous accorda par galanterie , ce que nous aurions eu de la peine à mériter par justice.

Il faut l'avouer, les hommes galants, en pareil cas, quand une jolie femme leur parle, sont sujets à s'exagerer la valeur de ses raisons : C'est un défaut, sans doute : mais je l'aimerois encore mieux que celui de ces hommes austères, que j'ai connus, qui, afin de n'être point surpris par une femme aimable, commencent par trouver toutes ses raisons mauvaises, pour ne point risquer de les trouver trop bonnes : Ce qui est de vrai, c'est qu'il est bien difficile d'être juste, quand on est si austère ; & pour moi je crois qu'on est déjà surpris, quand on craint tant de l'être. Je souhaite que ce que je dis ici engage à quelques réflexions les personnes du caractère dont je parle. Je n'écris l'histoire de ma vie que dans l'esperance qu'elle pourra servir à l'instruction des autres. Revenons à moi.

Je recevois tous les jours tant de preuves que j'étois aimable, & ces preuves-là me faisoient tant de plaisir, que je n'oublois rien pour en recevoir toujours de nouvelles. Quand je dis que je n'oublois rien, quelque forte que soit cette expression-là, elle

ne signifie rien en comparaison de ce que je veux dire. Mais comment faire ? nous avons tant de foibleffes qu'on ne peut exprimer, qui n'ont point encore de nom dans la langue & qui peut-être n'en auront jamais : le tout en conséquence de l'envie que nous avons de plaire à ces hommes, dont nous avons gâté le goût, & que nous ne piquons plus, si nous ne donnons à nos agrémens naturels, un certain assaisonnement dont nous ne sçaurions nous parer qu'aux dépens de la pudeur, qui devrait être la plus aimable de nos graces : de sorte qu'aujourd'hui ce n'est pas assez que d'être née belle ou jolie, cela ne vous fert de rien ; & vous avez affaire à des yeux vicieux, qui trouvent la beauté insipide, si vous ne l'animez d'un air de corruption qu'on est obligé d'y mettre, qu'il est difficile d'attraper, si vous n'avez vous-même les sentimens un peu libertins, & qu'il ne faut pas outrer pourtant : car vous vous déshonoreriez, si vous ne vous arrêtiez pas au point requis. A la vérité on l'a poussé si loin, qu'il faudroit être bien mal adroite,

ou

ou bien effrontée pour le passer.

- Pour moi j'eus d'abord de la peine à me jeter dans cet excès de coquetterie : la mienne étoit encore timide ; mais petit à petit elle s'enhardissoit : Un degré d'immodestie , que je me permettois le matin , m'effrayoit. Je le foutenois en femme embarrassée : mais je m'y accoutumois dans la journée : à la fin je riois de moi , comme j'aurois ri d'une Provinciale ; & le soir n'étoit pas venu , que je méditois pour le lendemain une liberté de plus.

Cependant il me restoit encore de légers scrupules qui me retardoient , quand le hasard me lia avec une demi-douzaine de femmes plus courageuses que moi , & dont le commerce acheva de me défaire de ce peu de retenue poltrone qui me restoit. D'ailleurs mes années commençoient à m'inquiéter ; leur course me sembloit plus rapide qu'à l'ordinaire : J'étois jeune encore ; mais je ne me voyois pas loin de ce terme , où la jeunesse d'une femme devient équivoque , où l'on ne sçait plus quel âge elle a ; & je croyois qu'avec une figure galante ,

j'en paroîtrois plus long-tems jeune : Mais que de fatigues pour l'avoir cette figure galante , aussi-bien que pour la varier ! Comment se coiffera-t-on ? quel habit mettra-t-on ? quels rubans ? de quelle couleur seront-ils ? celle-ci est plus douce ; celle - là plus vive. Comment se déterminer ? un air de douceur est bien touchant , un air de vivacité bien frappant. Où prendre du conseil pour un choix qui va décider pour nous de la gloire de toute une journée ? Choisir l'air doux , c'est peut-être manquer son coup : prendre l'air vif , c'est peut-être se rendre les yeux trop rudes. Il s'agit de consulter son miroir , & si jamais l'ame a porté des jugemens d'une justesse admirable , si jamais ses attentions sur quelque chose , ses examens , ses discussions furent des prodiges de force , de goût , d'exactitude & de finesse ; de ces prodiges si étonnans , n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une femme qui est à sa toilette. Et voyez après combien cette ame est petite de n'être jamais si judicieuse , & de n'y regarder jamais de si près , que dans une occasion de si peu d'importance.

Je ne dirai rien des habits , ni de l'embarras que j'avois à sçavoir quelquefois si je me parerois beaucoup ou gueres : combien de fois suis-je sortie de chez moi dans un ajustement que je me repentois d'avoir pris ! Et quand je voyois venir des hommes , de loin dans une promenade , avec quelle inquiétude n'attendois-je pas qu'ils me regardassent préféablement à celles avec qui j'étois ! En tenant alors ma meilleure amie sous le bras , mon amitié pour elle alloit & venoit , suivant qu'on étoit plus ou moins curieux d'elle ou de moi ; & ne vous imaginez pas , lorsqu'il passoit une belle femme , que je la regardasse , moi : j'avois trop de peur de la trouver belle , & qu'elle ne le remarquât.

C'étoit ainsi que je vivois , quand un homme veuf , qui s'étoit rendu mon amant , & qui avoit une fille de dix-sept à dix-huit ans , rompit le commerce que nous avions ensemble cette jeune personne & moi , & lui défendit à mon insçu de me voir.

Il l'envoya d'abord à la campagne chez une de ses parentes , afin de

m'accoutumer d'une façon plus honnête à la perte de vue ; mais elle revint , & depuis son retour , je ne la vis pas deux fois en un mois ; j'en étois étonnée , & j'attribuois cela à un de ces caprices qui prennent souvent aux femmes. Son pere même en levoit les épaules avec moi , & traitoit son humeur de volage : mais la fille m'aimoit , & comme elle obéissoit à contre-cœur , elle confia à quelqu'une les véritables raisons de son procédé avec moi. Cette quelqu'une ne put se coucher sans venir en secret me confier cette confidence ; & voilà comme nous sommes faites , cela est dans l'ordre : quand nous trouvons occasion de mortifier notre prochain , & que la malignité naturelle qui nous y porte peut se mettre à l'abri d'un air de bienveillance , oh ! elle est bien charmée.

J'appris donc pourquoi cette fille ne me voyoit plus , & je l'appris au moment que je venois de quitter son pere , qui ne m'avoit jamais paru plus tendre que ce jour-là.

Je rougis au rapport qu'on me fit , & je ne me ressouviens point d'avoir

jamais reçu de leçon d'honneur plus vive ; car je me doutai tout d'un coup des motifs qu'avoit eus le pere , quand il avoit fait cette défense. Je compris l'affront qui m'en revenoit , & je fus honteuse de le mériter : j'étois si outrée que je fus m'enfermer sur le champ pour lui écrire : je ne le ménageai point dans ma lettre , & je la finis en lui défendant à mon tour d'une façon terrible de revenir jamais chez moi.

On me dit que la lecture de ma lettre l'avoit fait rire ; il y répondit aussi-tôt ; & voici à peu près quelle étoit sa réponse.

Il est vrai que j'ai défendu à ma fille de vous voir : Eh bien , en vérité , cela vaut-il la peine que nous nous brouillons ensemble , ma charmante : en conscience , mon intention a été pardonnable : j'avoue que je ne vous l'ai pas dite , parce que j'ai regardé cela comme un petit arrangement domestique , dont il n'étoit pas besoin de vous étourdir , ma Reine : Ecoutez-moi , sans vous fâcher : Je veux marier ma fille ; cela est juste : Or ma fille , en vous voyant

si aimable, voudroit le devenir autant que vous l'êtes; & moi j'ai cru bonnement qu'il ne lui appartenoit pas encore de se donner tant de graces, & qu'elles pourroient nuire au projet que j'ai formé de lui trouver un époux: dès qu'elle sera mariée, je vous la rends; êtes-vous contente? bon soir, plus de promptitude, ma Déesse. J'aurois grande envie d'aller me jeter à vos genoux, pour vous demander pardon d'une faute, malheureusement nécessaire: ce sera quand il vous plaira: J'attendrai patiemment, sans murmurer, comme on attend les faveurs des Dieux: Entre nous pourtant je me veux mal d'être le pere d'une petite friponne qui est cause que vous m'avez tant querellé. Je vous dirai que cette étourdie ne veut plus être qu'en corset, pour ne vous avoir jamais vue autrement. Voyez, je vous prie: c'est bien à elle à faire, ma foi. N'êtes-vous pas de mon sentiment. Je suis, &c.

Je déchirai cette Lettre en mille morceaux; mais comme on voit, je l'ai gardée long-tems dans ma mémoire; & sans que je m'en apperçusse trop, ce fut-là le premier acci-

dent qui tempera ma coquetterie.

En voici un second qui eut aussi le même effet. Je fus un jour témoin de la brusquerie d'un Cavalier avec une de mes amies. J'avois remarqué depuis quelque tems qu'ils se voyoient tous deux d'assez bon œil : je n'ai jamais sçu le sujet de la querelle où je les surpris : mais ce Cavalier perdit avec elle le respect d'une façon si hardie , quoique pourtant peu grossiere ; il me parut abuser si insolemment des raisons qu'elle pouvoit avoir de le ménager ; & son ressentiment à elle me parut si timide , je lui vis une colere si humble , si gênée , que la pauvre Dame me fit vraiment pitié.

Et en effet une femme ne peut gueres effuyer de moment plus dur que celui-là ; & moi qui vis cela , si j'avois une fille qui eût de l'esprit , je croirois l'élever mieux en lui faisant voir une pareille chose , qu'en lui montrant mille exemples de vertu : la vertu est belle à la vérité ; mais le vice par de certains côtés a encore plus de laideur qu'elle n'a de charmes : oui , il feroit plus d'horreur

qu'elle ne feroit de plaisir, quoiqu'elle en fasse infiniment; je dis le vice, car la simple galanterie en est un: c'est un désordre dans l'esprit dont le cœur a bientôt sa part, & si ce désordre a des douceurs, il n'y a point de femmes qu'elles tentassent, si elles en connoissoient bien l'amertume.

L'aventure de mon amie me rendit les hommes moins considérables; je devins moins avide de leur plaire: ma jeunesse continuoit à se passer, ce qui m'en restoit, je le perdois auprès d'une jeune femme, je le fentois bien: car quoiqu'on dise de notre amour propre, il nous éclaire à merveille sur nos défavantages, quand ils sont de cette espece, & s'il nous dupe alors, c'est en nous persuadant que nous pouvons dérober ces défavantages-là aux yeux des autres: comme je croyois y parvenir en folâtrant plus que de coûtume pour contrefaire la jeune; car une de nos folies encore est de penser à certain âge que des airs étourdis nous rajeunissent: hélas! nous n'acquerrons par-là qu'un défaut de plus qui est d'être de mau-

vais finges : on a beau s'évertuer, quelque feu qu'on ait à l'âge où j'étois, en eût-on à soi seule plus que toute la jeunesse d'une Ville, jamais ce feu-là ne ressemble au feu qu'on a à vingt ans : il peut bien être plus fou ; mais il ne fera jamais si jeune : il y a toujours quelque chose qui le caractérise, & qui le différencie ; les femmes ne le croient point, & ne le croiront jamais, qu'après avoir comme moi donné la comédie.

Dans ce tems-là, la femme de chambre d'une Dame avec qui j'étois très-étroitement liée, la vola, en prenant congé d'elle, & lui emporta dans une petite cassette une somme d'argent assez considérable, qui provenoit de ses épargnes, & du gain du jeu.

Cette Dame n'osa faire éclater ce vol, pour des raisons que je ne sçavois pas encore toutes entières, mais que j'appris dans la suite ; elle vint me prier de parler à cette malheureuse, & de l'intimider le plus que je pourrois. J'allai donc trouver cette femme de chambre qui ne se cachoit pas, & à qui je représentai le péril &

la honte d'une pareille action.

Madame est une ingrante, me répondit-elle en secouant la tête, & d'un ton ferme : elle avoit promis de récompenser mes services mieux qu'elle n'a fait, & ce que je lui ai pris m'étoit bien dû ; ainsi il n'y a rien à dire : au reste je ne la crains point, j'ai dans mes mains une douzaine de lettres que M. lui a écrites, & qui l'empêcheront d'être méchante. A l'égard de la honte de l'action dont vous me parlez, quand il seroit vrai que je lui aurois pris plus qu'elle ne me doit, ce qui n'est pas, & ce dont je ne suis pas capable, Pardy je ne suis pas obligée de rougir plus qu'elle. Au bout du compte chacun a ses défauts : celui de Madame est d'aimer l'amour, & le mien est d'aimer l'argent, sur-tout quand il m'appartient : Voilà tout ce que j'ai à vous répondre, a vous, Madame, que j'honore beaucoup : cela dit, elle fit une grande révérence, & se retira fierement. Pour moi j'allai rejoindre mon amie à qui j'adoucis un peu la réponse de cette créature, mais à qui je conseillai avec amitié de laisser-là son argent : Elle

me quitta confuse , non sans verser quelques larmes , que l'intérêt ne fit pas couler : elles eurent un motif plus raisonnable ; je le compris à la manière dont elle se comporta depuis.

Il me reste encore sur cette Histoire de quoi remplir une Feuille , & je continuerai suivant ce que j'entendrai dire.

DIX-NEUVIÈME FEUILLE.

IL m'a paru que l'Histoire de la Dame en question n'avoit pas déplû , & quoiqu'elle ait déjà fait le sujet de deux feuilles , je crois qu'il ne seroit pas à propos de la laisser imparfaite , puisqu'on m'en a fourni la suite qui finit à cette troisième Feuille.

Je fis de grandes réflexions sur la perfidie de cette femme de chambre envers sa Maîtresse ; & en effet , quand on y pense bien , on ne sçauroit comprendre comment il est possible qu'une femme en certains cas puisse se résoudre à se fier à un Domestique. Par quelle étrange disposition d'es-

prit perd-elle de vue tous les maheurs qu'elle risque ? ou si elle les envisage , quel est le tour d'imagination qui lui en ôte l'effroi ? tant de danger & tant de confiance ensemble font-ils concevables ? Comment cela s'arrange-t-il dans sa tête ? Si une femme alors pouvoit pour un moment se séparer de sa passion & la mettre à l'écart , & qu'après elle examinât de sang froid ce qui lui fait croire que sa confiance étoit raisonnable, il n'est point d'égarement d'esprit qu'elle jugeât digne d'entrer en comparaison avec le sien ; point de sécurité qui lui parût si stupide , si imbécille que la sienne : mais avec de la passion ce n'est plus cela : nous ne voyons plus les objets comme ils sont , ils deviennent ce que nous souhaittons qu'ils soient , ils se moulent sur nos desirs : Une femme a besoin du ministère d'un domestique : d'abord elle hésite à s'en servir. Mettra-t-elle entre ses mains l'honneur de son mari , le sien , quelquefois sa vie même ? dépendra-t-elle d'une ame vénale , d'un sujet d'autant plus indigne , qu'elle le trouvera disposé à lui prêter son secours ? Il y a

un péril presque inévitable à s'y fier : mais elle voudroit bien qu'il n'y eût point de péril : & la voilà perdue , c'en est fait , le péril disparoît : l'envie qu'elle a de se trouver des sûretés lui en fournit à perte de vue ; elle croit les examiner , & ne sçait pas que c'est le plaisir qu'elles lui font qui en est le juge.

N'avez-vous jamais vû des enfans qu'on amuse avec des contes de Fées : ils croient tout ce qu'on leur dit ; une femme dans l'état où je la mets leur ressemble : c'est positivement un enfant comme eux , ce sont de vrais contes de Fées , que les idées dont la passion l'amuse.

J'ai cru devoir m'arrêter un peu là-dessus : il y a bien des personnes de mon sexe , qu'il est encore tems d'avertir , & que l'amour n'a pas jettées encore dans l'enfance dont je parle. Que cet état leur inspire donc une frayeur salutaire : rien n'est plus rapide que le mouvement qui nous y entraîne ; & quand nous y sommes , rien de plus miserable , rien de plus abandonné que notre esprit alors ; rien de plus inaccessible à tout secours , que sa mi-

feré , & pour comble de malheur , que devient-on quand on cesse d'aimer ? car on n'aime pas toujours : hélas ! le repentir nous prend , où l'amour nous laisse.

Revenons à moi , l'âge enfin me gaignoit , il n'étoit plus question de jeunesse , ni d'aucun artifice pour paroître jeune : mon visage là - dessus n'étoit plus disciplinable , & il falloit me résoudre à l'abandonner. Malgré cela un peu de consolation me restoit encore ; car une femme se retourne comme elle peut dans ces occasions - là : Elle seroit inconsolable , si rien ne la foulageoit dans son affliction : mais la nature charitable pourvoit à tout. A la place d'un avantage qu'elle nous ôte , sa faveur nous dispense de petites chimères , au moyen desquelles nous coulons le tems & prenons patience.

Par exemple , je n'étois plus jeune : mais j'avois de l'embonpoint , beaucoup de santé , & dans mon espece , je me trouvois très - aimable ; non pas aimable comme une jeune femme : mais n'y a-t-il pas des charmes de différent caractère ? une femme

faite & d'un certain âge n'a-t-elle pas les siens ?

Voilà comme je raisonnois pour le repos de mon ame, & effectivement je durai quelque tems avec le secours de cette idée-là : mais dès-lors mes appas étoient déjà si confirmés ; j'étois tellement une femme faite, que je la fus bientôt trop, & que toute ressource épuisée, il fallut au bout du compte en venir à la raison, & voir au vrai ce que j'étois.

Je le vis donc, & avec moins de chagrin qu'on ne pense ; car à travers toutes mes chimeres, de tems en tems la vérité avoit percé comme un éclair, de sorte que, quand elle parut tout-à-fait, je la vis comme une chose dont j'avois déjà eu des nouvelles.

Me voilà donc vieille, & reconnue par moi pour telle, & avec ces débris de beauté qui font connoître aux autres qu'on a été belle. Eh bien, puisqu'il faut le dire, ces débris-là me flattoient encore, je m'interressois à ce qu'on en pensoit : cela est bien fou, j'en conviens ; mais aussi c'est l'histoire d'une femme que je rapporte :

coquettes, quand nous sommes aimables ; coquettes, quand nous ne le sommes plus : dans le premier cas nous travaillons à être aimées, dans le second nous travaillons à montrer que nous avons mérité de l'être ; de façon que souvent je faisois encore l'agréable, & quelquefois j'osois espérer que je plairois ; ce qui jettoit un ridicule dans mes actions, qui m'attira une vigoureuse correction.

Allant un jour rendre visite à une Dame, qui la veille avoit été avec moi d'une partie de campagne avec d'autres personnes, on me dit qu'elle n'étoit point chez elle, mais qu'elle alloit revenir.

J'entrai dans son cabinet pour l'attendre, & j'y cherchois sur des Tablettes un Livre pour m'amuser, quand je vis tomber un Billet à mes pieds : (nous sommes curieuses nous autres :) je ramassai le Billet, & l'ouvris, me doutant bien qu'on y traitoit d'amour, & je ne me trompois pas : mais ce que je n'aurois pas deviné, c'est qu'il y étoit traité à mes dépens. L'honnête homme qui écrivoit se plaignoit à la Dame de la gêne où j'avois mis son

cœur, en les accompagnant à une promenade particulière, qu'ils firent à cette campagne. Et remarquez que cet homme, qui m'en vouloit tant, m'avoit alors au sortir du diner fait des complimens, dont je m'étois, je l'avoue, félicitée, comme d'une bonne fortune; & il est vrai qu'en conséquence de ces mêmes complimens, qui m'avoient toute réjouie, je m'étois plû à être avec lui, & l'avois perdu de vue le moins qu'il m'avoit été possible. Voici à présent quel étoit son stile dans le Billet.

Au nom de notre amour, ma chere Maîtresse, rompez avec cette vieille Madame de C'est une charité que vous me ferez, car je la hais autant que je vous aime. Sçavez-vous bien pourquoi elle nous suivit hier dans cette allée, où nous nous promenâmes? vous ne le devineriez pas: c'est qu'elle tomba subitement amoureuse de moi; & cet amour-là, c'est un mauvais tour que m'a joué une honnêteté que je lui fis. Peste soit de la politesse! Imaginez-vous qu'au sortir du repas j'eus le malheur de la gracieuser sans réflexion, parceque vous

veniez de me serrer la main , & que j'en avois une joye , qui attendrissoit toutes mes expressions , & qui m'auroit fait gracieuser ma bisayeule , si elle avoit été-là. La bonne Dame a pris ma distraction pour un hommage , & s'est mise à m'aimer sans autre forme de procès. Ainsi me voilà chargé de son cœur , pour n'avoir sçû ce que je lui disois. Que ferai-je de cette antiquaille-là ? Défaites-m'en , je vous prie ; car cette femme-là voudra que je l'aime de gré ou de force ; elle le voudra , vous dis-je. Vous ne sçavez pas ce que c'est que la coquetterie de ces femmes-là. Il n'y a rien de si opiniâtre , & j'ai bien peur , si vous n'y mettez ordre , qu'elle ne vienne relancer son infidele jusque chez vous. Oh parbleu ! épargnez-moi l'embarras de faire le cruel. Faudra-t-il que je lui demande quartier ? Tout de bon , mon amour , brouillez-vous avec elle , pour m'en délivrer ; & si cela ne suffit pas , dites-lui que je médis d'elle , & que je sçais son âge ? Bon jour , mes belles mains , je vous adore , & j'irai vous le jurer dans un quart d'heure.

Je repliai le Billet bien proprement,

après l'avoir lû, & m'en allai sur le champ digerer mon aventure, & après bien des réflexions, bien des projets de vengeance, bien des soupirs, & beaucoup de honte, je conclus..... Hélas ! Je ne conclus rien : je me couchai seulement triste, vaine & humiliée ; mais un mois après, je conclus quelque chose.

Un de nos amis nous avoit invités à venir dîner chez lui mon mari & moi : nous y allames au jour marqué. Le Portier nous laisse entrer sans nous rien dire : je monte, je rencontre une femme de chambre, qui pleure, & passe sans me voir : inquiète de ce que cela signifie, je parviens jusqu'à la chambre de la Dame, avec qui j'étois fort liée, & de qui j'étois la confidente, comme elle étoit la mienne : je la vois par derrière dans un fauteuil ; d'aussi loin que je l'apperçois, je cours à elle pour la surprendre & l'embrasser ; je me jette à son col : dans l'instant j'entens des cris & des sanglots dans un cabinet prochain, & je vois que c'est une femme morte, que je tiens embrassée.

Tout mon sang se glaça dans mes

veines, & je tombai sur elle évanouie : le cri que je fis en tombant fit fortir les personnes qui étoient dans le cabinet : c'étoient son mari, & son fils, jeune homme âgé de dix-huit ans. Des Prêtres arriverent : mon mari entra : on me fit revenir : mon évanouissement fut court : j'ouvris les yeux dans le moment qu'on emportoit le corps de mon amie : j'en frémis encore : sa tête panchoit, je vis son visage. Juste Ciel ! quelle différence de ce qu'il étoit alors, à ce que je l'avois vu trois jours avant ! L'apoplexie, dont elle étoit morte, en avoit confondu les traits. Ah ! quelle bouche & quels yeux ! Quel mélange de couleurs horribles !

J'ai vu dans ma vie bien des figures, que l'imagination du Peintre avoit tâché de rendre affreuses ; mais les traits qui me frapperent, ne peuvent tomber dans l'imagination : la mort seule peut faire un visage comme celui-là : il n'y a point d'homme intrépide que cela ne rappellât sur le champ à une triste considération de lui-même. Toutes ces laideurs funestes, on les trouve en soi, elles nous ap-

partiennent. On croit être ce que l'on voit, & l'on frémit intérieurement de se reconnoître.

Mais passons : il fallut presque me porter jusqu'à mon Carrosse, & je me mis au lit, dès que je fus arrivée chez moi.

Mille tristes pensées vinrent m'affaillir alors, & pour la première fois je songeai que j'étois destinée à mourir. Hélas ! mon amie n'avoit pas eu le tems de faire cette réflexion-là. Je sçavois que, lorsqu'elle mourut, il y avoit bien loin des idées qui l'occupoient, à l'idée de la mort, & je me demandois ce qu'elle étoit devenue, par inquiétude pour ce que je pouvois devenir moi-même. Où étoit-elle alors ? ne restoit-il rien d'elle que ce corps sans mouvement, que j'avois vû emporter ? Cette ame subitement enlevée à tant de chimères, quel étoit son sort ? Et moi, je mourrai donc aussi, me disois-je ; & j'ai vécu jusqu'ici sans le sçavoir. Mais qu'est-ce que mourir ? Et quelle aventure est-ce que la mort ? Qu'elle est terrible, si j'en crois ma Religion ! A Dieu ne plaise qu'on me soupçonne d'avoir un

seul instant de ma vie douté de ce qu'elle nous dit : je rapporte simplement la maniere dont se tournoient alors mes pensées. Eh ! y a-t-il quelqu'un parmi nous qui puisse douter de la vérité de sa Religion ? L'esprit pourroit-il s'égarer jusque-là ? Est-il de perversité de cœur qui puisse entraîner tant de bêtise ? non , je ne l'imagine pas. Et s'il y a même des impies, qu'ils fassent les incroyables là-dessus tant qu'ils voudront ; mais qu'ils ne se flattent pas de l'être ; car ils se trompent , & confondent les choses. Qu'ils s'examinent bien sérieusement. Je ne suis qu'une femme ; & je leur assure qu'ils ne trouveront en eux qu'un profond oubli de Dieu , qu'un violent dégoût pour tout ce qui peut les gêner dans leur libertinage , & qu'une malheureuse habitude de vivre à cet égard-là sans réflexion. C'est tout cela qu'ils prennent pour incrédulité ; il ne peut pas y en avoir d'autre. Quand on n'aime pas ses devoirs , en sentant qu'ils sont incommodes , on croit voir qu'ils sont inutiles. Voilà la méprise funeste qu'un cœur corrompu fait faire à l'esprit ; voilà ce qui fournit aux liber-

tins toute leur Philosophie. Mais , grace au Ciel , toute folle & toute dissipée que j'avois été pendant ma vie , Dieu ne m'avoit pas abandonnée jusque-là. J'avois eu plus de négligence que de haine pour mes devoirs : & quand je pensois que la mort étoit terrible , si j'en croyois ma Religion ; c'est que je me reprochois de l'avoir crue , cette Religion , comme font une infinité d'honnêtes gens dans le monde , qui n'ont jamais songé à la révoquer en doute , qui frémiroient de le voir faire : mais qui contens de s'appeller Chrétiens , vivent avec ce nom-là qu'ils professent , tout aussi tranquilles que s'ils professoient la chose. Je passai plusieurs jours dans ces réflexions , pendant lesquels le monde prit à mes yeux une autre face.

Mon mari tomba malade , & mourut quelque tems après , plein d'une amitié pour moi , que je devois à son bon cœur plus qu'à mes soins. Je lui demandai mille fois pardon de ne lui avoir pas donné d'assez vifs témoignages de la mienne : je versai un torrent de larmes , il me serra la main , & mourut.

Je fus quelques jours ensevelie dans la douleur la plus profonde, & il ne m'avoit point laissé d'enfans. Sa niece qui étoit orpheline me tint lieu de fille, je me chargeai de son éducation & de sa fortune, & je rompis sans retour avec tout ce qu'on appelle plaisirs du monde, & avec toutes les personnes qui les aimoient : je ne fréquentai plus qu'un certain nombre de femmes retirées, qui m'associerent à leurs fonctions dévotes ; mais je me rebutai bientôt de leur commerce : je ne leur entendois parler que de leur Directeur : leur vie se passoit en scrupules, qui demandoient qu'on le revît, quand on venoit de le quitter, & puis qu'on y retournât après l'avoir revu, & puis qu'on l'envoyât prier de revenir, quand on ne pouvoit l'aller chercher : cela ne me plaisoit point, je trouvois beaucoup d'imperfection dans ce besoin éternel qu'on avoit de la créature pour aimer le Créateur. Je croyois voir là-dedans que la chair étoit plus dévote que l'esprit ; & il me paroissoit enfin que ce violent amour pour Dieu pouvoit fort bien ne servir au

cœur

cœur que de prétexte pour une autre passion.

Un de ces Directeurs mourut, & la Dame à qui il appartenoit en pensa devenir folle. Son pieux désespoir me scandalisa. Dieu, qui lui restoit, ne lui suffisoit pas pour la consoler: & je quittai tout-à-fait ces compagnes, qui ne pouvoient s'accommoder de ses volontés, pour me retirer à la campagne, où je fais mon séjour ordinaire, & où mon Curé prend soin de ma conscience, sans avoir rien à démêler avec mon cœur.

VINGTIE' ME FEUILLE.

J'Apprends qu'il a paru dans le Public une Feuille intitulée, *un Spectateur François*, où l'on fait une Critique d'Inès, Tragédie de Monsieur de la Motte. Quelques personnes trompées par le Titre auront pu me l'attribuer, & je crois devoir avertir qu'elle n'est point de moi, que je ne sçais d'où elle part, & même que je ne l'ai point lue. Ce n'est point parce qu'elle

critique l'Ouvrage d'un homme Illustre , que je prens soin d'avertir qu'on ne s'y méprenne pas , & qu'elle ne m'appartient point ; il est vrai que j'estime infiniment Monsieur de la Motte , & je ferois d'un esprit bien peu sensé , si je n'étois dans ce sentiment-là : mais en qualité de Spectateur des hommes , tel que je suis , Monsieur de la Motte , avec tout son mérite & sa réputation , ne m'effraie point , & devient à mes yeux un homme comme un autre , c'est-à-dire , un simple sujet d'observation , de même que l'homme dont on ne parle point & qui se perd dans la foule.

Il n'y a ni petit , ni grand homme pour le Philosophie : il y a seulement des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de défauts : d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités : il y a des hommes ordinaires , autrement dit , médiocres , qui valent bien leur prix , & dont la médiocrité a ses avantages ; car on peut dire en passant que c'est presque toujours aux grands hommes en tout genre que l'on doit les grands maux & les grandes erreurs : s'ils n'a-

busent pas eux-mêmes de ce qu'ils peuvent faire , du moins font-ils cause que les autres abusent pour eux de ce qu'ils ont fait.

Mais pour revenir à mon sujet , je n'avertis que la Critique d'Inès n'est point de moi , que parce qu'elle n'en est point. Si elle est bonne , que le véritable Auteur en soit loué , je ne veux le bien de personne : si elle est mauvaise , j'ai assez de mes fautes , sans me charger de celles d'autrui : en fait de critique ou d'éloge , je suis bien aise que personne ne fasse pour moi ; je m'en tiens au peu que je sçais faire , & je veux avoir tort ou raison par mes propres Oeuvres.

Je ne ferai plus qu'une attention là-dessus : la Critique d'Inès est intitulée , *un Spectateur François*. Je n'ai rien à dire à l'Auteur qui a pris mon Titre : mais si j'avois été homme à faire valoir exactement le Privilége de mon Livre , l'Imprimeur de cette Critique mise sous mon Titre n'auroit pas trouvé son compte avec moi : passe pour cette fois , où je me contente de dire que cette Feuille anonime ne m'appartient point : mais si on y revenoit ,

je prendrois les mesures convenables en pareil cas , & je ne souffrirai plus une confusion de Titres, dont le moindre inconvenient seroit de me faire ou plus d'honneur , ou plus d'injure que je n'en mérite , & qui avec cela pourroit me charger de l'iniquité de tout homme dangereux & hardi , qui voudroit écrire sans être connu , & par-là livreroit mon caractère & l'innocence de mes mœurs à la discrétion de son audace.

Puisqu'il s'agit ici d'Inès , & qu'il m'a fallu discontinuer la suite des sujets que j'ai coûtume de traiter dans mes Feuilles , je vais donner la moitié d'une Lettre qu'un de mes amis m'écrit de Paris , à la campagne où je suis : je l'avois prié de me dire ses sentimens sur cette Tragédie , & voici comment il s'explique. Les réflexions qu'il fait dans sa Lettre me tiendront lieu d'un Spectateur ordinaire.

Après vous avoir informé de tout ce que vous vouliez sçavoir , je vais à présent vous satisfaire sur le chapitre d'Inès : le Public a déjà fait son éloge par la grande avidité qu'il a marquée pour la voir , & moi qui vous

parle, j'étois de ce public-là, & même de la portion de ce public la plus avide. Ainsi c'est déjà vous dire en gros ce que je pense de l'Ouvrage. Je n'ai pas le tems d'en faire le détail, & je vous en dirai ce que je pourrai, sans ordre, & suivant que les choses me viendront.

Je trouve d'abord qu'il regne un extrême intérêt dans cette Tragédie : mais de cet intérêt rare qu'il n'appartient qu'à peu d'Auteurs de jeter dans ces sortes d'ouvrages; intérêt qui vient moins des faits, que de la manière de les traiter; intérêt encore plus fermé, plus répandu, que marqué seulement en quelques endroits.

Dans les Tragédies ordinaires, paroît-il une situation intéressante? elle frappe son coup: & voilà qui est fini jusqu'au moment qu'il en revienne une autre.

Ici chaque situation principale est toujours tenue présente à vos yeux, elle ne finit point, elle vous frappe partout, sous des images passagères qui la rappellent sans la répéter, vous la revoyez dans mille autres petites situations momentanées, qui naissent

du dialogue des personnages, & qui en naissent si naturellement que vous ne les soupçonnez point d'être la cause de l'effet qu'elles produisent ; de façon que dans tout ce qui se passe actuellement d'intéressant, réside encore, comme à votre insçu, tout ce qui s'est passé : de-là vient que vous êtes remué d'un intérêt si vif, & si soutenu, & qui est d'autant plus infallible, que hors les endroits extrêmement marqués, vous ne distinguez plus les instans où il vous gagne, ni les ressorts qui le contiennent.

Et certainement c'est ce qu'on peut regarder comme le trait du plus grand maître ; on auroit beau chercher l'art d'en faire autant, il n'y a point d'autre secret pour cela que d'avoir une ame capable de se pénétrer jusqu'à un certain point des sujets qu'elle envisage. C'est cette profonde capacité de sentiment qui met un homme sur la voye de ces idées si convenables, si significatives ; c'est elle qui lui indique ces tours si familiers, si relatifs à nos cœurs ; qui lui enseigne ces mouvemens faits pour aller les uns avec les autres, pour entraîner avec eux

l'image de tout ce qui s'est déjà passé ; & pour prêter aux situations qu'on traite ce caractère séduisant qui sauve tout , qui justifie tout , & qui même exposant des choses qu'on ne croiroit pas régulières , les met dans un biais qui nous assujettit toujours à bon compte ; parce qu'en effet le biais est dans la nature, quoiqu'il cessât d'y être, si on ne sçavoit pas le tourner : car en fait de mouvemens, la nature a le pour & le contre , il ne s'agit que de bien ajuster.

Par exemple , le Prince malgré la convention faite avec sa maîtresse de cacher leur amour , à cause du danger qu'il y a de le découvrir, l'avoue pourtant par une vivacité qui le prend , aussi-tôt qu'on l'en accuse.

Un génie borné auroit fait son personnage plus discret, il n'auroit pas même imaginé qu'on pût se conduire autrement , & sans jeter les yeux plus loin , il s'en seroit tenu au parti qui avoit d'abord la mine la plus raisonnable, & qui étoit que le Prince se tût là-dessus ; & c'est justement avec cet esprit-là qu'on fait des Ouvrages si froids : tous les Poèmes dramatiques qui sont

272 LE SPECTATEUR
médiocres, sont pleins de ces réguli-
larités glacées; mais il y a une con-
duite sentée d'un ordre supérieur, &
c'est celle que tient un Auteur qui
sait qu'il y a des occurrences,
où c'est agir judicieusement que de
mettre une étourderie apparente à
la place d'une action qui se présente
d'abord, & qui seroit dans l'ordre or-
dinaire de la raison; qu'enfin il y a
des instans où la passion fournit à un
homme des vues subites, auxquelles
il est impossible qu'il résiste, fussent-
elles étourdies, & qui doivent l'em-
porter sur tout ce qu'il avoit aupara-
vant résolu de faire, & qu'il avoit
cru le plus sage: car tout passionné
qu'il est cet homme-là, il compare
rapidement ce qu'il sent alors, à ce
qu'il avoit projeté, & peut-être n'a-
t-on jamais le sens ni plus droit, ni
plus vif que dans ces momens-là. La
passion est souvent meilleure ménagère
de ses intérêts qu'on ne pense,
& je croirois que la raison même dans
de grands besoins la secoure de tout
ce que ses lumières ont de plus sûr:
car l'homme est ainsi fait, que tout ce
qu'il a lui sert & vient à lui, quand il le
faut.

Mais je m'écarte, revenons au Fils d'Alphonse ; en vertu de quoi étoit-il convenu avec sa maîtresse de ne pas avouer leur amour ? en vertu de ce qu'il croyoit que cet amour n'étoit encore connu de personne : mais il voit que la Reine l'a pénétré, cela change la thèse : elle l'en accuse devant son pere ; n'en eût-elle encore qu'un soupçon, c'est tout de même pour Inès que si elle en étoit sûre. Cette amante n'en fera pas moins l'objet de ses fureurs, quoiqu'objet douteux. Il seroit donc inutile pour le Prince de s'en tenir à la négative ; bien plus, il va devenir dangereux de nier : car dans l'état où sont les choses, c'est priver Inès de la seule défense qui peut lui rester contre la Reine ; & cette défense, c'est l'aveu franc & hardi que le Prince fera de son amour pour elle : on pourra respecter, ou du moins ménager une fille de qualité, chérie d'un Prince héritier présomptif de la Couronne, d'un Héros qui fait lui-même les délices de tout un Peuple. Ajoutez à cela je ne sçais quoi de courageux que sent un homme dont l'ame est haute, qui le dégoûte bien.

tôt de toute prudence craintive , & qui lui dit qu'on n'oseroit le braver , & le pousser à bout dans une chose à laquelle il a déclaré qu'il s'interresse.

Voilà donc tout ce que le Prince envisage , dans le détroit où il se voit ; voilà les idées en conséquence desquelles sa passion inquiète lui fait négliger une convention qu'un Auteur ordinaire auroit crue sacrée.

Eh bien : cette hardiesse ne lui réussit pas ; le Roi n'en menace pas moins Inès , & quelques personnes voudroient même qu'il la fît soustraire , comme si le Prince qu'il s'agit de gagner en devoit par-là devenir plus docile : mais passons cela : le Roi , dis-je , n'en menace pas moins Inès , il la fait même prisonniere de la Reine , dont il ne connoît ni la malice , ni la noirceur. Oh ! pour lors le Prince se taira , n'ayez pas peur qu'il parle : il croyoit servir Inès en avouant qu'il l'aimoit , il s'est trompé ; il va croire qu'il l'assassinerait en avouant qu'il est marié avec elle : & voilà bien la passion qui promene toujours nos idées d'une extrémité à l'autre , & quelquefois c'est les mener bien ; ainsi c'en est

fait, jamais il ne dira son mariage, & pour tirer Inès de péril, il n'y sçait plus rien que de l'enlever: c'est ce qu'il tente & qui ne leur réussit pas non plus; il est vrai qu'Inès lui fait manquer son coup, & se refuse à une action violente & rebelle. Et que ne la force-t-il à le suivre, dira-t-on? c'est son Epouse. Oui: mais une Epouse à qui le mystere de leur union a conservé tous les droits d'une Amante: elle hait le crime, son Epoux en fait un qui n'est pas consommé, & cette Epouse vertueuse veut lui en sauver l'énormité qu'y joindroit un succès coupable, & se sacrifie elle-même à ce peu d'innocence qu'elle peut encore lui conserver: car pour le Prince, il ne court aucun risque; son pere sera son Juge, & ce pere ne se vengera que sur Inès de la violence de son Fils repentant. Que j'aime alors à voir la passion de ce Prince, toute fougueuse qu'elle est, connoître pourtant les égards les plus tendres, & n'en relever pas moins de la tendre vertu d'Inès! Que cela peint bien les sentimens d'un Epoux qui ne l'est jusqu'ici que sous la figure d'un Amant.

qu'on favorise , qui n'ose être heureux qu'en tremblant , & qui voit encore la pudeur de son Epouse s'allarmer du bonheur secret qu'il obtient.

Pendant qu'Inès lui représente tout ce que son action a de criminel envers son Roi , ce Roi , dont le Prince vient de forcer la garde , arrive , & trouve son Fils l'épée à la main. Cherches-tu à m'ôter la vie , lui dit-il ? ou quelque chose de semblable. Ces mots désarment le Prince , il jette son épée avec une promptitude , qui exprime tendrement à son pere tout l'abandon qu'il lui fait de sa personne, toute l'horreur qu'il a lui-même de l'idée qu'on lui impute , & toute l'étendue de son innocence à cet égard.

On démêle bien que le pere sent toute la force de son geste & du discours qui le suit , il continue pourtant de paroître irrité , & je pense que c'est dans cet endroit-là que le Prince outré de se voir toujours plus malheureux , & sa maîtresse toujours plus exposée , retombe dans un transport de passion qui me semble admirable. Si l'on ne ménage

Inès, dit-il, il fera tout périr, il tuera tout. En l'entendant parler ainsi, vous croiriez qu'il ne connoit plus personne. Point du tout, il est en lui un caractère généreux qui tient la main à son emportement. Du milieu de ces projets de vengeance, & de cette fureur aveugle, il sort machinalement une exception généreuse en faveur de son pere qui le maltraite, & en faveur de Constance, à laquelle le Spectateur ne pense pas alors, & dont on se rappelle tout d'un coup la douceur & la vertu, que l'on voit bien être les seules causes de cette exception que le Prince fait pour elle, & pour elle qu'on veut qu'il épouse malgré lui : je ne sçais rien de si beau que cela. Mais à propos de Constance, de cette Princesse rejetée du Prince qu'elle aime, & qui ne sert, pour ainsi dire, qu'à mettre le hola par tout, qui, de quelque côté qu'on la considère, fait un personnage comme disgracié, d'ailleurs assez uniforme, & qui semble ne devoir pas lui attirer une grande attention, avez-vous rien de plus piquant qu'elle dans cette Tragédie ? perdez-vous un instant ses

intérêts de vue ? combien ne vous les recommande-t-elle pas , par le sacrifice qu'elle en fait elle-même , par la douleur qu'il lui en coûte en les négligeant , par la contrainte où elle tient cette douleur , afin que son injure frappe moins la Reine & le Roi même , par la sensibilité qu'elle éprouve aux malheurs du Prince & de sa maîtresse , par ce secours affectueux qu'elle leur prête sans qu'ils le sçachent , & qu'elle leur offre ensuite ; & tout cela sans faste , sans insinuer aucune de ces ostentations Romaines , qui gâtent ce qu'on fait de généreux en le vantant , & qui humilient ceux qu'on oblige ? oui , je l'avoue , Constance m'a charmé , c'est un caractère absolument neuf , on oublie de l'admirer , à force de l'aimer. Sa douceur & sa simplicité nous dérobent ce qu'il a de grand ; je n'y sens rien de cette vertu affectée au Théâtre , & avec laquelle peut-être seroit-on insupportable dans le monde. Constance est comme une personne qui vivroit parmi nous , qui vaudroit mieux que nous tous , & dont nous sentirions avec plaisir la supériorité , sans

y réfléchir avec l'étonnement qu'elle mériterait.

Avez-vous remarqué ce que vaut l'aveu qu'elle fait au Roi de l'amour qu'elle a pour son Fils ? que les sentimens d'un cœur qui se choisit un pareil confident sont respectables ! que ce choix est bien garant d'une ame dont les foibleffes mêmes n'enfanteront que des actions vertueuses ! Pour la Reine sa mere elle ne l'aime point. Mon sentiment est que Monsieur de la Motte s'est trompé dans ce caractère : cette femme-là déplaît moins, parce qu'elle est méchante, que par sa maniere de l'être. Une Reine comme elle doit être plus décemment sensible à ces affronts, & laisser aux femmes du commun cet éclat humiliant qu'elles font des leurs. Je voudrois donc qu'elle dissimulât sans en valoir mieux ; que ses emportemens n'appriissent pas que c'est elle qui a empoisonné Inès, & qu'elle ne fût soupçonnée de ce coup qu'à cause de l'interêt qu'elle auroit eu à le faire.

Après cela je conviens que sa méchanceté va au profit des autres per-

sonnages : le malheur d'Inès en est plus touchant, la vertu de Constance plus sensible, le Roi moins libre de se dissimuler les torts de son Fils, & plus obligé de le punir, quand ils le rendent criminel. La passion du Prince en est plus exercée, son silence obstiné sur son mariage en est plus raisonnable : car il y a apparence que, soit qu'il meure ou qu'il vive, l'aveu qu'il en feroit, perdrait Inès, à qui l'on ne peut jusques ici rien reprocher, sinon qu'il l'aime ; enfin cette méchanceté nous amène ce bel endroit, où le Roi, après avoir condamné son Fils par une rigueur qui n'est point dans nos mœurs à la vérité, mais que la Loi bien exactement observée ne défavoueroit point, où le Roi, dis-je, parlant à la Reine qui a poursuivi la mort du Prince, lui dit : eh ! pourquoi jugiez-vous sa mort si nécessaire ? en ajoutant après : je vois bien que mon Fils n'a plus de mere.

Cet endroit-là me fera encore remarquer une chose, c'est cette connoissance intime & réciproque, qu'au milieu de leurs divisions le Pere &

le Fils dans toute la Pièce ont , de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre : jamais ils ne s'aiment plus , ils ne se le font jamais plus entendre que dans leurs actions qui le démontrent le moins ; & pour surcroît de peine , il faut qu'ils gênent leurs sentimens , l'un dans la crainte que son Pere ne s'en serve pour le gagner , l'autre dans la crainte que son Fils n'arrache à la nature une grace que la justice lui refuse.

Voilà de grandes sources d'interêt : mais c'est bien dommage que le Prince aille mourir.

Aussi le Conseil que le Roi tient pour le juger me blesse-t-il en partie ; sa tournure ingénieuse ne me console pas de l'Arrêt qu'on y prononce ; le Juge qui absout le Prince , tout son rival qu'il est , je l'estime d'abord : mais quand l'autre le condamne politiquement , après avoir cité les obligations qu'il a à ce Prince , oh ! je suis son serviteur : sa justice s'explique d'une façon trop bizarre ; le parallèle que j'en fais avec les obligations qu'il cite me la rend odieuse , toute louable qu'elle est dans le

fond : outre cela je m'apperçois tout d'un coup qu'on a voulu contrafter trop spirituellement les avis de ces deux Juges : l'Auteur est trop là-dedans , lui qui ne paroît nulle part que là ; & je sens malgré moi que cela ne s'accorde pas avec l'interêt sérieux & de bonne foi qui m'occupe : peut-être ai-je tort de penser comme cela ; mais il est comme impossible de ne pas tomber dans ce tort-là , & par-là mon tort est celui de l'Auteur.

Je ne sçais pourquoi je n'ai presque rien dit du personnage d'Inès , qui contribue de tout son Rôle au plaisir que donne cette Tragédie , & dont les discours dans le dernier Acte surtout , emportent le cœur. Adieu mon ami , le papier me manque.
Vale.

VINGT-UNIÈME FEUILLE.

UN Inconnu m'envoya , il y a quelques jours , un paquet que mon valet reçut pendant mon absence : j'y ai trouvé un Manuscrit con-

tenant la Vie de ce même Inconnu, avec une Lettre qu'il est inutile de rapporter toute entière, & dont je ne donnerai ici qu'une partie ; la voici.

MONSIEUR,

Puisque vous vous appliquez à connoître les hommes, n'y en eut-il qu'un seul entre cent mille qui dût profiter de vos recherches, votre étude ne dût-elle avancer que vous dans la sagesse, ne contribuât-elle qu'à perfectionner votre raison, le peu de progrès que j'ai fait moi-même dans cet étude, me persuade que je dois, si je puis, aider au progrès que vous y pouvez faire. Le secours que j'ai à vous donner, c'est l'Histoire de ma vie : si vous ne trouvez pas à propos de la produire telle qu'elle est, du moins y puiserez-vous des réflexions qui vous feroient peut-être échappées. Dans tout le cours de mes aventures, j'ai été mon propre Spectateur, comme le Spectateur des autres : je me suis connu autant qu'il

est possible de se connoître ; ainsi c'est du moins un Homme que j'ai développé , & quand j'ai comparé cet Homme aux autres , ou les autres à lui , j'ai cru voir que nous nous ressemblions presque tous ; que nous avons tous à peu près le même volume de méchanceté , de foiblesse , & de ridicule ; qu'à la vérité nous n'étions pas tous aussi fréquemment les uns que les autres , foibles , ridicules & méchans : mais qu'il y avoit pour chacun de nous des positions , où nous ferions tout ce que je dis là , si nous ne nous empêchions pas de l'être.

Quoi qu'il en soit , Monsieur , disposez comme il vous plaira de ce que je vous envoie , & continuez votre travail : de tous les usages qu'on peut faire de son esprit , le plus louable , & peut-être le seul utile , c'est celui que vous faites du vôtre : laissez à certains sçavans , je veux dire aux faiseurs de systêmes , à ceux que le vulgaire appelle Philosophes , laissez-leur entasser méthodiquement visions sur visions , en raisonnant sur la nature des deux substances , ou sur choses

pareilles. A quoi servent leurs méditations là-dessus ? qu'à multiplier les preuves que nous avons déjà de notre ignorance invincible. Nous ne sommes pas dans ce monde en situation de devenir sçavans ; nous ne sommes encore que l'objet, ou plutôt le sujet de cette science que nous voudrions avoir : jusques-là soumettons notre orgueil ; sa curiosité ne trouveroit pas ici son compte : tout en nous est disposé pour la confondre ; l'envie que nous avons de nous connoître n'est sans doute qu'un avertissement que nous nous connoîtrons un jour, & que nous n'avons rien à faire ici, qu'à tâcher de nous rendre avantageux ce développement futur des mysteres de notre existence ; l'impossibilité de les comprendre ne les détruit point, n'en empêche pas les conséquences : de la manière dont nous les ignorons, il nous est aussi peu possible de les nier, que de les comprendre, & ne pouvoir les nier c'est en connoître ce qu'il nous faut, pour en craindre le noeud, & pour prendre garde à nous : voilà où nous sommes. Ne nous révoltons point

contre cette admirable œconomie de lumiere & d'obscurité que la sagesse de Dieu observe en nous à cet égard-là : en un mot ne cherchons point à nous comprendre ; ce n'est pas là notre tâche : interrogeons les Hommes, ils nous apprendront quelle elle doit être.

Qu'exigent - ils de moi ? qu'est-ce que j'exige d'eux ? quelle est la fonction dont ils ont le plus de besoin que je m'acquitte avec eux ? quelle est celle dont j'ai le plus de besoin qu'ils s'acquittent avec moi ? c'est cela qui doit décider, ce me semble. Soyez bon & vertueux avec moi, me dit tout Homme quelconque. Soyez de même à mon égard, dis - je à tout Homme à mon tour : toutes nos voix ne forment là-dessus qu'un écho ; & de la science, dont je parlois tout à l'heure, pas un mot.

Laiſſons-la donc cette science que personne ne me demande, que je ne demande à personne, & que toutes nos lumieres nous refusent. Faisons l'ouvrage qui nous est indiqué. Soyons bons & vertueux, on apprend si aisément à le devenir ; ce que je vou-

drois raisonnablement qu'un autre fit pour moi, ne le fit-il point, m'enseigne ce que je dois faire pour lui : voilà toute la science dont il s'agit, & l'unique qui soit nécessaire, qui est à la portée de tous les Hommes, qui n'exige presque aucuns frais d'étude : il est vrai qu'elle est d'une pratique difficile : mais pourquoi presque toutes nos lumieres n'aboutissent-elles qu'à nous en donner des leçons, si nous ne sommes pas nés pour la pratiquer ? nous regorgeons là-dessus, si j'ose le dire, d'instructions interieures & pressantes : car enfin que l'Homme sans honneur & sans religion me réponde, si pourtant il est vrai qu'il y ait de ces gens-là.

Quand je dis à l'Homme à qui j'ai affaire : traitez-moi avec justice, écoutez la voix de votre conscience ; que pensai-je en lui disant cela ? Je regarde cette conscience, à laquelle je veux le rendre attentif, ou comme la regle sacrée de ses actions, ou comme un guide imposteur qui va, s'il le suit, l'égarer à mon avantage, & n'en faire qu'un imbécille. Si elle est la regle de ses actions, ma conscience est

donc aussi la règle des miennes : si c'est un guide imposteur qu'il n'appartient qu'aux imbécilles de suivre, il n'y aura donc d'Homme sage que celui qui expliquera toutes ses idées de justice à contre sens. Eh ! où en sommes-nous, si la véritable sagesse n'est qu'un esprit de brigandage ? Toutes nos Loix ne sont donc établies que pour faire des dupes ; on punit donc un sage, quand on punit un fripon ; le plus criminel est donc le plus raisonnable, & l'Homme vertueux n'est qu'un sot, qu'une misérable dupe de sa raison, dont il devrait rebouter les inspirations, & auxquelles il devrait substituer des idées meurtrières & subtiles, qui lui apprendroient qu'il faut être un coquin, pour remplir sa véritable charge dans ce monde.

Quelle étrange sagesse que celle qu'on ne peut avoir qu'en prenant le contrepied de toutes ses lumières naturelles ! qu'en se disant à soi-même : cet esprit de justice que je trouve en moi, que je trouve dans un autre, qui fait ma sûreté & la sienne, cet esprit-là n'est qu'illusion. Quelle étrange

ge

ge sageffe, encore une fois, que celle qui apprend à détruire l'ordre qui nous conferve, que celle qu'on ne peut souffrir dans les autres, que les autres ne peuvent souffrir en nous, que celle dont on est obligé de pourfuivre, de déshonorer, d'étouffer les Sectateurs !

Il est vrai que nous naiffons tous méchans: mais cette méchanceté, nous ne l'apportons que comme un monstre qu'il nous faut combattre: nous la connoiffons pour monstre, dès que nous nous affeblons: nous ne faisons pas plutôt fociété, que nous fommes frappés de la néceffité qu'il y a d'observer un certain ordre, qui nous mette à l'abri des effets de nos mauvaises difpofitions; & la raifon, qui nous montre cette néceffité, est le correctif de notre iniquité même.

Cet ordre donc, une fois prouvé néceffaire pour la confervation générale, devient, (à ne parler même qu'humainement,) un devoir indifpenfable pour chacun de nous qui frémiſſons d'horreur à la vue de ce qui arriveroit, fi cet ordre n'y étoit pas.

Il faut que mon prochain soit vertueux avec moi , parce qu'il sçait qu'il feroit mal , s'il ne l'étoit pas ; il faut que je le sois avec lui , parce que je sçais la même chose.

Malheur à qui rompt ce contrat de justice , dont votre raison & la mienne , & celle de tout le monde se lient , pour ainsi dire ensemble , ou plutôt sont déjà liées , dès que nous nous voyons , en quelque endroit que nous nous voyions , & sans qu'il soit besoin de nous parler : contrat qui m'oblige , même avec l'Homme qui ne l'observe pas à mon égard , parce que ce n'est pas une loi conditionnelle & particulière faite avec lui , loi qui seroit inutile , impuissante , & malgré laquelle notre corruption reprendroit bientôt son empire féroce. Non , c'est une loi de nécessité absolue , passée pour jamais avec l'Humanité , avec tous les Hommes ensemble , & par tous les Hommes en général qui l'ont tous ratifiée , & qui la ratifieront toujours.

Malheur donc à qui n'observe pas , autant qu'il est en son pouvoir , cette loi de bon sens universelle , devenue juste par la nécessité qu'il y a de la sui-

vre , & dont celui de qui je tiens mes lumieres me reprochera le violement devenu criminel, parce que ma raison le condamne , parce que je sçais que mon bien & ma vie , & tout ce que je possède , sont autant de bienfaits que me dispense l'observation générale de cette loi , & qui me seroient arrachés, si tout le monde étoit aussi méchant que je le suis.

Que les coutumes , que les usages particuliers des Hommes soient défectueux , cela se peut bien ; aussi ces usages sont-ils de la pure invention des Hommes ; aussi ces coutumes sont-elles aussi variées qu'il y a de Nations diverses : mais cette loi qui nous prescrit d'être juste & vertueux est partout la même : les Hommes ne l'ont pas inventée , ils n'ont fait que convenir qu'il falloit la suivre telle que la raison , ou Dieu même la leur présentoit & leur présente toujours d'une maniere uniforme. Il n'a pas été nécessaire que les Hommes ayent dit : voilà comment il faut être juste & vertueux ; ils ont dit seulement : soyons justes & vertueux ; & en voilà assez , cela s'entend par tout , cela n'a besoin

d'explication dans aucun País: en quelque endroit que j'aïlle, je trouve dans la conscience de tous les Hommes une uniformité de science sur ce chapitre-là qui convient à tout le monde. Si j'ai des besoins ou des intérêts qui me soient personnels & particuliers, je n'ai qu'à les dire, & l'on sçait tout d'un coup ce qu'il me faut.

Mais c'est assez parler de justice & de vertu; j'en reviens, Monsieur, à vous encourager à poursuivre un travail qui ne tend qu'à faire ressouvenir les Hommes de leurs véritables devoirs, &c.

Je supprime ici de la Lettre de l'Inconnu plus que je n'en donne: mais ce qu'il en reste nous meneroit trop loin.

J'ai lu d'un bout à l'autre ses Aventures, & je les ai trouvées si instructives, & en même tems si intéressantes, que j'ai résolu de les donner, quelque longues qu'elles soient; elles employeront bien dix-huit à vingt de mes Feuilles, & je les regarde comme des Leçons de Morale d'autant plus insinuates, qu'elles auront l'air moins dogmatique, & qu'elles glisseront le pré-

cepte, à la faveur du plaisir qu'on aura, je crois, à les lire. Cependant je pourrai de tems en tems en suspendre la suite pour une quinzaine, & traiter alternativement quelques-uns de mes Sujets ordinaires. Voici maintenant par où commencent ces Aventures.

Je suis né dans les Gaules, d'une Famille assez médiocre, & de parens, qui pour tout héritage ne me laisserent que des exemples de vertu à suivre. Mon pere, par sa conduite, étoit parvenu à des Emplois qu'il exerça avec beaucoup d'honneur, & qui avoient déjà rendu sa fortune assez brillante, quand une longue maladie, qui le rendit très-infirmes, l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute subite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avoit acquis : il ne lui resta pour toute ressource qu'un bien de Campagne d'un très-médiocre revenu, où il alla vivre, ou plutôt languir, avec sa petite famille, composée de ma mere, de ma soeur, qui avoit dix-sept ans, & de moi qui en avois près de seize, & qui sortois de mes classes.

Ma mere qui avoit une extrême tendresse pour ses enfans , & qui les voyoit pauvres , soutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon pere. Toute vertueuse qu'elle étoit , son esprit parut entierement succomber sous le coup qui venoit de nous frapper. Dès qu'elle fut à la Campagne , la dure œconomie qu'il fallut y garder pour y vivre, le retranchement total de mille petites délicatesses qu'elle nous avoit laissé prendre , & dont elle nous voyoit privés , le chagrin de voir ses chers enfans devenus ses Domestiques & changés , pour ainsi dire , en Valets de campagne , enfin je ne sçais quelle tristesse muette & honteuse qu'elle voyoit en nous , que la misere peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie , & qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment , que la douleur la plus déclarée : tout cela jettoit ma mere dans une affliction dont elle n'étoit pas la maîtresse. Elle ne pouvoit nous regarder sans pleurer : mon pere qui l'aimoit , & à qui nous étions chers , s'enfuyoit quelquefois à ses pleurs , & quelquefois ne pouvoit

à son tour s'empêcher de joindre ses larmes aux siennes.

Un jour que je revenois sur le soir de cueillir quelques fruits dans un petit Verger que nous avions, je surpris mon pere & ma mere qui se parloient auprès de notre maison, & je les écoutai à la faveur d'une Haye qui me couvroit. J'entendis que ma mere soupiroit, & que mon pere s'efforçoit de calmer sa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui disoit-il, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée; je ne vous ai rien dit: il n'est pas étonnant que la raison plie d'abord sous de certains revers: les mouvemens naturels doivent avoir leur cours; mais on se retrouve après cela: on revient à soi-même, on s'appaise, & vous ne vous appeaisez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point; vous m'accablez; vous me faites mourir, & vous ne vous en souciez pas. J'aime nos enfans autant que vous les aimez: j'ai été aussi sen-

fible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'esperois leur laisser. D'ailleurs je suis infirme ; suivant toute apparence vous me survivrez, & vous resterez à plaindre, & vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il se passe dans mon cœur, quand j'envifage ce que je vous dis-là ? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une si grande union, n'ai-je pas appris à m'interesser à ce qui vous regarde ? N'avez-vous pas eu le tems de me devenir chere ? Mes chagrins tels qu'ils font ne me suffisoient-ils pas ? Voulez-vous toujours en redoubler l'amertume ? Mes forces diminuent tous les jours, la fin de ma vie n'est que trop persécutée, ne contribuez point à la rendre plus triste. Vous avez toujours eu de la religion : j'esperois que vous me consoleriez, que nous nous consolierions l'un & l'autre : mais tout me manque à la fois. Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble & de désolation. Il m'a ôté mes biens & ma santé, & vous m'ôtez la satisfaction de vous voir soumise à sa volonté. C'étoit-là le seul bien qui pouvoit me rester, la seule

paix que mon cœur pouvoit encore goûter ; votre vertu me la promettoit : mais tout m'est refusé : il faut que l'affliction me suive jusqu'au tombeau, & que Dieu m'éprouve jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis après ces mots qu'un mélange confus de soupirs qui me glacèrent le cœur : ensuite ils recommencerent à se parler , mais très-bas , & comme en se promenant ; ce qui me fit perdre ce qu'ils disoient. J'allois donc me retirer, quand mon pere haussant un peu plus la voix m'arrêta.

Ne vous embarrassez point de nos enfans , dit-il : mon fils a des sentimens d'honneur , & sa sœur est née vertueuse : ne songeons qu'à cultiver ces heureuses dispositions : depuis le malheur qui nous est arrivé , j'ai découvert en eux un caractère qui me charme. Ils vous ont vue pleurer du peu de fortune que nous leur laisserons ; ils m'en ont vu affligé moi-même. Vos pleurs & mes chagrins ne sont pas demeurés sans reconnoissance : leur cœur y a répondu , & notre affliction pour eux a réchauffé leur tendresse pour nous : je l'ai remarqué.

dans mille petites choses ; & je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit cet attendrissement où notre amour les a mis pour nous. Voici l'instant de leur donner des Leçons : jamais leur cœur n'y sera plus docile : ils sont infortunés & attendris ; il n'y a point de situation plus amie de la vertu , que celle où ils se trouvent.

VINGT-DEUXIÈME
FEUILLE.

VOici la suite des Aventures de l'Inconnu , & dorénavant je les continuerai sans préambule.

Mon pere & ma mere , après s'être encore entretenus quelque tems , rentrèrent dans la maison ; je m'y retirerois moi-même , quand je rencontrai ma sœur qui venoit d'un autre côté : comme elle me vit fort triste , elle me demanda ce que j'avois. Hélas ! ma sœur , lui répondis-je la larme à l'œil , si vous sçaviez la conversation que je viens d'entendre , entre mon

pere & ma mere, sur notre chapitre, vous seriez aussi affligée que moi ; je n'étois pas loin d'eux, ils ne me voyoient pas : ma mere est toujours au désespoir de nous voir ruinés, elle nous aime trop, nous ferons la cause de sa mort : mon pere n'oublie rien pour la consoler, & je sens bien qu'il auroit besoin de consolation lui-même : vous sçavez qu'il n'a point de santé : ma mere depuis quelque tems est toujours malade ; nous les perdrons peut-être tous deux, ma sœur, ils ne peuvent pas y résister ; & où en serions-nous après ? que ferions-nous au monde, s'ils n'y étoient plus ? de quel côté tourner ? qui est-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment ? est-ce que nous pourrions vivre sans les voir, nous qui n'avons plus qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux ? aussi, ma sœur, je vous l'avoue, j'aimerois mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le serions.

Nous n'y sommes pas encore, me répondit-elle avec amitié ; (car nous étions très-tendrement unis :) ne vous mettez point des choses si funestes

dans l'esprit: surtout, mon frere, n'allez point pleurer devant eux, prenez y garde, vous les chagrineriez encore davantage: tâchons au contraire de leur paroître gais; peut-être que cela diminuera l'affliction où ils sont: puisqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous fassions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon pere, qui au bruit que nous faisions, s'étoit arrêté sur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obscurité, & entendit aisément tout ce que nous disions; son cœur n'y put tenir, il vint à nous pénétré de tendresse. Ah! mes enfans, que vous êtes aimables! nous dit-il, en nous ferrant entre ses bras, & que vous méritez bien vous-mêmes toute l'inquietude que vous m'avez donnée jusqu'ici! venez, suivez-moi, ajouta-t-il, en nous prenant par la main, allons dire à votre mere ce que je fais de vous, venez lui payer ses larmes: je la connois, quel bonheur pour elle! quelle récompense de sa douleur! quelle mere eut jamais plus de graces à rendre au Ciel!

Mon pere continuoit toujours à nous

parler , quand il entra avec nous dans une salle où étoit ma mere qui lisoit. Quittez votre lecture , lui dit-il , je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous , ni pour moi. Embrassez vos enfans , jamais pere ni mere n'en ont eu de plus dignes de leur tendresse : ne les plaignez plus , réjouissez-vous ; nous nous trompions , nous avions du chagrin pour eux , & il ne leur est point arrivé de vrai malheur : rien ne leur manque , ma chere femme , ils ont de la vertu ; je viens d'en être convaincu , je les écoutois sans qu'ils le sçussent. Votre fille disoit tout à l'heure à son frere qui pleuroit , que , puisque nous les aimions tant , nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'adoucir nos inquietudes : que dites - vous de ces sentimens-là ? y a-t-il des richesses qui les vailent ? nos enfans resteront-ils si malheureux ? ferez-vous encore affligée ? le pourrez - vous ? n'obtiendront-ils rien ? pour moi je me suis déjà acquitté envers eux , mon cœur est en paix : je suis content , & j'ose leur répondre que vous le ferez aussi ; car pour de tristesse , il n'en est plus

question : je crois que vous , ni moi n'en sçaurions plus avoir après cela : mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes ; cela vaut davantage : nous devons nous croire heureux , nous devons l'être , comme nous le sommes effectivement , d'avoir des enfans qui ont le cœur si bon.

Ma mere, à ce discours, versa encore des larmes ; mais ce fut des larmes de joye. Oui , s'écria-t-elle , en nous faisant des carettes auxquelles mon pere joignoit encore les siennes , oui , mon mari , vous avez eu raison de répondre pour moi , j'en suis contente.

Je ne sçavois où j'étois , pendant que ma mere nous parloit ainsi ; le ravissement où je la voyois , ses carettes , celles de mon pere avoient mis mon cœur dans une situation qu'on ne peut exprimer : je me rappelle seulement que dans tout le cours de ma vie je n'ai jamais senti de mouvemens dont mon ame ait été aussi tendrement pénétrée , qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour-là finit notre tristesse commune : nous passames six mois dans

toute la paix & toute la gayeté que peut donner un état où l'on ne désire plus rien. Je me promenois souvent avec mon pere, & de tout ce qui s'offroit à nos yeux, il en prenoit occasion de m'instruire; je ne sçais comment il faisoit en m'instruisant: mais je regardois nos entretiens comme des heures de récréation pour moi; je craignois de les voir finir; il avoit l'art de les rendre intéressans; j'aimois à sentir ce qu'il disoit: ma jeunesse & ma vivacité qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit sérieux & raisonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuoient avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous ses discours: j'en valois mieux entre ses mains d'être jeune & vif, parce que je n'en avois que plus d'ardeur pour le plaisir, & que ce plaisir, il avoit sçu faire en sorte que je le misse à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions comme de coutume, nous vîmes passer un Seigneur extrêmement âgé, qui se promenoit comme nous assez près de son Château; il avoit l'air triste,

abattu & rêvoit profondément. D'où vient donc que ce Seigneur est ici, dis-je, en le voyant? il me semble ne l'avoir jamais vu à la campagne. C'est qu'il a eu ordre de se retirer de la Cour, me dit mon pere. Et pourquoi cela, repartis-je? Oh! pourquoi? me dit-il: pour n'avoir pas eu l'adresse de se maintenir dans la faveur, pour n'avoir pas eu une intrigue superieure à celle de ses ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu; car ordinairement voilà les crimes de ces fameux disgraciés. Mais, mon pere, vous m'étonnez, lui dis-je: les moyens de se maintenir dans la faveur me paroissent bien étranges; c'est donc un coupe-gorge que la Cour des Princes: eh! comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur? Je n'en sçais rien, reprit-il, tout ce que je puis dire, c'est que les ambitieux s'en accommodent. Sur ce pied-là, répondis-je, quand on dit d'un homme qu'il est ambitieux, on en dit bien du mal; mais ne pourroit-on pas s'exempter de la nécessité de nuire aux autres? il n'y auroit qu'à

ne se point faire d'ennemis. Cela ne ferviroit de rien, dit mon pere ; car dans ce pais - là les ennemis se font d'eux-mêmes. Avez-vous du crédit ? êtes-vous en place ? vous voilà brouillé sans remission avec je ne sçais combien de gens à qui pourtant vous rendez service. Eh ! m'écriai-je, quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige ? on lui veut mal de ce qu'il est en état d'obliger, reprit-il, de ce qu'on a besoin d'être son ami, au lieu qu'on voudroit que ce fût lui qui eût besoin d'être le nôtre. Eh ! de quelle maniere faut-il donc se comporter avec des gens si méchans, lui dis-je ? Hélas ! mon fils, me répondit-il, il faut être méchant soi-même ; encore est-il bien difficile de l'être avec succès : car il s'agit d'avoir une méchanceté habile, qui perde finement vos ennemis, sans qu'ils voyent comment vous vous y prenez : souvent même est-il nécessaire que ceux que vous employez pour les perdre ne s'aperçoivent pas de votre dessein. Sçais-tu bien qu'à la Cour c'est le chef d'œuvre de l'esprit humain que cette méchanceté-là ? on dit de celui qui

y parvient , voilà un habile homme ; voilà une bonne tête ; il a culbuté ses ennemis ; il a sçu écarter tout ce qui lui faisoit ombrage ; il faut avoir bien de l'esprit pour se tirer d'affaire comme il a fait. Mais , mon pere , lui répondis-je , parmi des personnes comme nous , quelqu'un qui ressembleroit à cet habile homme-là , nous dirions de lui que c'est un fourbe , un perfide , un homme sans conscience & sans honneur , un homme qui ne vaut rien. Bon ! me dit mon pere , en riant : tu fais-là une plaisante comparaison. Eh ! qu'est-ce que c'est que des gens comme nous ? il appartient bien à des hommes d'un état médiocre d'avoir le privilége d'être fourbes ou perfides avec gloire ; ne voilà-t-il pas de beaux interêts que les nôtres , pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous employerions , pour avancer nos affaires , & pour ruiner celles de nos semblables : oh ! mon fils , ce n'est pas là l'esprit du monde ; tu vois les choses comme elles sont , toi ; tu as les yeux trop sains : mais si un peu d'extravagance humaine s'em-

paroit malheureusement de ton cerveau, égardoit ta raison, & mitigeoit tes principes de vertu, tu penserois bien d'une autre maniere; sçaches, mon fils, que ce qu'on appelle noirceur de caractère, méchanceté fine, scéleratesse de cœur, iniquité de toute espece, porte toujours son nom naturel, & n'en change jamais pour des gens comme nous: parminous, un fourbe est un fourbe, un méchant est un méchant; à notre égard on explique les choses à la lettre, on les prend pour ce qu'elles sont: nos postes sont si petits, nos interêts de si peu de valeur, que nous ne pouvons en imposer à personne: le moyen qu'on se trompât sur notre chapitre! nous ne sommes revêtus de rien qui soit respectable pour les autres hommes, de rien qui étourdisse, qui subjugué leur imagination en notre faveur; rien ne nous couvre, pour ainsi dire: nous sommes tout nuds, ou nous n'avons que des haillons qui ne sont pas graciabes, & qui font qu'on nous juge sans miséricorde, & comme nous le méritons: de sorte que nous avons beau être faux avec souplesse, mé-

chans avec toute l'industrie du monde, toute cette industrie, toute cette souplesse nous tourne à mal, & ne fait qu'ajouter de nouveaux traits de laideur à notre indignité, (comme cela est juste :) en un mot, chez nous tout cela est misère d'esprit & de cœur, plus ou moins odieuse, suivant qu'elle est plus ou moins rusée.

Mais quand on est environné d'honneurs, qu'on est revêtu de dignités, de grands emplois, oh ! pour lors, mon enfant, les choses prennent une nouvelle face : cela jette un fard sur cette misère dont je viens de parler, qui en corrige, qui en embellit même les difformités : pour lors soyez méchant, & vous brillerez : nuisez à vos rivaux, trouvez le secret de les accabler ; ce ne sera - là qu'un triomphe glorieux de votre habileté, sur la leur : soyez toute fraude & toute imposture ; ce ne sera rien que politique, que manège admirable : vous êtes dans l'élévation, & à cause de cela les hommes qui sont vains, & qui voudroient bien être où vous êtes, vous regardent avec autant d'égards qu'ils croiroient

en mériter, s'ils étoient à votre place : en respectant vos honneurs , c'est l'objet de leurs désirs qu'ils caressent : leur vanité, faute de mieux, prend plaisir à confiderer votre importance, celle des affaires que vous maniez, des relations que vous avez, & l'étendue d'esprit dont vous avez besoin, & la beauté du mystere ou des stratagêmes qui vous sont nécessaires dans toutes vos actions quelles qu'elles soient, fussent-t-elles indignes, n'importe : quelquefois même y gagnent-elles de l'être, elles en paroissent de plus grands coups : on a opinion qu'elles partent d'une nécessité grave & politique, & cela leur donne un air de majesté : le succès qu'elles ont, le fracas qui s'ensuit, la ruine de celui-ci & de celui-là qu'elles apportent, les convertit en faits illustres, en aventures notables, qu'on est charmé de sçavoir, & qu'on est tout glorieux de raconter : ce que je te dis - là n'est pas encore assez ; car non-seulement les actions de cette nature se sauvent du mépris qu'elles mériteroient : mais on semble les exiger de celui qui est en place, & s'il demeure oisif, on ne l'estime pas

beaucoup ; c'est un homme de peu de valeur , qui ne donne point de spectacle , & qui languit dans la carrière.

Voilà , mon enfant , pourquoi dans les grandes situations l'iniquité la plus déliée fait tant d'honneur , pendant qu'il est si honteux à des gens comme nous , de n'être pas irréprochables dans la conduite de leur vie. Mais au bout du compte , qu'en dis-tu ? notre lot n'est-il pas incomparablement meilleur que celui de ces personnes-là ? leur grandeur a beau nous masquer leurs actions , ils ont beau n'être appelés qu'habiles , quand ils sont méchans ; si c'est un bénéfice pour eux , ils en payent bien les charges : tu ne sçaurois croire ce que c'est que leur vie : quand j'y songe , je ne comprends rien à eux , ni à la passion qu'ils ont pour le rang , pour le crédit , pour les honneurs ; car cette passion-là suppose des cœurs orgueilleux , avides de gloire , furieux de vanité : cependant ces gens si superbes & si vains ont la force de fléchir sous mille opprobres qu'il leur faut souvent essuier ; le droit d'être fiers , & de primer sur les autres , ils ne l'acquierent , ils ne le conservent ,

ils ne le cimentent, qu'au moyen d'une infinité d'humiliations, dont ils veulent bien avaler l'amertume. Quelle misérable espece d'orgueil ! aussi se sent-il presque toujours de la lâcheté qui le fait subsister ; aussi n'est-il bon qu'à donner la comédie aux gens raisonnables qui le voyent.

J'écoutois avec attention mon pere, pendant qu'il parloit ainsi, & je me souviens qu'en vérité j'avois pitié de ceux dont il me dépeignoit le sort. Je jettois de tems en tems les yeux sur ce Seigneur, dont j'ai parlé, & qui se promenoit encore assez près de nous, & je le voyois toujours enseveli dans une rêverie mélancolique.

Il me paroît que tu t'interesses au chagrin de celui que tu regardes, me dit mon pere. Il est vrai, lui dis-je, il me semble qu'il souffre. Je le connois, reprit mon pere, il a l'ame d'un honnête homme, il est né obligeant, & l'on a toujours dit du bien de lui ; je suis persuadé qu'il n'est tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente, par laquelle l'on vient à bout de se défendre de ses ennemis, & de les perdre. Sur ce pied-là, répondis-je, il se

consolera bientôt de sa chute ; un honnête homme ne sçauroit longtems regretter un état incompatible avec sa bonté naturelle. Hélas , mon enfant , reprit-il , je suis sûr que ce Seigneur ne le regrette que trop , cet état où il n'est plus ; son cœur n'y a pas fait naufrage , il y est resté bon & genereux ; mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'esprit ; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit , ce mouvement que tant de monde se donnoit pour aller à lui ; il regrette ses flatteurs , dont il se mocquoit , mais qui regardoient comme un bonheur de se le rendre favorable ; il ne voit plus ces airs timides & rampans , qui divertissoient sa vanité ; il ne fait plus la destinée de personne ; ses amis n'ont plus tant d'interêt à le ménager ; il soupire après cette place qu'il tenoit dans l'esprit des autres , après ce respect craintif qu'il aimoit à inspirer , quoiqu'il se plût à le dissiper par des procédés obligeans ; enfin , après mille fantômes pareils , sans lesquels il ne peut vivre , & qui sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné d'ambition.

 VINGT-TROISIÈME FEUILLE.

Quand j'ai commencé les aventures de l'Inconnu, dont j'ai déjà donné deux Feuilles, j'ai dit que je les interromprois de tems en tems par d'autres choses. C'est un privilége que je me suis réservé, & je me suis imaginé que l'usage que j'en ferois iroit au profit des Lecteurs. Parmi ces Lecteurs cependant, il y en a qui diront peut-être, (en supposant que les aventures de l'Inconnu leur ayent plû): pourquoi suspendre la suite d'une histoire, & laisser refroidir l'interêt que nous commençons à y prendre ? Que cela ne vous embarrasse pas, me disoit l'autre jour un de mes amis : pourvû que l'histoire que vous interrompez soit bonne, interessante ; ceux qui n'auront pas voulu la lire par Feuilles, à cause de cette interruption, la retrouveront toute entiere dans le Volume, & la liront-là tout à leur aise : mais satisfaites une partie de vos Lecteurs, qu'une longue histoire donnée de suite ennuiroit, & qui ne seront pas fâchés

de vous voir quelquefois changer de sujet. Changeons donc, lui dis-je, aussi-bien je sens que cela me divertira moi-même : car enfin, il faut que le jeu me plaise ; il faut que je m'amuse : je n'écris que pour cela, & non pas précisément pour faire un Livre. Il me vient des idées dans l'esprit ; elles me font plaisir ; je prends une plume, & les couche sur le papier pour les considérer plus à mon aise, & voir un peu comment elles feront ; après cela quand je les trouve passables, je les donne aux autres, qui s'en amusent eux-mêmes, ou qui les critiquent ; & lequel que ce soit des deux, j'y gagne toujours : car si la critique est bonne, elle m'instruit ; elle m'apprend à mieux faire ; j'en pense une autre fois d'une manière qui me satisfait plus moi-même : si au contraire elle est mauvaise, ou si je la crois telle, franchement, je leve un peu les épaules sur ceux qui la font ; je me mocque un peu d'eux entre cuir & chair ; & en pareil cas rire de son prochain, c'est toujours quelque chose.

Mais comme c'est une impertinence

que de rire ainsi, & qu'il n'y a point d'homme qui soit digne de se moquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui est permis que de les remarquer, ce sentiment moqueur ne me dure pas long-tems ; il ne fait que passer : c'est un droit que je paye vite à l'infirmité humaine, & je deviens Philosophe, quand l'homme en moi a eu son compte, c'est-à-dire que je me repens, lorsque j'ai eu le plaisir de faillir ; & voilà ce que c'est que notre sagesse.

Cela me fait songer à un enfant à qui l'on emporte sa poupée ; il crie d'abord : une gouvernante vient qui le console. Allons, mon fils, doucement, sy, qu'il est vilain de crier comme vous faites ! ah que vous êtes laid, quand vous pleurez ! l'enfant s'apaise. L'homme est de même : dérobez-lui le moindre petit plaisir de vanité qu'il attendoit, c'est sa poupée, c'est son joujou qu'on lui emporte, & l'enfant de cinquante ou de soixante ans crie ; la réflexion, qui est alors sa gouvernante, vient & lui dit : eh ! pauvre innocent ! vous n'y pensez pas : qu'est-ce que c'est

que votre esprit , qu'est-ce que c'est que l'estime qu'on lui doit , quels sont ceux à qui vous la demandez ? créature foible & ridicule, vous êtes vain, & vous croyez être louable , & vous vous mocquez de ceux qui ne vous louent pas ; il vous appartient bien de railler les autres. J'abrege ici le sermon de la gouvernante , tout le monde peut l'achever ; je reviens à la Critique : lors donc qu'elle n'est pas bonne , & que je me suis reproché de m'en être interieurement moqué , je m'y prens d'une autre façon pour m'en divertir loyalement ; je l'écoute en Spectateur , & de cette maniere j'ai mes coudées franches, j'en ris de tout mon cœur & sans scrupule, parce que ce n'est plus directement de celui qui critique que je ris alors ; c'est de notre esprit , de nos fantaisies , de nos extravagances , de nos délicatesses pueriles , des petits profits que nous croyons faire en montrant des dégoûts ; enfin c'est des hommes en général que je ris , c'est de moi-même , que je vois dans les autres.

Mais puisque je parle de Critique, je ne saurois m'empêcher de dire une

chose que je trouve en mon chemin. Qu'un homme qui a du jugement, ou qui n'en a pas, critique les Ouvrages de nos meilleurs Auteurs vivans, ou d'Auteurs médiocres, qu'il les trouve absolument mauvais; cela lui est permis, il n'y a rien à lui dire, tant qu'il n'attaquera que les productions: ceux qui les ont faites n'ont qu'à ne plus écrire, si la Critique d'un homme qui remarque bien, ou qui ne dit que des sottises, les scandalise: mais que ce même homme, non content de critiquer bien ou mal un Ouvrage, enveloppe insensiblement dans sa Critique une satire contre l'Auteur, & jette un ridicule sur son caractère, il me semble que c'est ce qu'on ne devoit jamais lui passer, & que ce n'est pas assez ménager l'honnêteté publique, que de donner passeport à de pareilles choses. Quand j'étois jeune, j'aurois vécu poliment avec mon Critique: mais à l'égard d'un Satyrique, oh? il m'auroit déplu, & j'avois un honneur bouillant qui auroit eu besoin d'un tuteur pour être sage.

La réflexion que je fais là-dessus m'en

fournit une autre. C'est un grand avantage que d'avoir beaucoup d'esprit : mais il ne faut pas tant l'envier à ceux qui l'ont ; ils n'en jouissent pas impunément, & ils le payent bien ce qu'il vaut.

J'entrai l'autre jour dans un de ces endroits où s'affembloit de fort honnêtes gens, la plûpart amateurs des belles lettres, ou sçavans : je les connois presque tous ; ils sont dans le particulier de la plus aimable société du monde, raisonnables autant que spirituels : se trouvent-ils ensemble ? vous ne les reconnoissez plus ; ils sont à l'instant saisis de la fureur d'avoir plus d'esprit les uns que les autres.

Il part une question : l'un la décide hardiment, & sans appel ; un autre condamne tout net ce que le premier a dit ; un troisieme s'éleve qui les condamne tous deux : pendant qu'ils se disputent ensemble, un quatrieme par un ton qui se fait faire place, & qui vaut un coup de tonnerre, leur annonce sans cérémonie que tout ce qu'ils disent ne vaut rien ; un cinquieme survient qui voudroit les appaiser, en leur faisant conve-

nir amiablement qu'il pense mieux qu'eux sur l'article ; un sixieme crie , s'offre pour arbitre , & n'est plus entendu : mais à force de clameurs il prend toujours acte de ses diligences , & de l'accommodement judicieux qu'il propose : un autre , pour se distinguer , ne dit mot : il secoue seulement la tête en homme qui renferme en lui , qui possède l'unique solution qu'on peut donner à la chose. Il confie la superiorité de ses lumieres à son voisin paisible , qui écoute respectueusement le charivari spirituel qui se fait , & qui en même tems approuve l'idée de celui qui lui parle , sans sçavoir presque de quoi il s'agit. Quelques autres personnes , qui ne sont ordinairement là que comme les suivans des principaux Acteurs , se répandent en petits pelotons dans la salle , agitent à l'écart la question , & se régalent *incognito* du plaisir de la décider , loin du danger de la réprimande ; car ils n'oseroient approcher de la bataille , on les écraseroit comme des Pigmées : cependant la question qui a causé la dispute a disparu , il en a succédé

vingt autres qui ont pris furtivement sa place, qu'on n'a point reconnues pour étrangères, & qu'on agite toutes à la fois; enfin tant est procédé qu'il ne reste plus rien sur le tapis qu'une masse d'idées subtiles & bizarres, qui se croisent, qui ne signifient rien, & que l'emportement & l'orgueil de primer ont férocement entassées les unes sur les autres: alors chacun des disputans ne sçachant plus à quoi s'en prendre, entêté confusément d'un sentiment quelconque, qui n'est pas celui qu'il avoit d'abord; car il l'a perdu dans le combat, celui-là: mais de quelque autre sentiment qu'il a racroché par mutinerie, en entendant crier les autres, se retire avec une poitrine épuisée, qu'il a sacrifiée à la gloire de ses idées: la pauvre poitrine! que sa condition est malheureuse! Bref, que reste-t-il de la dispute? rien, que des leçons de brusquerie, (qui à la vérité ne sont pas perdues,) & qu'un exemple bruiant de la misere de nos avantages.

Voilà l'histoire de ce que je vis dans l'endroit où j'étois entré. Un des prin-

cipaux disputans laissa fortir tous les autres, & vint se mettre auprès de moi. Là, il voulut me faire convenir que c'étoit lui qui avoit dû l'emporter sur les autres. Il n'y a pas moyen, me dit-il, de vuider une question avec des gens qui s'égoiflent jusqu'à perdre haleine, & notez qu'en me disant cela, il avoit lui-même un enrrouement qui faisoit foi que Monsieur sçavoit perdre haleine : là-dessus, le voilà qui recommence à différer avec moi, & qui me somme de lui rendre justice. Quand il eut bien argumenté, que vous en semble, me dit-il ? que vous avez raison, lui répondis-je, à une chose près, c'est que j'ai vu naître le sujet de la dispute, & qu'il ne s'y agissoit point du tout de cela. Parbleu, je ne me trompe point, s'écria-t-il. Voulez-vous, répondis-je, que je vous ramene la question ? elle étoit fort simple, & je vois bien que vous ne la sçavez pas.

A ces mots, que je lâchai sans songer à mal, je vis le visage de mon Differtateur s'allumer d'un feu qui me fit peur : apparemment qu'il regarda com-

me une insulte , que j'eusse pensé qu'il avoit perdu la question de vue : peut-être crut-il encore que je l'accusois de n'avoir pas l'esprit exact , ou peut-être s'imagina-t-il que j'entendois qu'il étoit un brouillon , un esprit court ; que sçais-je , moi , ce qu'il crut ? un bel esprit en pareil cas est si ombrageux ; sa vanité lui donne des méfiances si subtiles ; il est si sensible au moindre soupçon qu'il a qu'on ne l'estime point assez ; & ce soupçon , il le prend sur si peu de chose , qu'il ne faut qu'un geste pour irriter sa superbe délicatesse.

Aussi à la seule inspection des yeux de celui qui me parloit , n'osai-je presque me remuer : j'étois fort embarrassé : de quoi me suis-je avisé , disois-je en moi-même , de proferer la parole imprudente qui lui déplait ? me voilà perdu : cet homme-là ne me lâchera point qu'il n'ait cru m'avoir démontré que sa capacité est prodigieuse : non , voilà qui est fini , je ne sortirai point d'ici qu'il ne soit mis en repos sur l'opinion que j'aurai de ses lumieres : il faudra qu'il pense que je l'admire , il va travailler à m'y for-

cer, & nous ne nous séparerons que quand il présuamera que je me dirai à moi-même : cet homme-là est le meilleur esprit que je connoisse.

Tout ce que je dis me vint sur le champ dans la tête ; il étoit une heure sonnée, c'est l'heure à peu près où l'on dine : j'étois à jeun, lui de même peut-être ; mais il ne sentoit plus cela : il s'agissoit de venger son esprit ; cet intérêt-là étoit plus pressé que celui de son estomac, & je n'avois pas lieu d'espérer qu'il pût s'appercevoir qu'il avoit appétit.

D'un autre côté, je n'avois point de poitrine à commettre avec la sienne ; mais comment quitter cet homme ? quoi ! lui dire que le cœur me manquoit d'inanition, que le diner m'attendoit ? & lui dire cela, dans quelle conjoncture ? au milieu d'un raisonnement qu'il alloit faire, qu'il faisoit déjà, & où il n'y alloit pas moins pour lui que de se purger auprès de moi du reproche de n'être pas le plus judicieux de tous les hommes ; d'un raisonnement en vertu duquel il attendoit réparation ; d'un raisonnement dont la justesse & la force devoient

faire taire tous mes besoins : non ; je ne voyois point de moyens honnêtes de m'esquiver. J'avois blessé mon homme dans son amour propre ; & le laisser-là , sans lui donner secours , c'étoit l'affaffiner , lui ôter son honneur , c'étoit être barbare. D'ailleurs une autre réflexion m'embarassoit encore : s'il alloit m'agacer , me disois-je en moi-même , s'il alloit m'induire aussi à prendre le parti de mon esprit , que sçait-on ce qui peut arriver ? il y a quarante ans que je fais le métier de Philosophe , & que je persécute mes foiblesses : mais je n'en suis pas plus sûr de moi ; l'état où je suis , c'est comme une santé de convalescent ; il ne faut presque rien pour causer une rechute.

J'étois donc sur les épines ; enfin je pris mon parti : je filai doux avec cet honnête homme ; je lui montrai un visage ami ; je fis avec lui ce qu'on fait avec ces gros dogues , qui vous présentent d'abord les dents ; mais qu'on apprivoise insensiblement en les caressant. Mon cher , lui dis-je donc d'un ton qui demandoit grace , quand j'ai dit que vous ne sçaviez

plus quelle étoit la question dont il s'agissoit dans la dispute, je n'ai jamais prétendu parler que d'un pur oubli de votre part ; ce n'est point que vous ne l'ayiez pas bien comprise : au contraire, j'ai remarqué que c'est vous qui l'avez le plus maintenue dans ce qu'elle étoit, qui l'avez le mieux renfermée dans ses bornes, & je vous avouerai même que vous êtes le seul de tous ces Messieurs-là qui ayiez parlé sensément.

A ce discours emmiélé, son ame se calma, ses yeux redevinrent sereins ; je n'y vis plus cette ardeur sauvage dont ils s'étoient allumés : il y resta pourtant un peu de feu ; mais ce feu n'étoit plus qu'une vanité contente qui brilloit, & qui m'annonçoit la paix.

Monsieur, me répondit-il, vous êtes bien obligeant ; il est vrai que j'ai cru tantôt mon sentiment raisonnable : cependant chacun a le sien. Ces Messieurs ont plus d'esprit que moi ; mais ils crient trop, ils veulent trop avoir raison : d'ailleurs, dans la dispute il faut une certaine justesse, une finesse de vue qu'on trouve dans peu

de gens : ce n'est pas assez que des idées , que de l'imagination , cela ne signifie rien , je n'en fais point de cas ; j'ai voulu ramener les esprits , comme vous avez vu : mais on ne me suivoit pas , & je ne sçauois faire tant de bruit. Vous en avez pourtant fait , lui répartis-je , & je n'aime point qu'un homme aussi judicieux que vous se pique du fade honneur de briller dans des contestations, où le tintamare étouffe tout ce que vous dites de bon ; cela n'est ni sage , ni modeste. Voulez-vous que je vous dise ? je ne sçauois ajuster tant de foiblesse avec tant d'esprit.

J'ai tort , me répondit-il d'un ton de bienveillance : (ce n'est pas que ce que je lui disois fût extrêmement flatteur d'un certain côté ;) mais la pauvre dupe n'y voyoit goutte , & de faux éloges l'étourdissoient sur de vraies injures : de sorte que se levant d'un air riant , quelle heure est-il ? me dit-il. A propos de l'heure , répartis-je , il est très-tard ; on ne s'ennuie point avec vous , & je devrois avoir diné. Là-dessus nous sortimes , par la grâce de Dieu , & il me

quitta en me ferrant la main avec une reconnoissance que je ne méritois guere.

De mon côté, je me rendis chez un de mes amis qui m'avoit invité. Après le repas, il me pria de l'accompagner chez un Marchand qu'il me nomma, & chez qui seul se trouvoit un drap de certaine couleur dont il vouloit un habit. Venez m'aider à n'être point trompé, me dit-il; car ce Marchand-là passe pour un homme un peu trop ardent à l'interêt, & je ne me connois à rien. Ma foi, lui dis-je, si vous n'avez que moi pour guide dans cette aventure, vous ferez mal mené: je vous avertis que je suis aveugle né sur ces matieres-là: mais il me vient une idée; suppléons à notre ignorance par quelque tour ingénieux. Allons, venez, je médite un coup qui va rendre votre Marchand le plus accommodant & le plus consciencieux de tous les hommes. Donnez-moi votre bourse, & suivez-moi: j'ai fait un cours de magie qui m'a appris bien des secrets.

Nous partimes, & nous voilà arrivés chez le Marchand. Nous deman-

donc ce qu'il nous faut : deux ou trois garçons nous étalent plusieurs piéces du drap en question : à les en croire , il n'y avoit de préférence à donner à aucune : je m'étois attendu à ce verbiage. Messieurs, leur dis-je, où est le Maître ? je ne sçais point choisir , il choisira pour moi. Là-dessus on va l'avertir ; il vient. Tenez, Monsieur, lui dis-je, en l'abordant d'un air franc & tranquille ; voilà ma bourse que je vous mets dans les mains. J'ai besoin , pour un habit, du plus beau drap d'une telle couleur : vous êtes meilleur connoisseur que moi ; donnez-moi ce qu'il me faut ; faites couper le drap ; payez - vous vous-même : je reprends ensuite ma bourse, & sans autre cérémonie, je fais emporter la marchandise, bien certain que vous en aurez agi en homme d'honneur avec moi. Asséyez-vous, Monsieur, me dit le Marchand d'un ton froid. Allons, vîte, ajouta-t-il, apportez - moi le paquet que vous voyez là-haut ; il fut obéi. Moi, pendant ce tems-là je regardois de côté & d'autre, & m'amusois à parler avec mon ami. On déplia le drap.

Coupez ce qu'il en faut, dit-il à ses garçons. Cela fait, il prit une plume, calcula, ouvrit ma bourse, prit de l'argent ce qu'il en voulut, la referma, fit plier & emporter mon drap, & me rendit ma bourse aussi froidement qu'il l'avoit reçue.

Je ne lui demandai point ce qu'il avoit pris : on a tout vu quand on a de la confiance, & je jouois mon rôle d'après nature. Lui de son côté ne me rendit point compte. L'honneur est cavalier dans ses façons, & ne s'avise pas de formalités. Nous nous en allames : il nous reconduisit jusqu'à sa porte ; me remercia laconiquement, presque d'un air distrait : je lui répondis dans le même goût, & nous courumes au logis pour vérifier avec le Tailleur la probité du Marchand, qui se trouva non seulement sans reproche, mais même généreuse ; le Tailleur en fut étonné.

Quand il fut parti, mon ami se mit à rire. Sçavez-vous bien que vous m'avez fait peur chez ce Marchand, me dit-il ? lui mettre une bourse entre les mains, lui dire de se payer lui-même, prendre ce qu'il vous donne,

ne s'informer de rien, ne regarder à rien ; ma foi, la maniere d'acheter est originale : mais je ne voudrois pas en tirer copie. Que pensiez-vous donc dans ce tems-là ?

Ne m'avez-vous pas dit, répartis-je, que ce Marchand vendoit extrêmement cher, & qu'il n'étoit pas scrupuleux ? eh bien, que vouliez-vous que nous fissions avec un homme de ce caractère-là ? ce n'étoit pas ce qu'il nous falloit. Voilà pourtant l'homme à qui nous avons eu affaire, me dit mon ami. Non pas, s'il vous plait, répondis-je, ce n'est plus du tout le même homme ; j'ai changé tout cela : le Marchand qui nous a vendu n'est pas celui qui vend ordinairement : ce dernier est un homme avare, & peu scrupuleux ; & moi d'un coup de Baguette j'ai endormi cet homme-là, ou plutôt ses vices, & lui ai glissé dans l'ame les vertus contraires : ainsi l'homme qui reste est tout un autre homme.

Qu'appellez-vous un coup de Baguette ? reprit mon ami en éclatant de rire. Oui, repris-je, je veux dire que je l'ai tout d'un coup tellement

pénétré des honneurs que lui prodiguoit ma confiance, je lui rendu si vain du portrait flatteur qu'elle lui faisoit de lui-même, que la tête lui en a tourné d'orgueil & de reconnoissance : & dans la chaleur de ces mouvemens-là, passionné comme il étoit du plaisir d'être pris pour un si galant homme, hélas ! il s'est laissé mener comme j'ai voulu, voilà tout ce que c'est : mais comme le charme que j'avois jetté sur lui ne devoit pas durer beaucoup, vous avez vu que j'ai été vite en besogne, de crainte que l'homme avare que j'avois assoupi ne se réveillât, & ne criât au voleur. On fait de l'homme tout ce qu'on veut par le moyen de son orgueil ; il n'y a que maniere de s'en servir.

VINGT-QUATRIÈME
FEUILLE.

JE reprends enfin le Spectateur, interrompu depuis quelques mois, & le reprends pour le continuer avec exactitude. Je l'avois quitté par une

pareffe assez naturelle aux personnes d'un âge auffi avancé que je le fuis ; & d'ailleurs, me difois-je , quand même ce que j'écrirois feroit excellent , ce qui n'est pas , qu'en arriveroit-il ? On diroit, celui qui nous donne le Spectateur écrit bien ; & à mon âge , quand on a passé fa vie à examiner les hommes , à réfléchir fur eux & fur foi-même , & fur la valeur de nos talens, en vérité l'estime qu'on peut s'acquérir en une infinité de choses devient indifferente : on se dégoute de tout ; louange & blâme , tout est regardé du même œil : on ne méprise rien , si vous voulez ; mais on ne se foucie de rien non plus , & l'on n'en est pas plus Philosophe pour cela : car cette indifferance où vous tombez ne vient pas de ce que vous l'avez cherchée , elle vient de la nature des choses que vous avez examinées : elles vous donnent pour elles une tie-deur que vous n'attendiez pas ; vous leur sentez un vuide que vous n'aviez point deffein d'y trouver ; & ce vuide que vous leur sentez , vous ne prenez pas même la peine de voir s'il y est réellement , & si vous avez

raison de le sentir ou non : ce seroit autant de fatigue inutile : vous restez comme vous êtes , sans plus de curiosité , sans blâmer ceux qui ne sont pas comme vous ; & voilà précisément l'état où je me trouve aujourd'hui.

Pourquoi donc est-ce que je reprends le Spectateur ? par une raison fort simple ; c'est qu'il y a mille momens dans la journée où je m'ennuye de ne rien faire ; & l'autre jour en relisant les aventures de l'Inconnu , que j'ai interrompues dans mes dernières Feuilles , je pris du plaisir à donner en moi-même plus d'étendue qu'il n'a fait aux réflexions que je vis dans son histoire , & là-dessus je résolus de poursuivre cette histoire telle qu'elle est , & de passer mon tems à augmenter ses réflexions des miennes , sans rien changer aux faits de son récit.

Je l'ai déjà dit ailleurs : ces aventures pourroient être utiles aux Lecteurs , & les instruire. Je n'en attens pourtant pas un si grand bien ; car je sçais que presque tous les hommes ne lisent que pour s'amuser ; & moi ,

le plaisir de les amuser ne me tente plus : ainsi j'en reviens toujours à dire que je ne cherche ici qu'à m'occuper moi-même.

Dans ma pénultième Feuille, j'en suis demeuré à l'entretien que l'Inconnu & son pere eurent ensemble, sur le Courtisan qu'ils rencontrèrent en se promenant à la campagne : voici ce qui suit; c'est toujours cet Inconnu qui parle.

La nuit qui s'approchoit, pendant que nous nous entretenions mon pere & moi, nous fit reprendre le chemin de la maison.

En nous retirant, nous rencontrâmes un Laboureur qui revenoit de son travail, & qui chantoit de toute sa force. Voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon pere. Il y a de bonnes raisons pour cela, me répondit-il; c'est que la terre avoit besoin de pluie, & qu'il a plu.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton sérieux dont mon pere me tint ce discours. Le Courtisan disgracié, qui se promenoit tout à l'heure, a vu pleuvoir aussi, repris-je : mais son esprit n'en a pas reçu de soulagement. Tu me fais-

là une belle comparaison, me dit-il, d'un Laboureur à un Courtisan. Le tems qu'il fait est excellent pour la terre : eh bien, le Courtisan, quel avantage en peut-il esperer ? que ses greniers en seront plus pleins de biens ; qu'il en aura plus abondamment de quoi vivre : cela est vrai ; mais sa vanité de quoi vivra-t-elle ? ses besoins sont pour le moins aussi pressans que s'ils étoient raisonnables, & la pluie, ni le soleil ne peuvent rien pour eux ; au lieu qu'ils peuvent tout pour les besoins de ce Laboureur, qui ne veut que vivre, & qui voit que son champ, dont il vit, en profitera davantage. Ainsi tu comprends bien qu'il a raison d'être gai, puisqu'il est presque sûr d'avoir ce qu'il souhaite. Ne le trouves-tu pas heureux, d'être si borné dans ses desirs ? qu'en dis-tu ? que les hommes soient bons ou méchans, qu'ils se trahissent à la Cour ou à la Ville, qu'un Ministre superbe les rebute ou les favorise, qu'ils courent après de grands Emplois, qu'ils les manquent, ou qu'ils les perdent avec désespoir, tous leurs soucis, leurs différentes sortes d'interêts, tout ce que l'orgueil &

l'ambition peuvent leur donner de malins plaisirs, ou leur causer de honteuses peines, tout ce fatras d'inquietudes & de besoins surnuméraires, dont ils sont tourmentés, qui naissent de leur corruption irritée, qui leur gâtent le cœur, qui égarent leur esprit, & les plongent, pour des bagatelles, dans un abîme de fourberies & de scélerateſſes les uns contre les autres, tout cela n'est point de la connoissance du Laboureur : c'est un état de trouble & de misere que sa condition lui épargne : il pleut à propos ; cela lui suffit, le voilà gai, mais gai comme un homme qui n'a eu que des desirs innocens, & qui les voit satisfaits : sa gayeté ne suspend aucune autre inquietude ; il n'a d'autre affaire que d'en jouir : elle ne fait trêve à aucun intérêt qu'il faille ménager le lendemain ; son ame se repose toute entiere, & le bon homme se couche content, se leve de même, reprend son travail avec plaisir, & meurt enfin aussi tranquillement qu'il a vécu ; car une vie passée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle est douce pendant qu'on en jouit, & qu'on ne

s'y.

s'y trouve point attaché , quand on la quitte.

Les adieux d'un Payfan sont bientôt faits , lorsqu'il meurt ; son ame n'a pas contracté de grandes liaisons , n'a pas souffert de ces secouffes violentes qui laissent tant d'ardeur pour la vie. La mort ne la rappelle pas de bien loin, quand il faut qu'elle parte; elle ne tient presque à rien.

Nous arrivames à la maison en nous entretenant ainsi ; nous trouvames ma mere un peu indisposée. Le lendemain son indisposition augmenta , la fièvre la prit , & quelques jours après elle mourut.

Je passe la douleur que je ressentis à sa mort , & l'affliction où tomba mon pere, qui ne put se consoler ; elle mourut en lui ferrant la main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds de son lit , ma sœur & moi.

Ce ne fut que pleurs & que gémissemens dans notre maison pendant un mois ; aussi fimes-nous une perte irréparable. Quelle union entre elle & mon pere ! que de tendresse elle avoit pour ses enfans ! Je ne me souviens pas de l'avoir jamais regardée.

comme une personne qui avoit de l'autorité sur moi : je ne lui ai jamais obéi, parce qu'elle étoit la maîtresse, & que je dépendois d'elle ; c'étoit l'amour que j'avois pour elle qui me soumettoit toujours au sien. Quand elle me disoit quelque chose, je connoissois sensiblement que c'étoit pour mon bien ; je voyois que c'étoit son cœur qui me parloit ; elle sçavoit pénétrer le mien de cette vérité-là, & elle s'y prenoit pour cela d'une manière qui étoit proportionnée à mon intelligence, & que son amour pour moi lui enseignoit sans doute : car je la comprenois parfaitement tout jeune que j'étois, & je recevois la leçon avec le trait de tendresse qui me la donnoit, de sorte que mon cœur étoit reconnoissant aussi-tôt qu'instruit, & que le plaisir que j'avois en lui obéissant m'affectionnoit bientôt à ses leçons mêmes.

Si quelquefois je n'observois pas exactement ce qu'elle souhaitoit de moi, je ne la voyois point irritée ; je n'essuyois aucun emportement, aucun reproche dur & menaçant, point de ces impatiences, de ces vivacités de

temperamment, qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, & qui les rendent pernicieuses par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non, ma mere ne tomboit pas dans ces fautes-là, & ne me donnoit pas de nouveaux défauts, en me reprenant de ceux que j'avois; je ne lui voyois pas même un air sévère; je ne la retrouvois pas moins accueillante: elle étoit seulement plus triste; elle me disoit doucement que je l'affligeois, & me caressoit même en me montrant son affliction: c'étoit-là mon châtiment; aussi je n'y tenois pas. Un jeune homme né avec un cœur un peu sensible ne sçauroit résister à de pareilles manieres: non qu'il ne fût peut-être dangereux de s'en servir avec de certains caracteres; il y a des enfans qui ne sentent rien, qui n'ont point d'ame: pour moi, je pleurois de tout mon cœur alors, & je lui promettois en l'embrassant de ne lui plus donner le moindre sujet de chagrin, & je tenois parole; je me ferois même fait un scrupule de la tromper, quand je l'aurois pu: ce mélange touchant de bontés & de

plaintes, cette douleur attendrissante qu'elle me témoignoit, quand je faisois mal, me suivoit par tout; c'étoit une scène que je ne pouvois me résoudre à voir recommencer; son cœur que je ne perdois jamais de vue tenoit le mien en respect, & je n'aurois pas goûté le plaisir de la voir contente de moi, si je m'étois dit intérieurement qu'elle ne devoit pas l'être; je me ferois reproché son erreur: ces sortes de choses paroîtront peut-être des délicatesses qui demandent de l'esprit: non, avec tout l'esprit possible, souvent on ne les a point; je le répète, il ne faut pour cela qu'un peu de sentiment, & qu'est-ce que ce sentiment? c'est un instinct qui nous conduit & qui nous fait agir sans réflexion, en nous présentant quelque chose qui nous touche, qui n'est pas développé dans de certaines gens, & qui l'est dans d'autres; ceux en qui cela se développe sont de bons cœurs qui disent bien ce qu'ils sentent; ceux en qui cela ne se développe pas, le disent mal, & n'en font pas moins. Cependant c'est toujours esprit de part & d'autre que cet instinct-là, seule.

ment plus ou moins confus dans celui-ci que dans celui-là ; mais c'est une forte d'esprit dont on peut manquer , quoiqu'on en ait beaucoup d'ailleurs ; & qu'on peut avoir aussi , sans être spirituel en d'autres matieres ; & c'est-là toute l'explication que j'en puis donner.

Quoi qu'il en soit , je rends compte de la maniere dont je vivois avec ma mere ; la mort me la ravit dans le tems où j'avois le plus besoin d'elle. J'entrois dans un âge sujet à des égaremens que je ne connoissois pas encore , & où ce tendre égard que j'avois pour elle m'auroit été plus profitable que jamais.

Mon pere , à qui le Ciel l'avoit unie , (que j'aimois autant qu'elle , & dont le caractere ressembloit au sien ,) ne put survivre long-tems à sa perte : sa fanté qui étoit déjà très-mauvaise s'altera encore davantage ; plusieurs infirmités l'attaquerent à la fois ; il n'agissoit plus , & bientôt il fut réduit à garder le lit ; il ne vécut qu'un an dans ce triste état , & il mourut entre mes bras , pendant que ma soeur étoit absente pour une affaire domestique.

Mon fils, me dit-il, un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mere, vous allez me perdre, & je vous vois au désespoir : mais vous n'y ferez pas toujours, le tems console de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie ; vous lui répondrez un jour des vôtres, songez-y : au défaut des biens que je ne puis vous laisser, mon amour vous laisse cette pensée-là ; ne la perdez point, vous y trouverez tous les conseils que je pourrois vous donner, & c'est elle qui doit désormais vous tenir lieu de pere & de mere.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une foiblesse qui lui ôta la parole ; il prononça encore quelque chose de mal articulé, & où je compris qu'il demandoit sa fille ; après quoi, ses yeux se fixerent sur moi, & ne cesserent de me regarder que lorsqu'il expira.

Je ne sçauois peindre l'état où je me trouvai alors ; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mere ; il me sembloit que je venois de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne scavois plus où j'étois; je restai dans un accablement qui me rendoit stupide, & ma sœur étoit déjà de retour, m'avoit parlé, avoit poussé des cris, que je n'étois pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre! nous n'avions point de parens dans la Province: des amis, nous n'en connoissions point: qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens qui sont dans l'infortune? il n'y a point d'objet plus disgracié parmi les hommes, plus abandonné d'eux que l'homme pauvre & vertueux tout ensemble: tous les cœurs sont glacés pour lui; il est comme un étranger dans la nature: un fripon indigent est peut-être plus méprisé, mais mieux servi, moins rebuté; du moins le mépris qu'on a pour lui est-il plus sans conséquence & de meilleure composition: que dire à cela? c'est que la qualité de fripon tranche moins que la vertu avec le caractère des hommes en général; il leur ressemble par-là davantage: peut-être qu'il y gagne à n'être ni estimé, ni estimable; les hommes qui sont vains en traitent plus commo-

dément avec lui ; il est rampant avec eux : cela les flatte ; ils ont le plaisir de primer sur lui , quand ils le servent : au lieu que l'homme vertueux est honteux & respectable ; & cela les dégoûte , parce qu'ils n'oseroient l'humilier , en le secourant : il faudroit l'honorer malgré son indigence , & ils rougiroient de la comparaison qu'ils seroient obligés de faire avec lui. Voilà pourquoi mon pere avoit été si délaissé ; ainsi il n'y avoit personne qui s'interressât à nous , quand nous restames seuls ma sœur & moi.

Dans un si grand abandon, ma sœur parut montrer plus de courage que moi : au milieu de sa douleur , elle songea à prendre un parti , & à m'en faire prendre un à moi-même.

Il n'est pas question , me dit-elle un jour , que nous restions comme ensevelis dans notre affliction ; il s'agit de voir ce que nous deviendrons : nous n'appartenons ici à personne ; nous n'avons point de bien , & le peu qui nous en reste , mille accidens peuvent nous l'ôter ; prévenons-les, mon frere ; vous entrez dans un âge où

vous pouvez faire quelque chose, & ce ne sera pas ici que vous trouverez les occasions de vous avancer : ainsi il faut absolument nous séparer, votre intérêt le demande; je dois de mon côté m'affûrer un état fixe.

Eh ! bien, lui dis-je, à quoi vous déterminez-vous donc, & que me conseillez-vous de faire ? Vendons ce que nous avons ici, me répondit-elle : de l'argent que nous en tirerons, je n'en veux que ce qu'il en faudra pour me mettre dans un Couvent : voilà quel est mon parti, à moi : je n'en sçache point de meilleur, ni de plus sûr, & grace au Ciel, il ne m'en coûte rien pour le prendre ; je ne sacrifie rien en quittant le monde : heureusement j'ai reçu une éducation qui m'a mise dans l'habitude de penser, & de penser raisonnablement. Une fille à mon âge, & sans bien dans le monde, que peut-elle devenir ? de quel côté se tourner ? où est son asile ? à votre égard ce n'est pas de même ; il y a tant d'honnêtes ressources pour vous ; vous avez mille moyens de vous avancer, mon frere : rendez-vous à Paris avec l'ar-

gent qui vous restera ; vous sçavez que nos parens y font ; nous y en avons un , dont mon pere nous a souvent parlé , & qui y occupe un poste considerable : il est vrai que jusqu'ici nous n'en avons pas tiré un grand secours ; mais aussi mon pere ne l'a-t-il pas mis à de fortes épreuves. Aujourd'hui le cas où vous êtes exige de droit qu'il vous aide ; il vous connoît ; il vous a vu ici dans un voyage qu'il fit avant la chute de mon pere ; vous lui parutes aimable ; il vous caressa beaucoup , & fut charmé du progrès que vous faîtes dans vos études ; enfin il vous recevra sans doute avec quelque attendrissement ; votre situation le touchera ; votre éducation ne le fera pas rougir , & il ne pourra s'empêcher de donner quelques soins à votre fortune , & j'espere qu'elle deviendra meilleure que vous ne pensez.

J'écoutai ma sœur sans prendre beaucoup de goût à ce qu'elle me disoit ; j'insistai long-tems sur la peine que j'aurois à me séparer d'elle : car je l'aimois tendrement : cependant je me laissai conduire comme elle voulut ,

& nous cherchames des lors à vendre notre petit bien de campagne.

Plusieurs personnes vinrent le voir, & nous en offrirent bien moins qu'il ne valoit. Parmi ceux qui voulurent l'acheter, vint un jeune homme qui avoit une Terre considerable assez près de notre maison : je n'étois point au logis alors ; je m'en étois écarté en lisant, & il ne trouva que ma sœur ; elle n'étoit pas belle : mais il n'y avoit peut-être pas de beau visage qui n'eût gagné à ressembler au sien. Le jeune Financier ne la vit pas impunément, il prit de l'amour, & ne put s'empêcher de le faire paroître. Ma sœur, qui étoit la modestie même, feignit de ne rien entendre à tout ce qu'il mêloit de galant dans la conversation, & traita froidement avec lui : ils ne convinrent cependant de rien au sujet de la maison ; ses offres étoient trop médiocres : peut-être voulut-il se ménager de nouveaux prétextes de revenir ; ce qu'il fit effectivement, mais comme en passant & au retour de la chasse. Nous ne décidames encore rien avec lui, & les visites continuerent pendant trois

semaines, sans qu'il parlât davantage de l'achat de notre bien ; il nous envoya même du gibier, voulut sçavoir notre situation, & parut s'y intéresser avec amitié pour moi, & avec beaucoup de tendresse pour ma sœur, qui de son côté ne trouvoit pas ses visites importunes, à ce que je remarquai, & qui ne s'impatientoit plus de voir que nous ne finissions notre affaire avec personne.

Un jour qu'ils s'étoient promenés assez long-tems ensemble, elle revint avec un air triste, dont je ne lui demandai point la raison ; & le lendemain matin il se présenta une Dame veuve qui nous offrit à peu près ce que nous voulions de notre bien : ma sœur me conjura de conclure avec elle ; cela me surprit ; mais le marché fut fait, & ma sœur m'engagea sur le champ à l'accompagner jusqu'à un Couvent qui n'étoit qu'à demi-lieue de chez nous : nous partimes ; elle parla à la Prieure, convint de ses faits avec elle, lui donna de l'argent, & arrêta d'entrer au Couvent deux jours après.

En nous en retournant, nous rencon-

trames le jeune Financier : à peine nous eut-il joint , que ma sœur m'arrêtant : mon frere , me dit-elle , vous avez regardé Monsieur comme un homme généreux , & je le regardois comme un homme estimable , qui avoit de l'inclination pour moi : nous nous trompions tous deux. Monsieur a de l'argent & du crédit , & il employeroit volontiers l'un en votre faveur , si je voulois bien m'accommoder de l'autre ; c'est du moins ce qu'il m'a fait entendre , & vous approuverez , je pense , que je le remercie pour nous deux. Adieu , Monsieur , ajouta-t-elle , en se tournant de son côté ; toutes vos richesses ne valent pas le mépris que vous me donnez pour elles , & je dirois aussi pour vous , sans l'obligation que je vous ai de la disposition d'esprit où je me trouve.

Le jeune homme fut extrêmement touché de ce discours , & lui demanda pardon presque la larme à l'œil. Monsieur , lui dit-elle , je vous pardonne de bon cœur : mais je vais m'enfermer dans un Couvent. Je ne veux plus que mon indigence m'expose à de nouveaux affronts ; l'essai que j'ai fait

350 LE S P E C T A T E U R
du cœur des hommes me suffit. Adieu,
Monfieur, voilà votre chemin, &
voici le nôtre.

VINGT-CINQUIÈME

F E U I L L E.

J'Ai déjà averti que je continuerois
à donner l'histoire de l'Inconnu, sans
faire aucun préambule, ainsi j'entre
d'abord en matière.

Ma sœur le quitta là-dessus, & je la
suivis en examinant la contenance de
ce jeune homme; il me parut qu'il
étoit extrêmement embarrassé, & en
effet il devoit l'être: c'est un mau-
vais quart d'heure à passer pour un
homme riche & vicieux, que d'es-
fuyer en pareil cas le dédain d'hon-
nêtes gens, pauvres comme nous l'é-
tions: je crois qu'il se trouve bien
petit devant eux, qu'il se sent bien
lâche, & que leur indigence & leur
vertu le rendent bien honteux de ses
vices & de son opulence; car enfin
il n'a rien à répliquer; tout ce qu'il
pourroit faire, ce seroit d'être effronté:

mais j'ai toujours remarqué que les gens qui n'ont point une certaine pudeur dans leurs mœurs, une sorte de générosité dans leurs sentimens, ne sçauroient s'empêcher d'avoir honte devant les personnes vertueuses qui les méprisent.

Cela viendrait-il seulement de ce qu'on rougit toujours d'être méprisé, fans qu'il s'ensuive pour cela qu'on soit méprisable? je n'en sçais rien: mais je pancherois à croire que le vice brutal a en lui-même quelque chose de laid, qui demande qu'on lui fasse grace, quelque chose de contraire à la fierté de l'ame: fierté qui a fait que les hommes quelconques ont mis en honneur certains sentimens naturels, & qu'ils en ont proscriit d'autres comme humilians pour eux, malgré le plaisir qu'ils en pouvoient tirer.

Ce que je dis-là de la laideur du vice, bien des gens le combattront fans doute, & il me semble voir à peu près ce qu'ils pourroient dire: mais il seroit trop long de donner à mon raisonnement toute son étendue, & en cas que je me trompe, j'aime mon er-

reur; la Morale y gagne plus que la Métaphysique n'y perd, & il siéra bien à tous les honnêtes gens de se tromper comme moi.

Quoiqu'il en soit, nous nous éloignames de ce jeune homme, dont je ne parlai plus à ma sœur, qui assurément avoit quelque penchant pour lui; & trois jours après, la vente de notre maison faite, nous nous en retournames au Couvent qu'elle avoit choisi, & où je la laissai pour m'en aller en même tems à Paris; car la Dame, à qui nous avions vendu notre maison, devoit y entrer le même jour: & j'avois pris toutes mes mesures pour partir à l'instant que j'aurois quitté ma sœur.

Je la quittai donc; nous nous embrassames à la porte du Couvent: de là elle se rendit au parloir, où je la revis encore, & où je lui parlai bien moins que je ne pleurai.

Elle n'oublia rien pour me consoler de notre séparation, pour me la faire juger moins douloureuse, moins durable que je ne pensois; elle-même s'efforçoit de n'en paroître pas si touchée que moi: elle esperoit bien me revoir,

disoit-elle ; elle en étoit sûre ; elle ne pleuroit pas comme moi , mais elle retenoit ses larmes : elle en répandoit malgré elle , & je voyois que ma situation la pénétoit de tristesse ; elle me regarda souvent sans avoir la force de me rien dire.

Car enfin que devenois-je après l'avoir quittée ? quel étoit mon sort ? moi qui sortois d'entre les mains d'un pere qui m'avoit conduit , sous les yeux de qui j'étois doucement accoutumé à vivre , sur qui je me reposois de ma sûreté , du soin de ma personne , & qui en tout ce qui me regardoit avoit pensé , délibéré pour moi ; qui , dans toutes les peines que je lui avois données , ne m'avoit demandé , pour ma part , que d'être docile aux conseils que sa tendresse lui inspiroit pour moi : ce pere n'étoit plus , & ma sœur qui depuis sa mort me sembloit l'unique personne à qui je fusse encore quelque chose , qui empêchoit que je ne fusse absolument seul dans le monde , enfin dont la compagnie avoit soulagé mon imagination étonnée de tous les malheurs qui nous étoient arrivés , j'allois aussi la perdre ,

cette chere sœur ; & dans une heure ; il n'alloit plus me rester que moi pour moi-même, & qu'est-ce que c'étoit que moi ?

Je succombois sous toutes ces idées-là ; je me croyois perdu ; je craignois tout , sans sçavoir pourquoi , sans avoir d'objet fixe ; je me regardois comme un homme entouré de périls , & mon esprit étoit dans un étourdissement qui me faisoit des monstres de tout ce que je voyois.

J'avois plus de cent lieues à traverser pour arriver à Paris ; ce n'est rien que cela pour un homme qui a quelque usage de la vie : mais quel voyage pour un homme de mon âge , qui n'avoit jamais vu plus de six lieues d'étendue ! que de mouvemens à se donner ? & quel objet d'épouvante que tous ces mouvemens pour qui ne connoît rien , & qui sort d'une éducation aussi paisible que l'avoit été la mienne.

Mais il n'y avoit plus moyen de reculer ; il falloit partir : je répétai vingt fois les derniers adieux ; je finis enfin , & je me retirai. Comme ma sœur avoit contrainct sa douleur pendant notre entretien , quand je l'eus

quittée, j'entendis en sortant du parloir qu'elle s'étoit évanouie; je me retournai, & jela vis entre les bras d'une Religieuse qui avoit été présente, & qui appelloit du secours: je fus tenté de rentrer, sans autre dessein que celui de la voir encore, & de m'arrêter-là aussi long-tems que je le pourrois; mais la crainte de n'avoir plus la force de partir après me retint: je me hâtai donc de me retirer, ou plutôt je m'arrachai de ce lieu, & je montai vite à cheval avec un serrement de cœur, qui, dans les circonstances où je me trouvois, est un des plus pénibles états que l'on puisse imaginer.

Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une somme d'argent assez médiocre, quittant un Pais où j'étois né, d'où je n'étois jamais sorti, & où je ne laissois personne qui pût se ressouvenir de moi, qu'une sœur, qui étoit morte pour le monde, & que suivant toute apparence je ne reverrois jamais.

D'un côté, je voyois le Couvent qui l'enfermoit pour toujours; de l'autre,

dans la campagne , je voyois l'endroit où mon pere & ma mere venoient d'être si récemment , & presque coup sur coup , enterrés tous deux.

Leur fils autrefois l'objet de leurs soins & de leur complaisance , sans secours , maintenant sans experience , & comme un enfant sans aveu , traversoit en fugitif cette campagne , qui ne lui offroit plus de retraite , & s'en alloit servir de jouet à la fortune.

Je passois par des lieux où je m'étois promené avec mon pere ; & comme on se parle quelquefois : nous nous arrêtions souvent ici , me disois-je ; nous nous sommes souvent assis dans cet endroit : je m'y ressouvenois même des discours qu'il m'avoit tenus ; je croyois encore entendre sa voix : mon fils , ce nom si tendre qu'il avoit coûtume de me donner , fraploit encore mes oreilles : hélas ! c'en étoit fait , personne ne devoit plus m'appeller ainsi ; je n'étois plus sur la terre qu'un malheureux inconnu ; je n'avois plus que des ennemis dans le monde : car n'y tenir à qui que ce soit , c'est avoir à y combattre tous les hommes , c'est être de trop par tout.

Cependant j'avançois : ma douleur & ma tristesse s'augmentoient à mesure que je m'éloignois davantage; je me retournois à tout moment; je craignois d'avancer ; je ne pouvois renoncer à des objets qui me tuoient , & je mourrois de penser que bientôt je ne les verrois plus.

Enfin je m'éloignai tant que je les perdis de vue ; il se fit alors un changement en moi : je n'avois été jusque-là que triste & attendri sur moi-même ; je n'avois songé à rien qu'à nourrir ma tristesse de tout ce qui pouvoit me la rendre plus sensible : mais quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étoient si chers , & que l'éloignement où je me trouvois eut rompu , pour ainsi dire , le commerce que mes yeux & mon cœur aimoient à avoir avec eux , je fus à l'instant saisi de je ne sçais quel esprit de défiance & de courage , qui me rappella tout entier pour moi-même , & me rendit l'objet unique de toutes mes attentions : je regardai les périls que je croyois courir , moins pour les craindre , comme j'avois fait auparavant , que pour

prendre garde à moi ; ma timidité me donna des forces , & je marchai armé d'une précaution soupçonneuse qui veilloit à tout , & qui me tenoit toujours en défense.

Comme je ne sçavois pas le chemin , je le demandois assez souvent aux personnes que je rencontrois : mais seulement à ceux qui n'avoient pas la mine d'abuser de mon ignorance ; & quand je voyois de certains visages , de certaines figures équivoques , j'aimois mieux m'égarer que de leur exposer mon embarras : j'avois peur que cela ne les mît au fait de ma situation , & qu'ils ne devinassent que j'étois un jeune homme abandonné , qui voyageoit sur la bonne foi du passant ; ce qui auroit pu les tenter de faire un mauvais coup. Je poursuivois donc sans rien dire , & fournis ainsi ma première journée , sans d'autre inconvénient que celui d'avoir fait quelques lieues de plus qu'il ne falloit.

J'en devins un peu plus hardi le jour d'après , & j'arrivai dans un Village qui n'avoit qu'une hôtellerie où j'entrai.

Je n'y rencontrai de voyageur qu'un homme vêtu simplement, dont la physionomie me parut bonne ; il se chauffoit dans la cuisine de l'auberge, en attendant qu'on lui eût préparé de quoi souper.

- Il me fit honnêteté, & s'entretint avec moi. Nous sommes seuls, me dit-il, voulez-vous, Monsieur, que nous soupions ensemble ? j'y consentis ; & comme il y avoit deux lits dans la chambre qu'on lui avoit donnée, l'hôtesse nous pria de vouloir bien y coucher tous deux, parce que ce jour-là, disoit-elle, il lui venoit pour l'ordinaire des équipages qu'il falloit loger. Là-dessus nous nous regardames un instant l'Inconnu & moi, & comme nous vimes que nous hésitions un peu tous deux, cela nous rassura ; car hésiter alors, c'étoit mutuellement nous faire sentir que nous étions d'honnêtes gens : ainsi nous répondimes que nous le voulions bien.

- On porta donc ma valise dans cette chambre, & nous allions y monter pour y souper, quand il entra dans la cour une chaise de poste escortée

de quelques domestiques à cheval. De la chaise sortit un gros Bénéficiaire qui revenoit , à ce qu'on nous dit , d'une Abbaye considérable qu'il avoit à dix lieues de ce Village.

Toute l'auberge se mit en mouvement à son arrivée : hôtesse , servantes , valets d'écurie , tout alla rendre hommage au train profane , & environner la chaise , comme pour remercier le maître de son nombreux équipage , & des apprêts qu'exigeoit sa friandise. Pour lui , il descendit de sa chaise d'un air sûr , en homme qui ne tromperoit pas les gens dans leur calcul , & qui satisferoit aux respects intéressés qu'on lui rendoit.

Nous montames ensuite à notre chambre pour souper. Nous fumes très-mal servis : on nous avoit comme oubliés : nous n'eumes rien qu'à force de cris ; & chaque chose dont nous avions besoin ne nous fut apportée que l'une après l'autre.

Voilà comme cela va dans le monde : tous les hommes , les uns envers les autres , ressemblent à notre hôtesse ; ils prodiguent tout à celui qui a beaucoup ,

beaucoup, négligent celui qui a peu, & refusent tout à qui n'a rien. Caractere de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux.

Cependant ces hommes, tels que vous les voyez, ont fait des loix contre leur iniquité; des loix justes & saintes en elles-mêmes: celui qui les viole est méchant; il ne s'est point contenté d'avoir ou de trouver un nécessaire, qui, malgré la mauvaise disposition des choses, ne manque presque jamais; il avoit un libertinage & des vices qu'il vouloit satisfaire: l'homme est né pour le travail, il vouloit être un fainéant; en un mot, c'est un mauvais sujet, qui mérite d'être puni. Mais d'un autre côté, on seroit tenté de dire que les hommes ne sont pas dignes de le voir punir, qu'ils ne méritent pas les loix justes qui les protegent: ce méchant que l'on punit, ce sont eux le plus souvent qui lui ont appris à le devenir; il se seroit contenté de son nécessaire, de sa cabane, du revenu

de son travail & de la médiocrité de ses plaisirs , s'il n'avoit pas vu des hommes dont le luxe , les richesses , la mollesse & la fainéantise ont allumé son orgueil , son avarice & ses vices.

Mais passons ; ces réflexions-là demandent de la modération : il y a des ames gâtées qui abusent de tout , & je finirai par une réflexion que je crois raisonnable : j'interromps souvent mon histoire ; mais je l'écris , moins pour la donner que pour réfléchir.

Celui à qui son état & son opulence peuvent fournir tout à souhait , qui pour jouir de tout n'a qu'à le vouloir , que sont les loix à son égard ? dans quelle occasion peut-il en sentir le frein ? fût-il né sans vertu , en les violant , que gagneroit-il qu'il n'ait pas déjà ? aime-t-il à faire bonne chère ? il la fait : est-il glorieux ? on le respecte : est-il ambitieux ? il a du rang & de grands emplois : est-il vain & fastueux ? il a de grands équipages , & une foule de valets : est-il avare ? il a de grands revenus , qu'il les ménage : est-il libertin ?

Il a de l'argent en quantité, qu'il se pourvoye.

Mais il n'est pas Prince, il n'est pas le premier homme de l'Etat: il est le maître ici; il voudroit aussi l'être là, & cela ne se peut pas: il n'a que dix lieues de terrain à lui, & il faut qu'il se passe à cela, les loix lui défendent d'en usurper dix autres sur son voisin: il peut goûter de tous les plaisirs, cela est vrai; mais malheureusement il en a fatié-té: une seule chose le ragoûteroit, dont la privation le chagrine, c'est la fille ou la femme d'un homme à qui il n'y a pas moyen de les ôter, les loix le défendent encore; quelle rigueur? n'est-ce pas cela qu'il veut dire? je le plains beaucoup; pourquoi n'est-il pas Roy d'un Etat? c'est encore trop peu; que n'est-il Souverain de toute la terre? on lui donneroit tout ce qu'il souhaite. Mais aussi, où a-t-il pris de pareilles envies? elles ressemblent à ces fantaisies qui viennent dans la débauche; elles sont si bizarres, qu'on auroit peine à les deviner: c'est une démence de cœur & d'esprit que ces

désirs-là ; & s'il fait un crime pour tâcher de les satisfaire , qu'on ne le punisse point comme coupable ; il ne mérite pas cet honneur-là. Qu'on le lie comme un insensé , comme un homme qui a le transport au cerveau. Aussi n'est-ce pas de lui dont je parle : mais d'un homme opulent , qui jouit de tous les avantages de son opulence , & qui les sent. Et je demande encore une fois : que font les loix à son égard ? rien , que le mettre à couvert des entreprises criminelles de celui qui n'a rien , & à qui son sort fait envie : le voilà sans difficulté dans une situation bien commode , & qui lui épargne bien des tentations qu'il auroit peut-être , s'il n'étoit pas si fort à son aise ; & je l'en félicite. Il n'est pas défendu d'être mieux que les autres : la Raison même dans beaucoup d'occasions veut que ceux qui sont utiles , qui ont de certaines lumières , de certains talens , jouissent d'une fortune un peu distinguée ; & quand l'homme heureux n'auroit rien qui méritât ce privilège , il est un Être supérieur qui préside sur nous , & dont la sa-

geffe permet fans doute cette inégale distribution que l'on voit dans les choses de la vie : c'est même à cause qu'elle est inégale , que les hommes ne se rebutent pas les uns des autres , qu'ils se rapprochent , se vont chercher , & s'entr'aident. Ainsi , que les heureux de ce monde jouissent en paix de leur abondance , & du bénéfice des loix ; mais que leur pitié pour l'homme indigent , pour le misérable aille au-devant de la peine qu'il pourroit sentir à observer ces loix : tout l'embarras est de son côté : que leur humanité le console du sort qui lui est échu en partage ; qu'elle lui aide à parer les mouvemens de sa cupidité toujours affamée , de sa corruption toujours pressante : ce qu'on leur dit-là n'est-il pas raisonnable ? Cette inégale distribution de biens , dont nous parlions tout-à-l'heure , lie nécessairement les hommes les uns aux autres , il est vrai : mais le commerce qu'elle forme entr'eux n'est-il pas trop dur pour les uns , & trop doux pour les autres ? & de cette différence énorme qui se trouve aujourd'hui entre

le fort du riche , & celui du pauvre ; Dieu qui est juste autant que sage , n'en feroit-il pas comptable à sa justice , s'il n'y avoit pas quelque chose qui tint la balance égale , si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations ?

Ainsi vous , dont ce riche ne soulage pas la misere , prenez patience , c'est-là votre unique tâche à cet égard-là ; vivez comme vous faites à la sueur de votre corps ; continuez , c'est Dieu qui vous éprouve : mais vous , homme riche , vous payerez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez : il y résiste ; vous payerez la peine qu'il lui en coûte : c'est à vos dépens qu'il prend patience ; c'est à vos dépens qu'il la perd : vous répondez de ses murmures , & de l'iniquité où il se livre , & en périssant il vous condamne.

Revenons à mon histoire : j'ai dit que nous fumes très-mal servis , parce qu'on ne songea qu'au Bénéficier & à ses gens : mais ce ne fut pas là notre pire aventure. Il n'y avoit qu'un instant que nous avions soupé , quand nous vîmes entrer deux domestiques

du Bénéficiaire avec une servante. Celui avec qui j'étois, surpris de cela, demanda à la servante ce qu'elle venoit faire. Mettre les valises de ces Messieurs ici, dit-elle, il faut que vous ayez la bonté de leur ceder la chambre, parce qu'ils y couchent toujours, quand ils viennent : on tâchera de vous accommoder ailleurs, quoique nous ayons bien du monde. Voilà mon lit, dit alors brutalement un de ces domestiques ; & voilà le mien, dit son camarade.

Mon inconnu rougit là-dessus : je le vis indigné ; mais reprenant presque sur le champ un visage tranquille : mes enfans, leur dit-il, tout ce que vous faites-là est inutile, nous ne sortirons point ; car je ne pense pas que vous pouffiez la hardiesse jusqu'à nous faire violence.

Ils répondirent impertinemment à cela, & parlerent haut. L'hôtesse monta au bruit, & leur maître vint demander ce que c'étoit. Ils dirent que nous ne voulions pas sortir de leur chambre. Mes gens couchent toujours ici, dit leur maître à mon inconnu ; c'est un endroit à eux, l'hôte-

368 LE SPECTATEUR &c.
telle le sçait , & il n'y a pas à contes-
ter là-dessus. Les chambres d'une hô-
tellerie n'appartiennent jamais qu'aux
premiers venus , répondit froidement
l'inconnu ; ainsi vos gens n'ont que
faire ici , Monsieur : faites - les reti-
rer , qu'on ne les voye point , vous
en ferez plus respectable , ou du moins
ordonnez-leur d'être paisibles , afin
qu'on vous les pardonne.

F I N

Du Spectateur François.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



50

4

